

LES PASSIONS

DANS LEURS RAPPORTS

AVEC LA SANTÉ ET LES MALADIES

DU MÊME AUTEUR :

Des hémorrhagies utérines par insertion du placenta sur le col (*Gazette des hôpitaux*, 1853).

Des douches utérines dans la pratique des accouchements. Bruges, in-8, 1854.

De la mort par la faim au point de vue de la médecine légale. Lille, in-8, 1855. Ouvrage couronné par la Société centrale de médecine du Nord.

Des causes de l'hémorrhagie cérébrale (*Gazette des hôpitaux*, mai 1856).

De l'inanition et de ses rapports avec la thérapeutique, l'hygiène et la médecine légale. Bruges, in-8, 1856.

Apoplexies guéries sans saignées (*Gazette des hôpitaux*, 1858).

De l'influence fâcheuse de l'état puerpéral sur le développement et la marche de la phthisie pulmonaire. Montpellier, in-8, 1859.

Recherches et considérations sur l'opération césarienne. Anvers, 1859, in-8, 32 pages.

Relation d'un cas de rupture utérine pendant la grossesse chez une femme ayant précédemment subi l'opération césarienne (*Annales de la Société de médecine d'Anvers*, et *Gazette des hôpitaux*, 1862).

De l'influence des maladies de la femme pendant la grossesse sur la santé et la constitution de l'enfant. Mémoire récompensé par l'Académie de médecine en 1861. Paris, in-4 de 126 pages. (*Mémoires de l'Académie de médecine*, t. XXV, page s3:1 et suiv.

Étude physiologique sur l'opium (*Art médical*, 1864).

Études de clinique médicale : 1° de l'*arsenic* dans la maladie de Bright; 2° de la *belladone* dans la passion iliaque; 3° du *carbonate de chaux* dans les verrues, les lipômes, les kystes (*Art médical*, 1866-1868).

De l'apoplexie et de son traitement. Paris, 1868.

Corbeil, typ. et stér. de Crété fils.

LES
PASSIONS

DANS LEURS RAPPORTS
AVEC LA SANTÉ ET LES MALADIES

PAR

LE Dr X. BOURGEOIS

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS,
LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE DE MÉDECINE DU DÉPARTEMENT DU NORD,
MEMBRE CORRESPONDANT DES SOCIÉTÉS DE MÉDECINE DE PARIS, LYON, MONTPELLIER,
AMIENS, ANVERS, BRUGES, ETC.

« Les passions peuvent augmenter le
« nombre et l'intensité des maladies,
« jusqu'à un point qu'il est impossible
« d'assigner ; et réciproquement, le
« hideux empire du mal physique peut
« être resserré par la vertu, jusqu'à des
« limites qui ne sauraient être fixées. »

J. DE MAISTRE.

L'AMOUR ET LE LIBERTINAGE

Troisième édition, augmentée.

PARIS

J. B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Rue Hautefeuille, 19, près du boulevard Saint-Germain

Londres	Madrid
BAILLIÈRE, TINDALL AND COX	C. BAILLY-BAILLIÈRE

1871

AU LECTEUR

Le sujet traité dans ce livre est d'une importance considérable. L'ouvrage s'adresse non-seulement aux médecins, mais encore aux personnes qui sont chargées de l'éducation et de la direction des hommes, aux ministres des cultes, aux pères de famille; il convient également aux gens mariés, aux jeunes gens. Tous ont besoin d'être éclairés sur les maux physiques engendrés par l'*amour* et le *libertinage*.

Mais la matière est délicate à traiter ; aussi nous

sommes-nous imposé l'obligation d'avoir toujours présente à l'esprit cette maxime d'Aristote :

Dire ce qu'il faut, ne dire que ce qu'il faut, et le dire comme il faut.

Septembre 1870.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

I

L'AMOUR

L'AMOUR

« Songez-y bien ! l'amour et ses liens
« Sont les plus grands ou des maux ou des biens (1). »

I

Définitions. — Les différentes manifestations de l'amour. — L'amour, source de toutes les passions. — L'amour sensuel, moral, platonique. — De la galanterie. — De la coquetterie.

L'amour, dans sa plus large acception, est une attraction vers le beau, le bien, le vrai, avec un vif désir de possession.

Dieu, l'Être parfait, est tout amour ; il a répandu l'amour dans toute la nature ; et il a imposé à l'homme, émanation de sa divinité, la loi d'amour.

Chez l'homme l'amour se manifeste de plusieurs manières. Il a plusieurs objets pour aliment.

Le suprême amour est l'amour de Dieu, l'éternelle beauté, le souverain bien, la vérité même.

Autour de l'*amour divin* rayonnent et resplendissent tous les autres amours : *l'amour de l'humanité*,

(1) Voltaire.

qui a animé les Socrate, les Platon, les Augustin, les Vincent de Paul; l'*amour de la patrie*, auquel ont sacrifié les Brutus, les Décius, les braves des Thermopyles, les héros de tous les pays et de tous les temps; l'*amour de la nature*, *de l'art*, *de la science*, qui chacun ont eu et auront toujours leurs amants passionnés, leurs victimes dévouées; l'*amour conjugal*, qui attire l'homme vers la femme et la femme vers l'homme et les unit de corps et d'âme; l'*amour de la famille*, qui fait un tout harmonique du père et de la mère, des enfants, des frères, des sœurs; enfin, l'*amour de soi*, qui trop souvent domine et corrompt la pureté des autres sentiments. Ces différents amours peuvent s'exalter et engendrer le fanatisme religieux, politique, patriotique, la nostalgie, les manies intellectuelles, l'amour effréné, l'aveuglement paternel, l'amour-propre, l'égoïsme.

L'amour constitue le fond de la nature humaine. Il est le moteur de toutes les actions, le principe de toutes les passions. On le découvre dans les voluptés du libertinage, dans les sensualités de l'intempérance, dans les fureurs de la colère, dans les défaillances de la peur, dans les molles quiétudes de la paresse, dans les agitations de l'ambition, dans les venins de l'envie, dans les violences de la jalousie.

Nous n'avons qu'à nous occuper de l'amour considéré entre l'homme et la femme.

L'amour, ainsi considéré, est cette affinité secrète qui les attire l'un vers l'autre, les enchaîne par les douces sympathies de l'âme et l'attrait irrésistible des sens, et les confond dans une union voluptueuse, afin de perpétuer l'espèce.

Instinct puissant, le Créateur l'a mis en nous pour continuer son ouvrage, nous chargeant de réparer les ravages de la mort, par une continuelle transmission de la vie.

L'amour répond à deux besoins inséparables de notre nature : le besoin de *vivre* en autrui, et le besoin de *revivre* en autrui.

L'homme aime, parce qu'il a horreur de l'isolement, et que, seul, il ne peut échapper à la pensée de son néant. Il lui faut vivre avec autrui et en autrui. De là l'association conjugale qui vient unir la faiblesse à la force, la grâce au sérieux, la molle tendresse à l'austère raison, le plaisir au travail.

L'homme aime encore, parce qu'il a besoin d'immortalité, même sur cette terre. Il a le désir de se survivre, de prolonger son existence, en renaissant dans ses enfants. Il lui semble que plus il poussera de rejetons, plus sa vie sera agrandie, étendue.

De même que la lumière, en traversant le prisme, se décompose en faisceaux de diverses couleurs, de même l'amour, passion fort complexe, se décompose, par l'observation, en plusieurs éléments. J'y remar-

que : le besoin physique, ce penchant violent des sens; le besoin d'attachement, inné au cœur de chaque homme, et qui le porte à s'identifier avec un autre soi-même ; l'amour-propre, qui s'enorgueillit de la puissance qu'il exerce ; souvent, un peu de coquetterie ou de curiosité, de jalousie ou de crainte de perdre le bien qu'on possède. Et, au milieu de tout cela, l'imagination, avec ses séduisantes illusions, fait miroiter d'un éclat trompeur toutes les choses de l'amour.

L'union de l'homme et de la femme n'a pas seulement pour but de rallumer sans cesse la flamme de la vie, elle doit encore associer les âmes, mettre en commun les facultés diverses de chaque être, compléter l'un par l'autre, et contribuer par là à leur bonheur et à leur perfection morale. Aussi faut-il que l'amour tienne plus de l'âme que du corps. L'amour sensuel, si passager, si monotone, doit être dominé et purifié par l'amour du cœur, si durable, si varié ; l'un doit être surbordonné à l'autre. C'est alors qu'il y a pudeur et chasteté. L'amour moral, ne dépendant pas seulement des sens fougueux de la jeunesse, mais s'attachant à l'âme, peut seul rester, et rester fidèle, parce que l'âme seule peut rester toujours belle.

C'est ainsi qu'à travers les siècles l'amour a été compris par les plus grands génies et les plus belles âmes, par Socrate, Platon, Plutarque, Dante, Pé-

trarque, Michel-Ange, Pascal. Plutarque s'exprime ainsi : « Ceux qui ont retranché de l'amour ce qu'il « y a de trop grossier et de trop violent, pour ne lais- « ser pénétrer dans l'âme que sa lumière, son éclat « et sa chaleur, ne tardent pas à passer de l'admira- « tion de la beauté corporelle des personnes qu'ils « aiment à la contemplation de la beauté de l'âme. » — « Toute vertu me vient d'elle, s'écrie Pétrarque « en parlant de Laure, comme tout arbre de sa « racine ; ce qui m'attache à elle, c'est une âme su- « périeure à tout ce qu'on voit dans le monde ; sa « conduite et ses mœurs sont une image de la vie « qu'on mène dans le ciel. » — « La sensualité, dit « Michel-Ange (1), est un désir effréné qui tue l'âme, « et non de l'amour. L'amour a le pouvoir de rendre « les âmes parfaites ici-bas, et il les conduit au ciel. » — « Il semble, écrit Pascal (2), que l'on ait tout une « autre âme quand on aime ; on s'élève par cette pas- « sion, et l'on devient toute grandeur. »

L'amour dit platonique, c'est-à-dire dégagé de tout désir sensuel, peut exister quelquefois et quelque temps entre personnes de sexe différent ; mais il faut beaucoup de calme aux sens et de pureté au cœur. Souvent le sentiment se matérialise peu à peu, et les sens de même que les âmes finissent par s'exalter, s'enflammer et se confondre.

(1) Michel Ange, *Sonnets*.
(2) Pascal, *Discours sur l'amour*.

On doit distinguer l'amour de la coquetterie et de la galanterie.

La *galanterie*, moins vive, moins sérieuse, plus égoïste, plus sensuelle que l'amour, recherche plutôt la beauté physique que la beauté morale ; elle veut les satisfactions de la vanité ou des sens, non les joies pures du cœur. Elle ne s'attache pas, mais volage et avide, elle change toujours et toujours désire. Courant de conquête en conquête, elle se rit des sentiments qu'elle fait naître. C'est un jeu,

« Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie,
« Des plus doux sentiments corrompt la pureté,
« Ternit le caractère et nuit à la beauté. »

La *coquetterie* est une ruse d'amour ou de vanité cherchant à faire naître des désirs par une provocation indirecte. C'est, chez la femme, un travail continuel de l'art de plaire ; ce sont ces agaceries, ces caprices, ces choix, ces molles résistances, ces refus concertés, ces mille artifices, enfin, qui irritent la passion par des obstacles ingénieusement dressés. La coquetterie, inhérente à la gracieuse nature de la femme, peut se concilier avec la vertu et la pudeur, quand elle n'est mise en œuvre que dans certaines limites, et pour des motifs avouables. Mais c'est une arme dangereuse quand elle sert à ces femmes hypocrites, sirènes perfides, qui ne cherchent à allumer d'ardentes convoitises, que pour servir leurs coupables desseins.

II

Influences physiologiques et sociales sur l'amour. — La puberté. — Symptômes de l'amour; ceux de l'amour effréné.

Chez l'homme sauvage, l'amour est surtout engendré par le besoin de reproduction ; il est presque réduit à un besoin physique. La civilisation en a fait un sentiment affectueux qui tient autant de l'âme que du corps.

Ce sentiment, si élevé au-dessus des autres, l'homme ne peut pas toujours le développer en lui, ni le repousser quand il le désire, par la seule force de sa volonté. L'amour s'empare quelquefois de l'âme, l'agite, la domine, malgré les plus vives résistances.

La passion peut éclater soudain, à première vue : un regard, un mot ont suffi. Comment se rendre compte de ce phénomène mystérieux, de cette fascination étrange? Comment expliquer cette attraction invincible vers la personne aimée? Il semble qu'il y ait une affinité vitale entre certaines natures, une sorte de fluide magnétique qui tende à les rap-

procher. C'est là ce qui constitue en amour la sympathie. On voit, en général, la sympathie s'établir entre deux êtres de tempérament, de nature, de caractère opposés, qui, par leurs contrastes, s'harmonisent et se complètent.

« Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
« Dont, par de doux rapports, les âmes assorties
« S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
« Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer (1). »

D'autres influences, tant physiologiques que sociales, prédisposent à l'amour ou le font éclater.

La jeunesse, ce printemps de la vie, est la véritable saison où la passion brûle de tous ses feux ; alors, l'amour est actif, impétueux, exalté, mais volage et inconstant. Si ce sentiment se développe à un âge plus avancé, il est moins violent, mais plus tenace et de plus longue durée. Cependant l'amour n'a pas d'âge. « Il est toujours naissant, a dit Pascal, et c'est « pour cela que les poëtes le représentent comme un « enfant. »

Les hommes d'un tempérament sanguin, avec leur ardeur incessante pour les plaisirs, sont plus prédisposés à l'amour et aux voluptés sensuelles. Viennent ensuite les personnes nerveuses dont l'exquise sensibilité donne des impressions vives et délicates. Le tempérament lymphatique est le moins disposé aux emportements de la passion.

(1) P. Corneille.

Plus impressionnable, plus tendre que l'homme, la femme est plus sensible à l'amour; elle est plus sincère dans sa passion, se livre tout entière, se sacrifie sans réserves. L'homme est, en amour, plus entreprenant, plus audacieux, mais il ne donne qu'une partie de son cœur et de son esprit, se réservant pour d'autres passions.

Plus l'âme est chaste, plus facilement l'amour s'en empare, et souvent il y brûle d'un feu dévorant. Les habitudes de libertinage chez l'homme, de galanterie chez la femme, préservent des excès de la passion.

Dans toutes les classes de la société, dans toutes les professions, au milieu des diverses occupations, l'amour fait son œuvre; il règne partout avec ses charmes, ses ardeurs, ses inquiétudes, ses jalousies, ses fureurs. Les travaux qui exigent une activité corporelle soutenue, une application incessante de l'esprit laissent les hommes plus froids, plus calmes; tandis que les œuvres qui exaltent l'imagination et les sentiments, comme la poésie, la musique, la littérature, provoquent plus facilement les aspirations érotiques.

Les âmes mélancoliques, rêveuses, les natures indolentes, qui ne savent ou ne veulent pas donner d'aliment à leur activité vitale, sont souvent travaillées par le mal d'amour; il en est de même des personnes qui usent leur temps dans les langueurs de la mollesse, dans les ennuis et les futilités de l'oisiveté.

Où un cœur jeune et novice se prend vite, c'est dans les réunions du monde, au milieu de l'atmosphère énervante des bals, des théâtres, des fêtes ; car là, aux charmes fascinateurs du luxe, des toilettes, des parfums, s'ajoutent les artifices de la coquetterie, les sollicitations de la galanterie. D'autre part, rien n'est plus puissant, pour exciter l'amour, que l'intimité avec des personnes d'autre sexe, et la conversation en tête-à-tête et de tous les jours. « Le vent « allume le feu, dit Socrate, mais l'habitude allume « l'amour. »

La beauté, les grâces, les qualités morales, le rang, la fortune, prédisposent à la passion, en excitant notre admiration ou notre convoitise. Il n'est pas rare que l'ambition, l'orgueil, la vanité même, la fassent éclater. L'homme, persuadé qu'une femme ne saurait lui résister ou qu'elle brûle en secret pour lui, croit son honneur intéressé à se vouer au bonheur de celle qui lui semble languissante d'amour. De son côté, la femme, flattée de la moindre démonstration d'amabilité, jette un regard de bienveillance sur l'homme qui semble s'intéresser à elle.

Voyons avec quels soins la nature élève le couple humain aux fonctions procréatrices qui lui sont dévolues.

Des phénomènes merveilleux se manifestent dans l'organisme à l'époque de la puberté. Ils concourent

à parer l'homme et la femme des attributs physiques et moraux qui les rendent dignes de la reproduction de l'espèce.

Le jeune homme prend une structure plus vigoureuse, ses muscles se dessinent, son menton se couvre d'un léger duvet, sa voix devient sonore ; une expression mâle accentue les traits du visage et annonce sa future grandeur. Le sang circule avec plus d'activité dans les veines, échauffe le cerveau et le cœur, et porte à toutes les fonctions une vigueur nouvelle. Des sensations, jusqu'alors inconnues, jettent cette jeune âme dans de vagues inquiétudes, dans de langoureuses rêveries qui ne sont pas sans charmes. Des désirs de voir et d'apprendre la poussent à sonder des mystères encore cachés. Le besoin d'aimer se manifeste par des songes voluptueux, et par une ardeur expansive qui le pousse vers la femme ; alors, viennent les provocations timides, les démonstrations passionnées. Mais le jeune homme aime d'abord sans savoir qui il aime ; il aime les femmes avant d'en aimer une seule ; il les cherche, les poursuit, les enveloppe de ses regards, aspire leurs parfums, frissonne à leur moindre contact. Tous ses sens, dirigés vers l'amour, lui procurent mille jouissances variées.

Conservant sa complexion molle et délicate, la jeune fille s'enrichit en fraîcheur et en beauté ; ses formes gracieuses prennent de voluptueux contours.

Les organes de la génération, devenus centre de fluxion vitale, développent une fonction nouvelle, celle des *règles* ou *menstrues* (1). Ressentant la réaction sympathique imprimée à tout son être par cette brillante métamorphose, la jeune fille quitte ses jeux d'enfance, se laisse aller à de tendres aspirations, devient pensive, mélancolique, recherche le silence de la solitude, et de temps à autre se prend à verser des larmes involontaires, de ces larmes délicieuses qui toujours soulagent. Elle se crée alors un être idéal que son imagination se plaît à revêtir de tous les charmes, de toutes les qualités; c'est sur lui qu'elle concentre toutes les facultés de son âme; c'est lui qu'elle voit le jour dans ses pensées, la nuit dans ses rêves; c'est en lui qu'elle espère; il sera son amour, son bonheur. Douces illusions qui sont souvent remplacées par de tristes réalités.

Heureux âge! Comme l'amour s'insinue facilement dans l'âme! Une étincelle suffit pour allumer un incendie.

Quand l'amour s'est emparé de l'homme, bientôt on s'en aperçoit. La passion prend par les sens et par l'âme. Dans l'âme, elle ébranle toutes les facultés, les plus vives et les plus puissantes, les plus délicates et les plus sérieuses : l'imagination, l'esprit,

(1) Voyez Raciborski, *Traité de la menstruation*. Paris, 1867.

le cœur, la raison même. Dans l'organisme, elle retentit jusque dans les profondeurs de la vie et atteint les plus importantes fonctions.

Des changements remarquables s'opèrent dans le caractère, dans les habitudes, dans les actions et dans la santé de l'homme qui aime.

A sa gaieté ou à son insouciance habituelles succèdent tout à coup une douce mélancolie et de longues rêveries ; son maintien, sa physionomie, son regard surtout sont en harmonie avec ses pensées plus sérieuses. Il prononce plus rarement ou plus souvent que de coutume le nom d'une personne d'autre sexe ; que l'on dise ce nom, aussitôt son visage se colore d'une vive rougeur ; ses mains distraites en tracent souvent, et presque à l'insu de l'esprit, les initiales chéries sur le papier ou sur le sable.

Aveuglé sur les défauts les plus visibles de la personne aimée, l'amant voit en tout et toujours des qualités ; et chaque fois qu'il le peut, il exalte avec enthousiasme les moindres mérites. Peu à peu, ses expressions et ses gestes, ses opinions et ses goûts se modifient et sont remplacés par ceux de la personne qu'il aime.

L'amant se préoccupe davantage de sa toilette, porte certaines couleurs de préférence, fait des changements dans sa demeure, néglige les animaux domestiques qui, naguère, occupaient sa sollicitude. Il

délaisse quelques amis et en recherche de nouveaux. En même temps, son travail est négligé, ses devoirs mal remplis; les heures de ses affaires, les heures et les lieux de ses promenades sont changés.

Se trouve-t-il en certaine société, il est préoccupé, sombre, absorbé en lui-même; dans une autre, il est aimable, empressé, causeur. A la vue de la personne aimée, on le voit rougir, se troubler, balbutier; son cœur palpite, sa main tremble. Quand il se croit seul, il laisse échapper de longs soupirs, il verse quelquefois des larmes involontaires. La nuit une même image illumine toujours ses songes.

Quand l'amour devient effréné, l'appétit se perd, le corps maigrit, le visage pâlit, les yeux s'excavent. Les forces décroissent rapidement; mais elles peuvent s'exalter de cette énergie fébrile et nerveuse qui use si vite la vitalité. Le pouls est faible, petit, inégal, pendant l'absence de la personne aimée; mais à sa vue, à son souvenir, il devient fort, tumultueux. Il y a tantôt des battements de cœur violents qui prédisposent aux hémorrhagies, tantôt une constriction angoissante qui oppresse la poitrine. Des frissons alternent avec des bouffées de chaleur. Le sommeil est court, agité.

Le moral n'est pas moins affecté que le physique. L'homme le plus intelligent devient stupide. Il n'a plus au cerveau qu'une pensée, son amour, au cœur qu'un sentiment, son amour. Rapportant tout à sa

passion, il n'entend, il ne voit, il ne comprend rien autre que son amour : il est tout en lui. C'est là, en vérité, de la monomanie, avec son idée fixe, son exaltation, son délire, ses fausses conceptions, ses jugements pervertis. Aussi quel caractère difficile, tenace, intraitable ! Quelle négligence des affaires les plus sérieuses ! Quel mépris de l'honneur, de la position, des richesses ! Quelle insouciance pour les amis qui conseillent ! Quel manque de respect pour les parents qui veulent diriger ! Quelle obéissance servile et aveugle à l'objet de sa passion, obéissance qui se plie et s'expose à tout pour toujours plaire !

III

Facultés différentes et complémentaires chez l'homme et chez la femme. — Sympathies en amour. — Caractères variés de l'amour chez l'homme, chez la femme, chez chaque individu, chez chaque peuple. — Le mariage est le but de l'amour ; c'est son émancipation.

Différents sont les attributs du corps et de l'âme chez l'homme et chez la femme. Ils correspondent au rôle différent que le Créateur a dévolu à chacun ; ils indiquent les vrais rapports de l'un envers l'autre.

La femme, moins élevée de stature, moins forte de complexion que l'homme, gagne en beauté ce qu'elle perd en vigueur ; chez elle, le tissu cellulaire plus abondant donne aux formes de gracieux contours, la lymphe et le sang plus riches font la peau plus blanche et plus rosée. L'organisation physique de l'homme, plus puissante, est mieux constituée pour supporter les rudes fatigues et les travaux du dehors. La faiblesse des muscles de la femme, la gracilité de ses membres, la délicatesse de ses sens indiquent sa vocation pour les soins intérieurs de la

maison, et pour les œuvres minutieuses de dextérité et de souplesse.

Chez l'homme, les organes de la génération sont moins développés que chez la femme. Aussi, l'homme n'a qu'à communiquer le souffle de vie à un nouvel être, tandis que la femme doit le former de son sang, et lui fournir pendant longtemps les éléments de nutrition.

La masse cérébrale prédomine chez l'homme ; dans la femme, c'est le cervelet et la moelle épinière qui l'emportent. L'homme est supérieur par les facultés intellectuelles, la femme par les facultés instinctives et sensitives. L'un se distingue par le génie, l'imagination, la réflexion, la volonté ; l'autre par la finesse, la légèreté, la perspicacité de l'esprit, par l'exaltation et la mobilité des sensations et des sentiments. Nous avons d'un côté, comme type d'homme, Homère, Platon, Démosthène, Dante, Pétrarque, Raphaël, Newton, c'est-à-dire, ce qui a été pensé, conçu et fait de plus grand et de plus sublime en poésie, en philosophie, en éloquence, en art, en science. Nous trouvons d'un autre côté, comme type de femme, Aspasie, Lucrèce, Cléopâtre, Magdeleine, sainte Thérèse, Héloïse, Jeanne Darc, c'est-à-dire, ce qui a été produit de plus vivace et de plus exalté en sensualité, en douleur, en amour pur, en dévouement.

Dans l'association conjugale, l'homme, plus puis-

sant, plus raisonnable, plus maître de ses actions, doit donc être l'appui, le protecteur, le directeur. La femme, plus sensible, plus dépendante, plus aimante, doit se plier sous son autorité, et savoir faire du dévouement sa loi, du sacrifice son triomphe, de l'abnégation sa grandeur. Quand l'homme est abattu, désespéré par les labeurs de la vie, il trouve dans le sein de la femme l'espérance, la consolation, et souvent l'inspiration, car on a toujours reconnu en elle une faculté surprenante de sonder, de deviner les mystères de l'avenir.

Ainsi, l'étude des facultés de l'un et l'autre sexe montre qu'il n'y a pas identité, égalité, mais diversité, dissemblance, contrastes. Assurément rien ne serait plus contraire aux vues du Créateur que de vouloir faire de la femme l'égale de l'homme, en cherchant à la revêtir des mêmes attributs, des mêmes fonctions; ce serait la dépouiller de ses plus nobles prérogatives, de ses plus magnifiques qualités. On ne doit pas non plus en faire une divinité, enfermée dans un sanctuaire, pour y recevoir un culte et des hommages. Non ; la femme n'est ni notre égale ni notre supérieure; elle est la compagne de l'homme. Dieu a créé les éléments du couple humain divers, dissemblables, pour les attirer l'un vers l'autre, pour les compléter l'un par l'autre. Il a fait deux moitiés d'un même être ; l'un sans l'autre ne sont que des fragments. Il faut donc qu'ils se réu-

nissent par le mariage pour former le tout harmonique, et atteindre à la jouissance complète de toutes les facultés humaines.

Dans le rôle d'amour, dans l'œuvre de la génération, nous observons la même diversité, qui attire les deux sexes, cimente leur union et engendre la vie.

L'homme est actif et provocateur, la femme passive et soumise ; l'un est ardent, l'autre plus froide ; le premier commande et triomphe, la seconde supplie et succombe. Mais, par compensation, l'être le plus faible règne sur le plus fort ; celui-ci vend sa protection au prix de la volupté, et celle-là emprunte la puissance du fort en s'y abandonnant. La femme asservit l'homme en se soumettant à lui.

L'homme brun et velu, sec et chaud, impétueux et hardi, trouve la femme blanche et lisse, humide et froide, douce et pudique. L'un doit donner, l'autre est constituée pour recevoir. L'un a un principe de surabondance, de force, de générosité, qui tend à s'épancher ; l'autre aspire, par sa faiblesse, à recueillir, à absorber l'exubérante vitalité de l'homme, pour établir le niveau, l'égalité harmonique. Aussi, le but de l'union d'amour, la procréation d'un nouvel être, ne peut être rempli que par cette unification physique et morale, au moyen de laquelle s'égalent et se saturent réciproquement les deux éléments du couple humain.

Nous comprenons maintenant comment l'amour

s'engendre instinctivement par les contrastes qu'offrent deux êtres de sexe différent. Les contrastes expliquent bien ces sympathies spontanées, qui, parfois, paraissent si bizarres.

Chacun recherche dans une personne d'autre sexe les qualités qui lui manquent. Ces qualités nous plaisent dans une compagne, et nous aspirons à nous les assimiler. A l'homme sec, maigre, vif, une femme humide, grasse, nonchalante, convient; à l'homme efféminé, mollasse, il faut une femme virile, énergique; une constitution robuste est attirée vers une complexion délicate. En amour, le semblable repousse le semblable (1). Deux constitutions semblables, deux êtres, ou trop froids ou trop ardents, se heurtent, se choquent à chaque instant; et cette condition de similitude devient, dans un ménage, une cause d'inimitié et même de stérilité. On doit cependant observer qu'au delà de certaines limites les contrastes n'ont plus le pouvoir d'attraction. Et, si nous ne rencontrons pas de contrastes frappants dans un certain nombre d'unions conjugales, c'est que l'homme civilisé ne se laisse pas toujours guider par la nature et les instincts secrets de la sympathie.

L'amour se manifeste avec des caractères bien

(1) C'est là une des grandes lois de la nature : les contraires s'attirent, les semblables se repoussent. On la rencontre en physique, en chimie, en histoire naturelle, en physiologie, en médecine, en morale.

différents selon le sexe, le tempérament, le climat même.

En amour, l'homme recherche plutôt la beauté physique, la femme la beauté morale. L'amour de l'homme est plus sensuel, plus jaloux, plus passager ; celui de la femme plus affectueux, plus confiant, plus fidèle. L'homme exige le premier amour, la femme le dernier.

Qui donne le plus aime davantage.

Avant l'union sexuelle, c'est l'homme qui aime le plus vivement, parce qu'il sacrifie davantage : peines, démarches, luttes, il n'épargne rien.

Quand l'acte est consommé, c'est à son tour la femme qui aime davantage, et plus longtemps. Alors son amour devient labeur et souffrance : elle doit nourrir de son sang l'être auquel l'homme a communiqué la vie ; elle doit le mettre au monde au milieu de cruelles douleurs, elle doit lui continuer des soins incessants.

Aussi la femme passe-t-elle la partie active de sa vie dans l'amour. Madame de Staël a dit avec raison : « L'amour, qui n'est qu'un épisode dans la vie des « hommes, est l'histoire entière de la vie des « femmes. » Beaucoup aimer explique toute la femme. Elle aime comme elle vit, comme elle respire. La nature semble ne lui avoir donné qu'un besoin, l'amour ; qu'un devoir, l'amour ; qu'une récompense, l'amour. « On peut diviser, dit Reveillé-

« Parise, la vie des femmes en trois périodes : dans « la première, elles rêvent l'amour ; dans la seconde, « elles le font ; dans la troisième, elles le regrettent. »

Selon les facultés et le tempérament des individus, l'amour revêt un caractère différent. Il est naïf et paisible dans les cœurs simples, héroïque et religieux dans les grandes âmes, inquiet et sombre chez le jaloux , asservissant et tyrannique chez l'orgueilleux, sensuel et grossier chez l'égoïste, sentimental et romanesque chez le poëte, léger et inconstant chez le voluptueux. L'homme sanguin est tout ardeur en amour, mais son feu s'éteint vite ; le nerveux est exalté et révèle sa passion avec loquacité ; le bilieux, plus concentré, ne la dévoile qu'à demi.

Le climat et les mœurs ne sont pas sans influence sur les formes variées de l'amour. La passion se montre brûlante et cruelle en Espagne, voluptueuse et lascive en Italie, vive et volage en France ; tendre et sentimentale en Allemagne, mélancolique et calme en Angleterre, froide et brutale en Laponie.

Quand l'amour est vrai et pur, il ne trouve sa satisfaction complète que dans le lien indissoluble du mariage. Le mariage est son but naturel.

En effet, l'amour ne peut, de lui-même, réduit à ses seules forces, atteindre à l'idéal qu'il rêve. Que demande-t-il ? l'union, la paix, la stabilité. Que promet-il ? le respect de l'être aimé, une fidélité éternelle. Eh bien ! seul, il ne dure pas plus que la fu-

mée qui passe; seul, il n'engendre que troubles, douleurs, inquiétudes; seul, il tend sans cesse à la profanation. Le mariage lui donne tous les avantages qu'il ne peut posséder de lui-même : mobile, il l'attache; inquiet, il le calme; égoïste, il le force au dévouement; sensuel, il le fait chaste; oppresseur, il le rend respectueux.

On a dit que le mariage était le tombeau de l'amour. Oui, cela est vrai, si on ne le considérait que par rapport aux voluptés sensuelles : la violence des sens s'apaise, l'ardeur du besoin physique diminue. Mais, encore une fois, est-ce que l'amour humain n'est pas aussi et surtout un sentiment venant de l'âme? Il lui faut donc la communion de l'âme avec l'âme, la possession spirituelle de l'être par l'être. Le mariage, qui affranchit l'homme de la tyrannie des sens, laisse à l'amour tout son essor; il en est même l'émancipation, la seule vraie, la seule réelle. Dans le mariage, la passion est moins vivace. Mais ce qu'elle perd en fraîcheur, elle le gagne en maturité; la fleur se fane, mais les racines s'enfoncent, et les fruits se multiplient.

Eh quoi? vous ne reconnaîtriez plus l'amour dans le mariage? Mais, dans un ménage bien uni, à chaque instant, dans toutes les actions, il y est, il y respire, il y vit. Je le vois cherchant d'abord à harmoniser les pensées, à unir les âmes, s'efforçant ensuite de les épurer, de les faire monter à la perfec-

tion des vertus. Je le vois sommeillant quelquefois dans les calmes heureux et les douces monotonies de la vie, mais vite se réveillant et s'avivant dans les tourmentes et les douleurs communes, dans les déchirements de l'âme aux prises avec la maladie, la mort. Il est là, se régénérant chaque fois qu'il donne naissance à un nouvel enfant; il est encore là, se concentrant dans les soins affectueux de l'éducation de la famille; il est toujours là, assis au foyer domestique, avec ses rajeunissements inattendus, ses allanguissements bienfaisants, ses tendresses et ses jouissances incessamment variées.

Où vous ne les rencontrerez jamais, c'est dans vos mariages d'argent, de spéculation, d'ambition, de débauche. Est-ce qu'il pourrait jamais entrer et se prostituer dans ces associations disparates et contre nature qui violent les saintes lois du cœur?

IV

L'amour heureux; ses effets salutaires ou fâcheux sur la santé et sur le moral. — L'amour contrarié et jaloux ; leur influence sur l'organisme; maladies qui en résultent. — Observations. — Quelques résultats statistiques.

Selon qu'il est *heureux* ou *contrarié*, l'amour est la source des jouissances les plus ineffables ou des plus affreuses douleurs. Quand la passion devient effrénée, elle occasionne de graves désordres dans l'économie.

Voyez la première période de l'union nuptiale, saison si fugitive, pendant laquelle la vie n'est que tendresse et enivrement. Cette nouvelle et subite situation consacrée à se plaire, à s'aimer, à se le dire, à se l'entendre répéter, étourdit, entraîne, transporte malgré soi. C'est un délire, c'est une exaltation qui tient dans une ravissante folie. On n'est plus soi, on s'est identifié avec l'être aimé. On ne pense, on ne sent, on ne respire, on ne vit qu'en lui; de deux cœurs, de deux vies, il n'y a plus qu'un cœur, qu'une vie.

Joie continue, l'*amour heureux* en a tous les effets :

il anime, il facilite toutes les fonctions vitales. La respiration est large, l'action du cœur augmentée, au point de déterminer ces douces palpitations tant vantées par les poëtes. Les yeux sont brillants, la physionomie épanouie, le visage coloré d'un vif incarnat. Les gestes sont fréquents, la voix suave, le langage facile, riche. A son paroxysme, la parole ne pouvant plus suffire à exprimer les pensées, c'est dans un silence plein de charmes, c'est dans une espèce d'extase que l'amour exhale ses plus délicieux parfums.

L'amour est comme le soleil de l'âme ; il échauffe, il vivifie tout notre être. On l'a vu guérir nombre de maladies physiques, nombre d'infirmités morales.

C'est le remède excitant, tonique par excellence dans les affections de langueur et de consomption. Le fait suivant m'a vivement frappé.

M. D***, âgé de 36 ans, né d'un père phthisique et d'une mère d'un tempérament nerveux, toussait depuis plus d'une année. La partie supérieure du poumon droit était farcie de tubercules à l'état de crudité. L'appétit se perdait, les forces diminuaient. Le 12 août 1854, survint un crachement abondant de sang. Je lui donnai des soins assidus. Néanmoins l'amaigrissement et la consomption faisaient des progrès.

Une jeune dame veuve, sa voisine, vint par simple pitié lui faire d'abord quelques visites pour le consoler, puis le soigna avec dévouement. La douceur

et l'honnêteté du malade l'attachèrent de plus en plus à lui; elle se fit même un plaisir de lui donner des marques de l'intérêt qu'elle prenait à son triste sort.

Le cœur de M. D... était encore capable de sentiment : il aima bientôt, et, à mesure que l'affection morale augmentait, le mal physique diminuait. La pitié qu'il avait inspirée devint un sentiment plus tendre, et son amour partagé et satisfait lui rendit la santé. Des bords du tombeau, il passa au lit nuptial, sans autre remède qu'un amour fort et heureux.

L'amour est surtout le remède de la mélancolie, de l'hypochondrie, de la tristesse, de l'ennui, de la nostalgie, du dégoût de la vie et du penchant au suicide. Que la passion s'empare d'un de ces hommes fatigués des misères et des déceptions de cette vie, de suite le voilà transformé : tout change pour lui, les désirs naissent, l'espérance sourit, l'avenir s'illumine. Tout entier aux nouvelles jouissances qui le sollicitent, il oublie ses maux passés, et se laisse mollement entraîner vers le bonheur.

On a encore vu l'amour produire des changements merveilleux dans les facultés intellectuelles et morales. Exaltant les plus nobles sentiments, fortifiant l'intelligence et la volonté, il pousse quelquefois aux plus hautes destinées. Combien a-t-il créé de poëtes, d'orateurs, de héros, d'artistes, de savants !

C'est là une vérité appuyée sur des faits.

Tissot parle d'un jeune homme qui, à l'âge de vingt ans, paraissait encore si pesant qu'il aurait été le jouet de la société, si sa bonté et sa douceur n'eussent pas détourné les plaisanteries. Ignorant autant qu'on peut l'être, sa conversation était commune, même triviale.

Il s'éprit d'une jeune Espagnole fort jolie qui ne connaissait pas la langue française et qui n'avait aucun désir de l'apprendre. Sa passion devint violente. Pour converser avec sa maîtresse, il se mit à étudier sa langue. Au bout d'un mois, il put tenir conversation. Puis, peu à peu, son langage devint animé, facile, plein d'idées et de charmes. Enfin, ses facultés endormies prirent leur essor. Au bout de quinze mois, c'était un homme vraiment intéressant et instruit.

L'histoire du peintre Quyntyn est restée célèbre. Il avait exercé pendant dix ans la profession de maréchal à Anvers sous le nom de Mésius. Il devint amoureux de la fille d'un peintre qui lui refusa sa main, en jurant qu'il ne la donnerait qu'à un peintre. Fort de sa passion, il quitta le marteau et prit le pinceau. Il fut bientôt un si bon peintre que le père lui accorda sa fille avec grand plaisir. Il parvint à la célébrité, et les tableaux qui restent de lui sont encore précieux.

On a quelquefois employé avec succès l'amour comme antagoniste d'autres passions : ainsi l'ivro-

gnerie, la paresse, l'ambition peuvent être modifiées par une affection honnête qui s'empare fortement de l'âme d'un individu.

Voilà les effets salutaires de l'amour.

Disons maintenant les désordres qu'engendre la passion effrénée.

Un amour trop vif, en occupant sans cesse l'imagination, a un fâcheux retentissement sur l'organisme.

Il en résulte d'abord une surexcitation fébrile, qui bientôt fait place à l'allanguissement des fonctions avec *perte d'appétit*, *digestions difficiles*, *insomnies*, *anxiété*. Plus tard, si la passion tarde à être satisfaite, surviennent l'affaiblissement de la constitution, l'*amaigrissement* et la *fièvre lente nerveuse*, si bien décrite par Lorry. Chez les individus sanguins, on observe des *hémorrhagies* du nez, de la poitrine, des *palpitations* désordonnées du cœur. Les sujets nerveux sont tourmentés par des troubles dans la sensibilité et dans la sanguification, *chlorose* ou *pâles couleurs*, *névralgies*, *hystérie*, etc.

Il n'est pas rare de voir de jeunes époux s'abandonner avec trop d'ardeur aux jouissances de la volupté. Avec l'abus, le désordre dans la santé. L'amour ne transmet la vie qu'aux dépens de celui qui la donne. Dans la procréation, l'homme arrache en quelque sorte avec violence une partie de son être; c'est la chair de sa chair, c'est le sang de son sang

qu'il donne : car la semence est la quintessence de la vie. Est-ce qu'une déperdition exagérée ne doit pas épuiser l'organisme, et prédisposer aux plus graves maladies?

Le plus souvent les excès vénériens amènent les maladies chroniques.

Des *points de côté*, de la *toux*, de l'*oppression*, des *crachements de sang* peuvent atteindre les personnes délicates.

Chez d'autres, le système nerveux, surexcité par de trop fréquents ébranlements, ressent plus particulièrement les troubles pathologiques : de là, *impressionnabilité*, *vapeurs*, *spasmes*, *évanouissements*, *névralgies*. L'*hypochondrie*, la *mélancolie*, la *chlorose*, l'*hystérie* (1) sont encore des conséquences d'un épuisement quelquefois rapide, d'autres fois lent et progressif.

On a constaté chez les femmes des désordres graves dans la menstruation, des *avortements fréquents* (2), l'*irritation* ou l'*inflammation* aiguë ou chronique de la *matrice*, des *flueurs blanches*, et surtout la *stérilité* (3). Chez les hommes surviennent la *gonorrhée*, les *pertes séminales involontaires* et l'*impuis-*

(1) Voy. Briquet, *Traité clinique et thérapeutique de l'Hystérie*. Paris, 1859.

(2) Voy. A. Tardieu, *Étude médico-légale sur l'Avortement*. 3e édition. Paris, 1868.

(3) Voy. Fl. Churchill, *Traité des maladies des femmes*, trad. par Wieland et Dubrisay. Paris, 1866.

sance (1). Ces diverses affections sont très-fréquentes dans les premiers temps de l'union conjugale. Chez l'un ou l'autre des époux la santé s'altère visiblement. On ne sait pas à quelle cause attribuer ce changement. Le médecin doit toujours s'occuper des relations conjugales. Il découvrira souvent la source du mal qu'on ignorait.

De jeunes mariés s'étonnent et se désolent de ne pas voir leurs plus chères espérances se réaliser : la grossesse n'arrive pas à terme, ou bien la conception ne peut avoir lieu ; des hémorrhagies utérines remplacent les époques menstruelles. Qu'ils y fassent attention. Le plus souvent, ce sont leurs excès sexuels qu'ils doivent accuser. L'œuf fécondé ne peut se développer, il est expulsé par suite des excitations fréquentes provoquées par le coït trop répété.

L'*amour contrarié* produit les symptômes de la tristesse. L'âme se replie sur elle-même. Les fonctions de l'organisme tombent dans le relâchement : le pouls devient petit, irrégulier, des frissons courent de temps à autre dans les membres, un poids pénible comprime la poitrine, la respiration est lente, entrecoupée de soupirs, le visage pâlit, l'œil devient terne, languissant.

(1) Voy. Hunter, *Traité de la maladie vénérienne*. 3e édition Paris, 1859. — Lallemand, *des Pertes séminales involontaires*. Paris, 1836-42. — Roubaud, *Traité de l'impuissance et de la stérilité*. Paris, 1855, 2 vol. in-8.

Ne trouvant plus de charmes dans la vie, l'amant malheureux, indifférent à tout, se plaît dans l'inaction et la solitude. Chez lui, l'intelligence perd son activité, les sens leur utilité : il regarde sans voir, il entend sans comprendre. Sa voix faible et plaintive a de la peine à exprimer ses pensées. Les nuits sont affreuses, soit qu'il y ait insomnie ou rêves fatigants.

Rien n'est plus pénible que la crainte d'être délaissé par la personne aimée. Composée des plus vives passions, d'amour, e colère, de tristesse, d'orgueil, la *jalousie* en a toutes les peines, et en subit toutes les conséquences. Elle bouleverse l'âme par une anxiété continuelle, par de violents chagrins, par de cruelles angoisses. Tour à tour tyran ou esclave, le jaloux menace, injurie, maltraite; puis il s'apaise, il se repent, il s'humilie, pour redevenir, peu après, aussi furieux, aussi injuste qu'auparavant.

Qui pourrait dire et les luttes et les tourments qui torturent l'âme de l'homme jaloux, et les violences sourdes, les supplices incessants qu'il fait subir à sa malheureuse victime, martyrisée lentement ?

La jalousie vient quelquefois d'impuissance. C'est celle de ces vieillards qui, ayant épousé de trop jeunes personnes, sont toujours en peine qu'un autre ne profite des plaisirs qu'ils ne sauraient plus goûter. Nos auteurs comiques nous ont peint assez plaisamment les embarras, les inquiétudes, les tribulations

de ces vieux oncles amoureux de leurs nièces, de ces tuteurs décrépits qui s'unissent à leurs pupilles.

D'autres fois, la jalousie est le propre de la force virile. C'est celle d'Orosmane poignardant Zaïre; c'est celle de ce Romain qui, n'ayant pu obtenir la main de son amante, aime mieux la poignarder que de la voir passer dans les bras d'un autre; c'est encore cette passion, si impétueuse chez les femmes délicates et sensibles, qui suscite le sublime désespoir d'une Hermione délaissée par Pyrrhus, qui enflamme de rage le cœur d'une Médée, lui fait envoyer à sa rivale une robe empoisonnée, la pousse même à égorger ses propres enfants.

L'amour contrarié ou jaloux a pour effet immédiat d'occasionner la *dyspepsie :* l'appétit se perd, les digestions deviennent laborieuses, l'estomac est le siége de douleurs vives, brûlantes ou crampoïdes; il survient des renvois, des nausées, des pituites. La nutrition languit par suite de l'insuffisance d'alimentation.

De cet état aux affections les plus graves il n'y a qu'un pas. Et, si la cause de tristesse continue, on voit naître, selon les prédispositions innées ou acquises, la *chlorose*, la *fièvre nerveuse* ou *hectique*, la *phthisie pulmonaire*,

Une jeune fille, sans cause connue, sans maladie apparente, devient triste, rêveuse. Son visage prend une teinte pâle, les yeux s'excavent, les larmes cou-

lent. Elle éprouve des lassitudes spontanées, elle gémit, elle pousse des soupirs. Rien ne la distrait, rien ne l'occupe; tout l'ennuie. Elle évite ses parents, ses amies. On la voit maigrir rapidement; une petite toux se déclare, s'aggrave, la fièvre arrive, puis le marasme et la mort. Elle a emporté avec elle son fatal secret dans la tombe, cette pauvre enfant : elle aimait d'un amour sans espoir !

Combien tombent ainsi, à la fleur de l'âge, rongés au cœur par ce mal dévorant !

Les exaltations de l'imagination, les excitations des sens, les violentes émotions, si fréquentes dans l'amour malheureux, ébranlent parfois le système nerveux, au point d'amener les *vapeurs*, les *spasmes*, les *attaques de nerfs*, l'*hystérie*, l'*épilepsie*, et même la *catalepsie*.

Certains auteurs ont attribué ces affections nerveuses plutôt à la continence, à la chasteté. Platon, Hippocrate, Galien, Fernel, Hoffmann, et bien d'autres, ont soutenu cette opinion erronée.

Il est nécessaire de combattre cette croyance, qui n'a jamais été soumise au contrôle d'une véritable observation. Les écrivains modernes nous montrent ces névroses, survenant plus souvent chez les filles ou les femmes dont l'imagination vive s'abandonne à des rêveries voluptueuses, dont l'esprit se repaît de lectures de romans, de spectacles dangereux, dont les sens sont, par conséquent, enflammés par des

ardeurs érotiques irrésistibles. Assurément, ces excitations désordonnées ne peuvent s'apaiser que dans les rapprochements sexuels. Et, si les désirs lubriques ne sont pas satisfaits, si des obstacles viennent contrarier la passion effrénée, alors le système nerveux surexcité s'ébranle, et occasionne les désordres les plus graves et les plus bizarres. Mais ne rendons pas la nature responsable de ces maux, qu'il serait possible de prévenir par des habitudes régulières et conformes aux préceptes de l'hygiène et de la morale.

Dans certains cas, l'amour contrarié peut faire naître une maladie aiguë qui entraîne rapidement la mort.

Voici un cas remarquable de *fièvre nerveuse* ou *nervosisme* aigu que j'ai observé dans l'année 1854.

Mademoiselle C***, âgée de vingt ans, était devenue éperdument amoureuse d'un de ses parents, à qui elle était promise en mariage. Des circonstances s'opposèrent à l'accomplissement des promesses données aux deux amants. Le père exigea l'éloignement du jeune homme.

A peine est-il parti, que la jeune fille tombe dans une profonde tristesse. Elle ne parle plus, ne mange plus, ne boit plus et reste couchée. Les sécrétions se suppriment, la langue devient blanche, le goût acide ; des vomissements se déclarent. Le pouls est très-fréquent, sans chaleur à la peau. Au bout de

quinze jours, la faiblesse est extrême, l'amaigrissement a fait de rapides progrès.

Les symptômes s'aggravent ; il survient de l'oppression, des étouffements ; de temps à autre quelques mouvements convulsifs dans les bras, les jambes, les mâchoires. Le danger est imminent ; la médication reste impuissante. Les parents effrayés rappellent l'amant qui accourt. Hélas ! il n'est plus temps. La pauvre fille le regarde avec indifférence, lui sourit mélancoliquement. Le délire, des hallucinations, puis l'assoupissement annoncent la fin prochaine. Elle meurt le vingt-huitième jour de la maladie.

Dans une autre occasion, j'ai été vivement frappé de la mort rapide d'une jeune femme qui fut enlevée en douze jours par une *méningite* aiguë. Elle avait surpris son mari dans les bras d'une concubine. Aussitôt la fièvre, le délire, les convulsions s'emparèrent d'elle. Elle mourut dans la paralysie et le coma.

M. le docteur A. Latour (1) rapporte l'observation suivante :

Madame X..., âgée de vingt-cinq ans, saine et bien portante, se marie à un homme de l'art, qui, par sa profession, reçoit tous les jours dans son cabinet un assez grand nombre de dames. La jalousie, une jalousie implacable, s'empare de son esprit. Elle

(1) A. Latour, *Union médicale*, janvier 1859.

en perd le boire et le manger. Elle s'affaiblit, s'alite, une petite fièvre survient. Six semaines après, moins de trois mois à dater du début de l'affection morale, elle meurt hectique. — Autopsie : rien, rien, rien.

Des déceptions inattendues, de fougueuses ardeurs comprimées, de violents désirs méconnus ébranlent souvent la raison d'amants infortunés.

On observe la *monomanie ambitieuse* chez ceux qui étaient dominés par des idées de grandeur, tandis que la *fureur génitale* se montre chez les malheureux qui n'étaient poussés que par le besoin impérieux des sens. La jalousie engendre une sorte de *folie furieuse*, qui dégénère en *manie* et même en *démence*.

L'observation suivante est un cas de *manie homicide* provoquée par un amour contrarié.

Pietro Domingues, vieillard de soixante-cinq ans, avait une fille nommée Maria Dolores, et habitait seul avec elle une des petites cabanes situées sur les montagnes de Ségovie, où tous les deux s'occupaient à garder les troupeaux confiés à leurs soins. La jeune fille, âgée de dix-huit ans, conçut un amour violent pour un berger voisin qui la recherchait. Le père de Dolores s'opposa obstinément à leur mariage. La passion des amants s'enflamma par les obstacles et bientôt n'eut plus de bornes. Le jeune homme chercha une dernière fois à vaincre les résistances du vieillard, en lui avouant que le mariage

pouvait seul réparer l'honneur de sa fille. Toujours même refus. Alors le capricieux berger abandonne lâchement sa maîtresse, la laissant en proie au plus sombre désespoir.

De ce jour, Dolores ne laissa échapper aucune plainte. Morne et silencieuse, elle conduisait son troupeau dans les lieux écartés, fuyant toute compagnie, restant quelquefois des journées entières assise sur le penchant d'une colline, sans que rien pût la distraire de l'idée fixe qui semblait l'absorber.

Bientôt l'altération de ses traits, son œil farouche, sa voix sourde et saccadée annoncèrent chez elle le début d'une maladie mentale, qui s'aggrava rapidement et eut les suites les plus terribles.

Un soir que le vieux berger s'était endormi auprès du feu, où il faisait griller un morceau de viande qui devait servir à son souper, Dolores arrive de la montagne avec son troupeau qu'elle renferme dans le bercail, et vient ensuite près du foyer où son père se livrait aux douceurs du sommeil. Un moment ses sombres regards s'arrêtent sur lui ; puis tout à coup une horrible pensée traverse son cerveau malade.

Elle sourit avec la férocité de la hyène en face de sa proie ; puis, saisissant un des chenets, elle en assène plusieurs coups sur la tête du vieillard qui tombe à ses pieds... S'emparant alors d'un couteau qui se trouve sous sa main parricide, elle le plonge tout entier dans le sein de sa victime, lui arrache le

cœur qu'elle place sur des charbons ardents, et se met à le dévorer en poussant d'horribles hurlements qui vont retentir jusqu'aux cabanes voisines.

Les bergers accourent. Ils restent immobiles, épouvantés à la vue de cette scène d'horreur.

« Approchez, approchez, leur crie la furie d'une « voix éclatante, voyez ! il m'a ravi Diaz, je l'ai « tué !... il a brisé mon cœur, voici le sien !... » Et, en même temps, elle leur montre le reste de l'affreux repas, et les invite à le partager en répétant : « C'est son cœur ! c'est le cœur de mon père !... »

Cet horrible événement eut lieu le 20 mars 1826. Dolores, dont on constata la folie, fut enfermée dans un établissement de Saragosse.

Chez les femmes, qui ont tant à souffrir des peines d'amour, on rencontre deux genres d'aliénation mentale qui leur sont propres : ce sont la *nymphomanie* et l'*érotomanie.*

La *nymphomanie* est une manie caractérisée par un penchant violent pour l'union sexuelle, s'exprimant en gestes provocateurs et en propos obscènes, avec ou sans excitation physique des organes.

Au début, la malheureuse, sans cesse occupée de pensées voluptueuses, fuit la société, et, dans la solitude, s'abandonne au déréglement de sa passion, assouvissant, par des attouchements lascifs, le besoin immodéré qui la domine. Plus tard, ne connaissant

plus de frein, elle perd toute pudeur, provoque les désirs des hommes qu'elle voit par des gestes, des regards, des postures lascives, des conversations lubriques. C'est alors que la raison a perdu tout son empire. L'aliénation mentale est complète. On voit la jeune fille, naguère la plus timide, transformée en bacchante éhontée. Dans ces accès d'ardeur furieuse, elle a la face rouge, l'œil enflammé, les lèvres sèches, brûlantes, la bouche écumeuse, l'haleine fétide. Surviennent enfin des spasmes du gosier avec hydrophobie, des convulsions des membres. A une époque plus ou moins éloignée, des accidents compliquent la maladie et amènent la mort.

Une étrangère, rapporte M. Tardieu (1), d'une famille princière et d'une merveilleuse beauté, vivait à Paris, dans un des grands quartiers de la ville, se prostituant à des laquais, à des gens de bas étage. Elle avait été déjà séquestrée dans son pays natal, à cause de la dépravation de ses mœurs. Le scandale de ses désordres avait ému sa famille, qui s'adressa aux autorités de notre pays pour faire examiner son état mental. Il fut reconnu qu'elle était atteinte de folie hystérique, et nullement responsable de ses actes. Elle devait être sévèrement surveillée. On la fit voyager. Dix-huit mois plus tard, je fus appelé par la justice pour constater un infanticide dans une

(1) A. Tardieu, *Étude médico-légale sur l'infanticide*. Paris, 1868.

maison meublée du quartier de la place Vendôme. Je reconnus avec stupeur cette même jeune femme ; elle était près du cadavre de son nouveau-né qu'elle venait de tuer, impassible, calme, sans conscience de son crime.

Dans l'*érotomanie*, la passion est plutôt dans l'imagination ; c'est un amour chaste, platonique, idéal.

Esquirol (1) rapporte le cas suivant qui en offre tous les caractères. Une dame, âgée de trente-deux ans, d'une taille élevée, d'une forte constitution, ayant reçu une brillante éducation, était mariée depuis quelque temps, lorsqu'elle remarque, dans ses relations de société, un jeune homme d'un rang plus élevé que son mari. Aussitôt, elle devient violemment éprise de lui ; elle murmure de sa position, ne parle qu'avec mépris de son mari, refuse de vivre avec lui, finit par le prendre en aversion, ainsi que ses proches parents, qui s'efforcent vainement de la ramener de son égarement. Le mal augmente. Il faut la séparer de son mari. Elle parle sans cesse de l'objet de sa passion ; elle devient difficile, capricieuse, colérique. Elle s'échappe de ses parents pour courir après *lui*. Elle le voit partout, elle l'appelle par ses chants passionnés : c'est le plus beau, le plus grand, le plus spirituel, le plus parfait des hommes. Elle assure qu'elle est sa femme, que c'est lui qui vit dans son cœur, qui en dirige tous les mouvements,

(1) Esquirol, *Des maladies mentales*. Paris, 1838.

qui règle ses pensées, qui gouverne ses actions. Elle a eu avec lui un enfant qui sera accompli comme son père. On la surprend souvent dans une sorte d'extase, de ravissement : alors son regard est fixe, le sourire est sur ses lèvres. Elle écrit souvent des lettres ardentes, elle fait des vers qu'elle anime des expressions les plus amoureuses. Pendant le jour ou durant la nuit, elle parle seule, tantôt à haute voix, tantôt à voix basse ; dans ses entretiens solitaires, tantôt elle rit, tantôt elle pleure. Malgré les soins les plus assidus, ce fâcheux état dura plusieurs années. Une maladie aiguë du cerveau enleva cette malheureuse dame.

Ces affections se rencontrent chez les femmes qui, exaltées par la fièvre dévorante d'amour, ne conservent aucun espoir de l'apaiser dans les bras de l'homme aimé. On les a observées chez de jeunes personnes les plus chastes et les plus réservées, qui n'avaient jamais goûté les plaisirs sensuels. En général, elles sont plus à craindre dans les familles où il y a prédisposition héréditaire à la folie.

On a vu souvent des cas de *monomanie suicide* occasionnés par les passions amoureuses. Voici un exemple dont j'ai été témoin l'an dernier. C'est la jalousie, une jalousie concentrée, refoulée au fond de l'âme, qui l'a fait naître.

M. G..., doué d'excellentes qualités, mais d'une imagination et d'une sensibilité exaltées, se marie

avec une jeune femme qu'il aime avec passion. Il goûte pendant un an les charmes d'une délicieuse intimité. Il était heureux.

Sans cause appréciable, on le voit devenir sombre, mélancolique ; il fuit la société. L'appétit se perd, la nutrition devient languissante ; de longues insomnies l'épuisent. Son épouse alarmée m'appelle pour lui donner des soins. Au bout d'un certain temps, voyant le mal s'aggraver, je soupçonne une affection morale, j'interroge mon malade avec prudence, je m'informe auprès de sa famille. On ne sait rien, on ne peut trouver la cause du mal qui le mine.

Cependant, sa femme, qui surveillait ses actions, découvre, dans un endroit secret, une boîte de pistolets qu'il venait d'y cacher. Elle lui demande raison de cet achat; le malheureux se prend à verser des larmes abondantes, et s'enfuit sans répondre.

Un jour, il vient me trouver. Il est agité, ses yeux sont hagards, sa voix est troublée. « Je suis au « désespoir, me crie-t-il, ma raison s'égare... je veux « me tuer... sauvez-moi !... Voici du laudanum ; dix « fois j'ai voulu m'empoisonner. Je vais succomber.

« — Et qu'avez-vous donc, mon ami ?

« — Ce que j'ai!... mais je suis jaloux, jaloux à la « folie... Ma femme ne m'aime pas, ne m'a jamais « aimé. Elle en aimait un autre avant son mariage.»

La cause du mal m'était ainsi révélée. Le malheureux s'était mis en tête de fausses idées qui le

torturaient sans cesse. Je combattis de mon mieux ses conceptions délirantes. Puis, employant tous les moyens moraux et thérapeutiques pour traiter cette monomanie, je réussis, mais après bien des soins, à rendre M. G... à la raison et à la santé.

Voulons-nous connaître les attentats, les crimes, les suicides, les cas d'aliénation mentale déterminés par les passions érotiques? Nous n'avons qu'à ouvrir les comptes rendus de la justice criminelle et des établissements d'aliénés.

On trouve, en France, comme moyenne des vingt dernières années, que,

Sur 1000 crimes,

82 sont dus à l'adultère,
72 au concubinage ou à la séduction,
46 au refus de mariage,
31 à la jalousie.

Sur 1000 crimes dus aux passions amoureuses, il y a :

230 empoisonnements,
400 assassinats,
220 meurtres,
80 homicides involontaires,
70 incendies.

Sur 1000 suicides,

106 sont dus à un amour malheureux.

Sur 1000 cas d'aliénation mentale,

86 sont les suites d'un amour contrarié.

V

Avantages du mariage pour la société, pour l'homme lui-même. — Inconvénients du célibat, ses dangers pour la santé.

De tout temps et dans tous pays, le mariage a été honoré et le célibat flétri. Les Hébreux excluaient les célibataires des assemblées du peuple. Les Spartiates leur interdisaient les théâtres, et avaient institué une fête où les femmes les fouettaient sur les places publiques. Les Romains n'acceptaient pas leur témoignage en justice ; ils couronnaient solennellement les citoyens vertueux qui avaient contracté plusieurs mariages successifs. Dans la première ère du christianisme, le célibat était une cause d'inaptitude aux fonctions publiques. Longtemps en Allemagne, en Suisse, la fortune des célibataires retourna à l'État après leur mort. Dans d'autres pays, on les soumettait à un impôt.

Pourquoi ce respect accordé au mariage ? Pourquoi cette espèce de flétrissure jetée sur le célibat ? C'est que toujours on a compris que le mariage était la pierre angulaire de l'édifice social, et que le

célibat était un des agents les plus actifs de destruction.

En effet, par le mariage, il y a accroissement de la population. Le célibat tend à la faire décroître. Or, tout État dont la population décroît est en décadence. Nous sommes arrivés, en France, à cette diminution de la population (1). Le célibat en est une des causes.

Par le mariage, il y a ordre et harmonie dans la société. La femme est honorée comme la compagne de l'homme; la famille forme un tout homogène, une association, qui unit les membres différents d'âge, de sexe, de forces, de tendances, et les soumet à une même autorité, l'autorité paternelle : ce petit État dans l'État est d'une immense utilité pour l'ordre social. Le célibat profane et avilit la femme, l'assujettit à un joug honteux en la faisant le jouet des passions; il n'engendre que désordres, troubles, divisions.

Par le mariage, il y a moralité dans la société. L'homme remplit le devoir que lui impose la nature; il conserve, au milieu des suaves jouissances de la famille, le trésor des bonnes mœurs; il se dévoue avec courage aux labeurs et aux charges de l'éducation des enfants. Dans le célibat, l'homme, abusant d'une liberté qui l'exonère de toute responsabilité, donne

1) Voy. *Bull. de l'Acad. de méd.* Paris, 1867, t. XXXII, p. 741.

essor à ses penchants pervers, et, pour les assouvir, profane les foyers domestiques et la foi conjugale ; il travaille sans cesse à corrompre les mœurs, et abandonne à la charité publique les fruits de ses débauches.

Le mariage n'est pas moins utile à l'homme qu'à la société.

Il est prouvé que, proportion gardée, il meurt plus de célibataires, pendant les mêmes années, que de gens mariés, et que ces derniers vivent plus longtemps que les premiers. Buffon (1) a soutenu cette opinion ; Deparcieux (2) en a démontré la vérité dans ses tables mortuaires 8, 9, 10 et 11 ; Hufeland (3), Sinclair (4), Haigart (5), ont confirmé ces résultats, et ils sont arrivés à la même démonstration pour les femmes, si exposées cependant aux dangers par la parturition.

On peut trouver la raison de cette prérogative attachée à l'état du mariage.

Malgré les soins et les peines inséparables de cette condition, les époux, vivant selon les lois de la nature, complètent leurs facultés réciproquement. Ils

(1) Buffon, *Supplément à l'Histoire naturelle*, t. IV, p. 267.

(2) Deparcieux, *Essai sur les probabilités de la vie humaine*. Paris, 1746.

(3) Hufeland, *L'Art de prolonger la vie*, nouv. édit. par J. Pellagot. Paris, 1870.

(4) Sinclair, *Principes d'Hygiène, extraits du Code de santé*. Genève, 1823.

(5) Haigart, *Transactions philosophiques*, t. LXVI, p. 147.

s'entr'aident, se secourent, se consolent, se soignent mutuellement. Ils sont forcés de se livrer à une activité plus grande, et l'exercice et le travail sont les soutiens de la santé et de la vertu. A l'abri des maladies que la *Vénus vague* communique presque toujours, ils n'abusent guère des plaisirs sensuels, et la liberté et l'habitude tempèrent les désirs ; et l'on sait combien la résorption des sucs prolifiques est propre à fortifier la vitalité.

Le célibataire, toujours égaré par des objets nouveaux, pressé de jouir, forçant le plus souvent la nature, cherchant même à retenir par les excès un amour fugitif et clandestin, épuise son système nerveux, affaiblit ses forces musculaires, use son corps par la trop grande répétition des jouissances sensuelles; ou bien, vivant dans une continence apparente, il se livre à des égarements solitaires et contracte des habitudes encore plus énervantes. On sait, en outre, que l'homme, dans l'isolement, n'ayant pas de but dans la vie, tombe facilement dans l'ennui, dans l'hypochondrie, dans la mélancolie ; il devient chagrin, morose, prend quelquefois dégoût de la vie. C'est ainsi que les statistiques montrent, dans la classe des célibataires, plus de cas d'aliénation mentale et de suicide. Sur 100 aliénés, on compte 63 célibataires et 37 hommes mariés ; sur 100 suicidés, on trouve 68 célibataires et 32 hommes mariés.

La cause la plus générale qui retient les hommes

dans le célibat, c'est la corruption de leurs mœurs. L'homme qui vit dans la débauche ne trouve plus au cœur ces vertus fortes et viriles, qui font préférer l'austérité du devoir aux charmes des plaisirs équivoques. Il est libre, pourquoi s'imposerait-il un joug? Il peut courir d'une femme à l'autre, pourquoi s'enchaînerait-il par un lien indissoluble à une seule femme? Il n'a pas la responsabilité de ses œuvres, pourquoi se chargerait-il du fardeau de la famille? Et puis, repu de jouissances grossières, est-ce qu'il saurait comprendre les suavités de l'amour pur, les douces joies de la paternité? J'ai entendu dire souvent que le luxe de notre époque éloignait du mariage, parce que femme et enfants coûtaient trop à entretenir. Cette raison peut être donnée, mais rarement, très-rarement. Examinez, et dites-moi si la vie ordinaire du célibataire n'est pas plus onéreuse, si l'entretien d'une maîtresse n'absorbe pas plus d'or qu'un ménage bien tenu. Vous connaissez cette parole si vraie de Franklin : « Un vice à nourrir coûte plus que trois enfants à élever. »

Le mariage est la vocation ordinaire, naturelle, de l'homme sage, réglé, chaste. Qu'il accomplisse donc sa destinée divine. Quant au célibat, il ne convient qu'exceptionnellement, et dans ces cas il est honorable, glorieux. Il convient à quelques rares individus, aussi grands par l'esprit que par le cœur, qui restent vierges pour atteindre à une plus grande

perfection de vertus, ou pour servir mieux l'humanité. Ce savant qui doit révéler au monde des mystères longtemps cachés, cet artiste qui doit créer des chefs-d'œuvre, ont pris l'un et l'autre la science, l'art pour amante et épouse, et ils laisseront leurs découvertes, leurs ouvrages pour postérité. Qui les blâmerait? Ce frère aîné se dévoue pour élever la famille orpheline que lui ont confiée ses père et mère mourants, et son cœur et sa vie sont occupés à cette noble tâche. Qui le blâmerait ? Ces saintes filles de la charité, ces prêtres catholiques ont adopté comme frères et amis les malades, les pauvres, tous les hommes, et ils se donnent tout à eux, corps et âme, pour mieux les soulager, mieux les instruire ; ils sont pleins du plus pur amour, de l'amour de Dieu, et cet amour les soutient, les exalte, les pousse aux grandes choses. Qui donc les blâmerait ?

Que la société sache toujours respecter et honorer toujours ces glorieux célibats, car ils enfantent les plus sublimes dévouements, et dévoilent les merveilles les plus resplendissantes de la nature humaine. Dans ce siècle, où les affections sensuelles nous absorbent tant, nous doutons quelquefois que l'homme puisse se sacrifier à une idée, à un dévouement, à l'amour mystique. De tels exemples nous rappellent cette supériorité de l'âme sur le corps.

Oui, des natures privilégiées savent encore s'élever dans les pures régions de l'amour idéal du vrai,

du beau, du bien. Elles savent s'y complaire, y goûter d'ineffables délices. Nos esprits, si occupés du bien-être du corps, ne peuvent guère comprendre les trésors cachés dans l'amour mystique, ces douces émotions, ces saintes jubilations, ces chastes voluptés, et ces transports, et ces ravissements de l'âme identifiée avec son Dieu. Dans cette communion intime, l'âme trouve la plénitude de la vie. Et certes, de tels rassasiements remplacent bien les affections sensuelles, avec leurs jouissances incertaines et fugitives.

VI

Des mariages précoces. — Dangers des plaisirs de l'amour chez les personnes trop jeunes, délicates, chez les vieillards. — Des mariages disproportionnés par l'âge. — Maladies qui doivent éloigner du mariage. — Des alliances entre consanguins.

L'âge de la puberté est l'époque du développement, du perfectionnement des organes et des facultés morales et intellectuelles. Cette brillante métamorphose s'accomplit peu à peu, en plusieurs années. Qu'on le sache bien, il faut que l'homme et la femme possèdent la plénitude de la vie, pour pouvoir, sans se nuire, communiquer la vie à d'autres. Il faut que le corps ait accompli sa croissance, que les fonctions aient complété leur évolution, que l'intelligence ait acquis sa puissance, et le cœur ses trésors. Alors seulement, c'est la maturité, la maturité procréatrice, c'est la *nubilité,* l'âge du mariage. Buffon, Haller, Flourens, Béclard et la plupart des physiologistes fixent la nubilité, dans les climats tempérés, à la vingtième année pour les femmes, à la vingt-cinquième année pour les hommes (1).

(1) Voyez Raciborski, *Traité de la menstruation.* Paris, 1867.

Elle varie un peu, selon la constitution, les prédispositions morbides, ou l'état de santé de chaque individu.

Presque jamais l'association conjugale ne doit avoir lieu avant ces âges. Dans la haute société et dans la classe ouvrière, pour des motifs différents, on sacrifie la jeunesse par des mariages précoces.

Combien de maux recèlent les unions prématurées ! User, avant le temps, des plaisirs de l'amour, c'est arrêter sa croissance, c'est se faire une complexion délicate, des muscles émaciés, des organes faibles, un sang pauvre ; c'est se vouer, par conséquent, à une existence languissante et maladive. Puis, croit-on qu'une jeune pensionnaire de dix-huit ans ait l'esprit assez formé pour supporter sans fléchir les difficultés de la vie à deux, l'organisation assez forte pour résister sans faiblir aux labeurs prolongés de la maternité? Pourquoi doit-elle passer brusquement de l'adolescence à la vie de femme faite ? Où est donc sa vie de jeune fille ? Pourquoi supprimer pour elle cette phase de l'existence si agréable, si remplie d'enchantements et de plaisirs ?

Pour peu qu'il y ait prédisposition héréditaire ou acquise à quelque maladie constitutionnelle, l'union trop précoce va lui donner l'éveil, la faire éclater avec violence. Parents imprudents, qui faites ce mariage hâtif, ne craignez-vous pas de changer bientôt les fleurs de la mariée en cyprès de deuil ? J'en ai vu con-

duire joyeusement à l'autel, de ces frêles jeunes filles. A moi, médecin qui lisais l'avenir, il me semblait qu'on les avait parées, innocentes victimes, pour le sacrifice de la mort; en effet, un an ou deux plus tard, on les portait tristement au même autel dans leur froid cercueil.

Combien de fois la *phthisie* se développe peu de temps après un mariage contracté avant la nubilité! Dans une même famille, j'ai vu mourir deux sœurs dans la première année d'un mariage précoce. L'aînée s'était mariée à 18 ans; deux mois après l'union, les symptômes de consomption pulmonaire se déclaraient, et elle succombait avant la fin de l'année. Peu de mois après, la sœur se marie à 19 ans, et la même affection l'enlève avant d'avoir atteint sa vingtième année. Instruits enfin par cette cruelle expérience, les parents ne consentirent à marier leur dernière fille que quand elle eut accompli sa vingt-cinquième année. La santé de cette femme se maintint bonne; elle eut plusieurs enfants.

Que l'on ne compte jamais sur l'influence salutaire d'une union conjugale pour fortifier une constitution délicate, pour améliorer ou guérir une maladie chronique. Funeste illusion; c'est là un espoir presque toujours cruellement déçu. Dans leur nouvelle position, les jeunes époux ne trouvent que trop de causes d'affaiblissement : chez l'homme, ébranlements du système nerveux, déperditions de séve

vitale ; chez la femme, malaises et souffrances par la grossesse, labeurs pénibles et prolongés par la parturition et l'allaitement (1).

Certains médecins ont conseillé le mariage pour remédier aux affections pathologiques de l'utérus qu'on observe souvent chez les jeunes filles et aux accidents nerveux qui en sont la suite. « Gardez-vous, dit M. Courty (2), d'espérer que le mariage guérisse une maladie utérine. Il aggrave tout état morbide réel. La grossesse, pour une maladie utérine qu'elle a guérie, en a aggravé mille. Pour les jeunes femmes atteintes de congestions utérines avec règles abondantes, l'union conjugale est souvent la source d'infirmités qui empoisonnent leur vie entière : l'excessive sensibilité des organes génitaux s'aggrave par les rapports sexuels ; la congestion devient chronique, l'anémie augmente, les déplacements utérins surviennent. » Unions inféconde, tortures morales et physiques, quels tristes résultats !

L'influence fâcheuse des mariages précoces s'étend encore à la progéniture. Les premiers-nés de parents trop jeunes sont, en général, ou faibles de constitution ou peu intelligents ; la scrofule les atteint souvent. Ne sait-on pas que les premières années qu'un arbre

(1) Voyez Grisolle, *De l'influence que la grossesse et la phthisie pulmonaire exercent reciproquement l'une sur l'autre* (*Bull. de l'Acad. de méd.* Paris, 1849-1850, tome XV, p. 10). — Fonssagrives, *Thérapeutique de la phthisie pulmonaire*. Paris, 1866, p. 30.

(2) Courty, *Traité des maladies de l'utérus*. Paris, 1868.

porte des fruits, ces fruits sont en petit nombre et de médiocre qualité ?

Si l'homme use prématurément des facultés génératrices, il nuit à sa santé; de même, s'il en abuse dans un âge avancé, il court à sa ruine.

Il y a danger pour les vieillards dans les plaisirs de l'amour. A cette époque où les forces déclinent, user, c'est abuser. L'homme, dans une verte vieillesse, répugne à se croire tel qu'il est. S'il éprouve quelques réminiscences perfides et tentatrices; si des laves mal éteintes conservent un reste de ce feu qui jadis consumait son cœur, il se croit encore capable de supporter les déperditions et les ébranlements des voluptés sensuelles. Qu'il prenne garde, et qu'il retienne cette sage parole de l'abbé Maury à son ami Portal : « Je tiens pour certain que, passé cinquante « ans, un homme de sens doit renoncer aux plaisirs « de l'amour; chaque fois qu'il s'y livre, c'est une « pelletée de terre qu'il se jette sur la tête. »

La science possède des exemples d'*apoplexies*, de *paralysies*, de *ruptures d'anévrismes*, de *morts subites*, survenus au milieu de ces embrassements intempestifs. Les émotions violentes et désordonnées accélèrent brusquement les contractions du cœur, surexcitent la sensibilité du système nerveux et amènent ces catastrophes.

Parlerai-je de ces alliances déplorables entre des

hommes qui touchent à la décrépitude et ces jeunes filles que des parents n'ont pas honte de sacrifier à des intérêts de position et de fortune? Il faut le dire hautement : malheur aux époux abusivement accouplés! malheur à la progéniture qui peut en être le produit! Ces amours ridicules et hideuses ont je ne sais quoi qui révolte la nature. Il ne résulte que peines, regrets, criminelles liaisons pour la femme; dangers, maladies, affreuse jalousie pour le cynique époux. Les produits de ces monstrueux accouplements sont malingres, cacochymes et voués à une mort prématurée : ils sont moissonnés par la *scrofule*, le *rachitisme* et la *phthisie pulmonaire*.

Certaines infirmités ou maladies doivent éloigner du mariage.

Il faut attacher de l'importance à la santé des personnes qui veulent contracter mariage. Cependant, je ne voudrais pas qu'on tombât dans l'exagération, en demandant des qualités physiques parfaites, ainsi que le veulent certains médecins. L'homme est taché dès l'origine; chacun porte en soi un germe de maladie, latent ou visible, une lacune dans l'harmonie vitale. De nos jours, les maladies nerveuses, les affections scrofuleuses sont devenues constitutionnelles dans la plupart des familles. Ce serait donc limiter extrêmement le nombre des alliances que de vouloir en priver tous ceux qui

sont atteints de maladies ou de prédispositions morbides prononcées.

Toutefois, les mariages devraient être combinés de manière à neutraliser, par l'opposition des constitutions, des tempéraments, des prédispositions, les éléments d'hérédité morbide que l'on peut craindre dans les deux époux (1). Deux sujets éminemment lymphatiques ou scrofuleux, deux personnes nerveuses, deux familles prédisposées aux affections de poitrine ne devraient pas mêler leur sang. Il faudrait chercher à contre-balancer la débilité d'un époux par la forte constitution de l'autre. Un instinct secret y porte par sympathie; que l'on ne contrarie pas la nature.

Éloigneront absolument du mariage les maladies ou infirmités qui menacent directement la vie physique ou morale de l'individu, se propagent surtout par la génération, et peuvent être un danger pour l'autre époux.

Ainsi : les diverses *manies*, même légères et qui présentent de longs intervalles lucides : elles s'aggravent par transmission génitale ;

L'*épilepsie*, qui a résisté à la crise de la puberté et aux ressources de la médecine : elle dégénère souvent chez l'individu même ou chez les enfants en manie ou démence ; de plus, elle se communique par

(1) Voyez P. Lucas, *Traité physiologique et philosophique de l'hérédité naturelle*. Paris, 1847-1850.

la frayeur qu'inspirent les attaques ou par imitation ;

La *tuberculose*, qu'elle soit déclarée ou latente ou à l'état de prédisposition accentuée dans la famille : elle se perpétue dans la race et de plus devient souvent contagieuse pour l'autre époux;

La *syphilis invétérée*, qui a empoisonné les sources de la vie ;

Les diverses *cachexies*, qui amènent l'impuissance, la stérilité, ou donnent une progéniture malingre qui s'éteint bientôt.

Un mot sur les mariages entre parents consanguins.

On doit éviter ces unions, qui sont cause de malheurs et de chagrins pour les parents, parce qu'elles produisent presque toujours la détérioration de la race.

Les hommes sont soumis aux lois générales qui régissent tous les êtres vivants. Or, la loi de la conservation de l'espèce veut le croisement des races et le renouvellement des humeurs vitales.

Dès les temps les plus anciens, les législateurs avaient prohibé les mariages entre consanguins. On avait déjà observé leurs effets désastreux pour la durée des familles et la santé des enfants (1).

(1) Voyez Boudin, *Dangers des unions consanguines et nécessité des croisements* (*Ann. d'Hygiène*. Paris, 1862, 2e série, tome XVIII, p. 5.)

M. le docteur Rilliet (1) a démontré les résultats déplorables qui provenaient de ce fait pour la santé et même pour la vie des enfants.

Ces conséquences sont :

1° L'absence de conception ;

2° Le retard de conception ;

3° La conception imparfaite (fausses couches) ;

4° Des produits imparfaits (monstruosités) ;

5° Des produits dont la constitution physique et morale est imparfaite ;

6° Des produits plus spécialement exposés aux maladies du système nerveux : l'épilepsie, l'imbécillité ou l'idiotie, la surdi-mutité, la paralysie, les maladies cérébrales diverses ;

7° Des produits qui meurent en bas âge, et dans une proportion plus forte que les enfants nés dans d'autres conditions ;

8° Des produits lymphatiques et prédisposés aux maladies qui relèvent de la diathèse scrofuleuse ou tuberculeuse.

A cette loi, il y a certainement bien des exceptions. Il est rare cependant que tous les enfants échappent à la mauvaise influence. Les enfants atteints dans une famille ne le sont pas tous de la même manière : l'un est épileptique, l'autre scrofuleux.

(1) Rilliet, *Influence de la consanguinité sur les produits du mariage* (*Bulletin de l'Académie de médecine*. Paris, 1856, tome XXI, p. 746).

Si quelques alliances entre consanguins donnent des enfants beaux et vigoureux, c'est que les époux offrent dans leur constitution physique et morale des traits remarquables de dissemblance, de contrastes. Alors il y a croisement et mélange suffisants dans les deux natures procréatrices.

Si je voulais m'élever à des considérations plus générales, je démontrerais que l'extinction plus ou moins prématurée des familles nobles, des familles historiques de tous les pays, que la décadence des races royales ont eu lieu par suite des nombreuses unions entre elles, et, par conséquent, par le défaut de croisement du sang.

VII

Moyens de prévenir l'amour déréglé. — De la bonne direction de l'amour chez les adolescents; il faudrait rétablir les fiançailles. — Devoirs et fonctions réciproques du mari et de la femme.

Il y a moyen d'empêcher le développement d'un amour déréglé.

On doit avant tout chercher à s'opposer à la naissance de l'amour avant l'âge, ou dans des conditions qui ne sont pas convenables.

Dans l'état de notre civilisation, il est impossible d'éloigner des jeunes gens toutes les causes prédisposantes et déterminantes de la passion. Cependant, il est facile de donner une éducation moins efféminée, moins vaine; d'attacher moins d'importance à la danse, à la musique sentimentale; d'accorder une liberté plus judicieuse aux jeunes personnes. Il est facile d'éloigner du sanctuaire de la famille les oisifs, les flatteurs, les hommes d'un rang supérieur; de modérer ces goûts de vanité et de coquetterie qui attirent les regards. Il est facile d'éviter, en présence de la jeunesse, ces conversations badines, légères, à

demi-mots, qui font travailler l'imagination, excitent la curiosité, ou immolent la pudeur.

L'âge de la puberté est arrivé. Quelle conduite tenir? A cette époque critique, un vague désir d'aimer s'éveille. Qu'il faut alors de soins, de sollicitude, de tendresse de la part des parents pour diriger ce sentiment indécis vers ce qui est beau et bien! Avant de le laisser aller vers son vrai but, l'amour conjugal, efforcez-vous, parents prudents, de le retenir, de le distraire, de le porter sur vous-mêmes, sur la famille, sur les choses religieuses et charitables. Vous le pouvez. Ces cœurs vierges sont avides d'amour. Eh bien! soyez tout amour pour eux et entourez-les de l'amitié des vôtres. Ils répondront avec bonheur à ces marques de sympathie. Puis, occupez-les d'œuvres généreuses, d'œuvres de piété, de charité, qui leur donneront de douces émotions, et satisferont momentanément à leur besoin d'affection.

En même temps, vous entretiendrez l'activité du corps et de l'esprit par des travaux variés, agréables, continus. Vous éclairerez peu à peu sur l'état vrai du monde, sur ses attraits et ses dangers, sur ses passions et ses écueils. Vous parlerez à la raison, sérieusement, sans exagération, donnant des leçons sages, des avertissements prudents, pour préparer au rôle qu'on doit remplir. Enfin, vous laisserez essayer les forces, accordant une liberté contenue, qui permette de voir et de s'instruire par soi-même;

vous autoriserez l'usage discret de la société, pour faire l'apprentissage de la vie. Mais, de loin ou de près, vous veillerez sans cesse.

Il faut surtout qu'entre le père et le fils, entre la mère et la fille, une tendre confiance s'établisse et règne toujours. Alors, quand l'amour s'insinuera dans la jeune âme, il sera reconnu. Et l'on ne laissera développer qu'un sentiment honnête et digne.

L'amour doit nécessairement précéder le mariage. Il faut qu'avant d'unir pour la vie leurs destinées, l'homme et la femme aient été liés d'esprit et de cœur, c'est-à-dire fiancés. Ce sont les fiançailles qui consacrent l'affection chaste et pure, et donnent élan à cette douce révélation du cœur.

L'antique coutume des fiançailles est la sauvegarde de la pureté des mœurs et de l'heureuse association des époux. Cette institution a été connue des Grecs, des Hébreux, des Romains et du moyen âge. En Allemagne, elle a encore conservé son caractère poétique et moral. Les jeunes gens sont quelquefois fiancés plusieurs années avant leur mariage. On voit le fiancé, le cœur plein de son amour chaste, s'éloigner quelque temps pour achever son éducation, faire ses études de science, d'art, son apprentissage de métier, et se former à la vie d'homme. Il revient vers l'amante avec une âme restée pure, avec une raison agrandie et fortifiée. Alors tous deux sont mûrs pour les austères devoirs du mariage.

L'amour chaste, consacré par les fiançailles, peut être cultivé au milieu des travaux. Il allége les labeurs, bannit les ennuis, illumine de perspectives ravissantes les horizons de la vie; il excite, chez le jeune homme, le mâle courage et la haute intelligence pour se créer une place dans le monde; chez la femme, la noble ambition de se perfectionner pour devenir digne compagne et bonne conseillère.

A l'époque orageuse de la jeunesse, c'est le seul moyen de conserver la virginité du cœur et du corps. Croit-on que des jeunes gens, qui, de bonne heure, auraient au cœur un amour fort et digne d'eux, se profaneraient, comme ils le font si souvent, dans de viles affections, dans ces relations d'un jour, se donnant en holocauste à la beauté sans âme, ou même à la licence sans beauté?

Les unions, ainsi projetées à l'avance, librement, par estime réciproque, donnent le temps de se connaître, de s'apprécier, de se former l'un pour l'autre.

Que nous sommes loin, en France, de cette prudente lenteur dans le mariage! On se marie à la hâte, au hasard, sans se connaître. Comment pourrait-on ne pas se tromper l'un l'autre, même sans le vouloir? Aussi, au lieu d'amour, d'intimité, de secours mutuels dans le mariage, combien qui ne trouvent que froideur, répulsion, charges intolérables, peines continues!

Le mariage est accompli. Il faut arriver au plus

vite à la fusion des deux âmes. Pour se fondre dans un tout harmonique, les âmes doivent se transformer : des habitudes, des penchants doivent être ou développés, ou restreints, ou détruits. Aussi, de part et d'autre, il faut cette bonne volonté, cette sincérité, cette patience, cet abandon qui attirent et unissent, et non la légèreté, l'amour-propre, l'orgueil qui repoussent et isolent. Dans cette vie nouvelle, les époux se servent de précepteurs l'un à l'autre. La femme, plus étrangère à la vie pratique, moins sérieuse, moins forte, se fait disciple du mari, qui, par ses tendres rapports, l'initie peu à peu au monde intellectuel et moral qu'il habite. Le mari apprend autant qu'il enseigne ; il découvre, dans le fond de l'âme de celle qui l'aime, des trésors de tendresse, des parfums de bonté, de délicatesse de lui encore inconnus.

Que si, jusqu'à l'établissement de cette véritable unification, l'éducation des cœurs rencontre des obstacles, l'amour les fera aisément surmonter. Pour cela, les jeunes époux s'éloigneront du bruit et des distractions du monde, vivant ensemble le plus possible dans l'intimité : c'est dans le silence et la solitude que leur métamorphose s'opérera, et qu'ils se formeront au plus vite à la vie à deux.

L'homme est la pierre angulaire du ménage. Il peut faire beaucoup de bien, il peut faire beaucoup de mal. Il évitera ces manières brutales de despote égoïste qui se

croit tout permis, et qui veut régner en souverain absolu. Il se façonnera à ces habitudes de complaisance, d'amabilité, de prévenances, qu'exige la délicate sensibilité de la femme. Il couvrira sa compagne, non de cette froide protection prescrite par le Code, mais de cette protection morale, toute de cœur, qui écarte les périls dont elle est menacée par son inexpérience et son éducation incomplète. Par un commerce intime, il l'élèvera peu à peu du cercle d'idées frivoles, vulgaires, erronées, qui l'occupent si souvent à des idées plus sérieuses, plus fécondes, plus sages, afin que tous deux puissent partager la jouissance indivise des biens de l'esprit comme des biens de la fortune. Au lieu de gaspiller les belles heures du loisir au cercle, au café, il les accordera aux doux rapports du ménage. Et son assiduité, sa sollicitude, sa tendre familiarité attesteront à la femme qu'elle n'a pas seulement un maître, mais un ami affectueux. S'il est ainsi dévoué, il attirera la confiance ; et, avec la confiance, il aura l'empire.

Quant à la femme, il faut qu'elle envisage le mariage comme un état sérieux, imposant les devoirs les plus austères. Loin de regarder la direction du ménage comme une occupation triste, avilissante, ennuyeuse, qu'on doive abandonner aux servantes, il faut qu'elle y donne ses soins dévoués, incessants, qu'elle le dirige avec ordre et économie. Dans les actions les plus humbles de la vie de famille, il peut,

y avoir un art qui plaise au goût, à l'imagination. Aussi la grâce, l'élégance, la poésie même doivent régner au foyer domestique; car tout s'anime, se vivifie, se colore au souffle du sentiment. Que la femme soit encore la compagne d'esprit de l'homme, qu'elle s'élève au niveau du mari par une éducation cultivée, qu'elle partage l'intérêt de ses pensées et de sa carrière, qu'elle puisse récréer ses loisirs par les agréments et les charmes d'un esprit orné. Et si l'adversité vient assombrir leur horizon, il la faut pleine de tendresse et de consolation, d'héroïsme et d'abnégation, pour relever le courage abattu, pour adoucir l'amertume des douleurs.

O jeune femme! si vous acceptiez ce rôle si noble et si bienfaisant d'ange tutélaire, jamais vous ne vous consumeriez dans les frivoles futilités de la vanité, dans les extravagances du luxe; jamais vous ne mettriez toute votre âme dans vos chiffons de soie et de dentelles, dans vos hochets d'or et de diamants. Jamais vous ne penseriez à chercher un idéal fantastique, des espérances coupables, un avenir troublé, dans des passions romanesques. Vous éloigneriez de vous les démons tentateurs, qui n'oseraient approcher du sanctuaire sacré où vous vous renfermeriez. Mais, par contre, vous seriez assurée de plaire toujours et à tous par les grâces de l'esprit, les charmes du cœur, l'attrait des vertus.

VIII

Traitement de l'amour déréglé par les moyens moraux et hygiéniques et par les médicaments.

L'amour est au cœur, plein de forces et de désirs. Vous le découvrez. Que faire?

Assurément, le meilleur moyen de le calmer, c'est de le satisfaire, c'est de lui donner la possession ou l'espoir de la possession de l'être chéri.

Mais, si certaines raisons s'opposent au mariage, vous devez empêcher que la passion ne devienne plus ardente, et chercher à l'étouffer le plus tôt possible. La manière la plus sûre de le faire, c'est de fuir promptement le danger. Rendez nécessaire un voyage, une absence prolongée; vous pourrez envoyer les demoiselles dans une famille où elles trouveront des personnes vivant paisiblement, étrangères aux troubles de l'âme.

Il y a longtemps qu'Ovide, le grand maître en pareille matière, nous l'a dit : l'absence et les voyages sont d'un secours souverain pour remédier à l'amour

malheureux ou désespéré, lors même qu'il est invétéré :

« Manat amor tectus, si non ab amante recedas :
« Utile finitimis abstinuisse locis. »

Les personnes dont l'esprit est inconstant se trouveront bien des distractions, des amusements, de la fréquentation des gens spirituels et enjoués, des occupations sérieuses de l'esprit, des travaux manuels qui fatiguent le corps et captivent l'attention.

Ce qu'il faut surtout à une âme malade d'amour, c'est une autre âme qui puisse posséder sa pleine confiance. Le plus souvent, c'est cette personne choisie qui amènera la guérison. Que d'abord elle s'efforce de capter la bienveillance par une tendre compassion, une attention soutenue aux douleurs et aux plaintes de l'amant malheureux. Qu'elle l'entoure de soins affectueux, et soit d'une indulgence sans bornes, considérant l'amour effréné comme une fièvre; qu'il n'est pas possible d'apaiser par la seule force de la volonté ; elle cherchera à combattre l'amour par l'amitié : l'affection des parents, des alliés, des amis, peut opérer une heureuse diversion. De temps à autre, elle laissera échapper, comme par hasard, un mot de prudence, une remarque sage, un conseil de raison. A-t-elle vu que la personne aimée ait péché contre une des lois de l'amour, en montrant de l'amour-propre, de la cupidité, ou en

manifestant quelque dessein égoïste, vite qu'elle s'empare de ce sujet : une révélation faite à temps produit toujours un grand effet. Combien d'amours invétérés ont été ainsi guéris !

Une jeune veuve aimait éperdument un homme dont la position et certains défauts déplaisaient aux parents. Ils refusaient le mariage. Contrariée dans sa passion, madame F... tombe dans une profonde tristesse, fuit le monde, perd l'appétit, maigrit, et bientôt devient malade. De la toux, de l'oppression, un crachement de sang indiquent le début d'une maladie de poitrine. Appelé auprès d'elle, je soupçonnai qu'une passion cachée pouvait être la cause du mal. La mère me confirma dans mes idées. Par d'adroites conversations, j'amenai mon intéressante malade à s'ouvrir à moi, à me confier ses peines morales. Je promis de m'employer pour elle, et je le fis. L'espérance lui rendit de suite la gaieté.

Mais, ayant appris que son amant était indigne d'elle, qu'il avait une maîtresse, je me hâtai d'éclairer la jeune dame. D'abord, elle fut vivement affectée. Puis la colère et l'indignation succédèrent à son amour violent ; elle reconnut son égarement et le danger de sa passion. Son état s'améliora, et elle revint à la santé.

Voici un ingénieux moyen, employé par un habile médecin, pour ramener au calme une âme troublée. Une charmante jeune fille de Saragosse, apparte-

nant à une noble famille, terminait une brillante éducation, lorsqu'elle fut prise de *fureur utérine*, qui parut s'être développée par la lecture de la *Nouvelle Héloïse* et de quelques autres romans. Le médecin de la famille, persuadé qu'il pourrait enrayer cette vésanie en agissant fortement sur l'imagination de la jeune personne, l'emmène brusquement et sans explication à l'hôpital des femmes vénériennes; et là, il la met en présence d'une malade couverte d'ulcères syphilitiques et dans le plus déplorable état. Les souffrances, les regrets, les imprécations de cette infortunée produisirent une si vive impression sur cette jeune fille, qu'elle revint immédiatement à des pensées chastes et pures.

Les moyens moraux à employer contre la jalousie devront varier selon les indications.

Aux vieux débauchés, qui se sont unis à de jeunes femmes, et prétendent enchaîner leur cœur volage, que pourrait-on conseiller pour calmer leur impuissante et ridicule jalousie? Il faut les plaindre, les malheureux! et les engager à supporter avec résignation la peine due à leur extravagante passion.

Quand la jalousie a son principe dans un travers de l'imagination, on aura recours aux moyens les plus capables d'apaiser les craintes chimériques de l'âme en peine : soins assidus, caresses affectueuses, distractions habilement choisies, tout sera employé avec discernement.

Si l'on présume que le mal du jaloux vient de la connaissance de son infériorité et de sa faiblesse, on s'efforcera de lui montrer une préférence exclusive ; on fera valoir en toute occasion ses moindres qualités.

On peut quelquefois guérir la jalousie par la jalousie. Une dame était tourmentée depuis longtemps par les tracasseries incessantes d'un mari jaloux. Je lui conseillai de feindre de son côté une jalousie plus forte. Ce moyen lui réussit.

On n'arrive pas souvent à dompter la passion en l'attaquant de front. Mieux vaut chercher à ramener l'âme égarée, en dirigeant son ardeur vers un autre but, vers ce qui est véritablement beau et bon. Le grand art, c'est de conduire l'amour, c'est de lui donner un autre aliment, un autre objet. Aux élans d'un amour désordonné, efforcez-vous de substituer l'amour de la gloire, de l'étude des arts, l'amour de l'humanité, l'amour de Dieu. Combien de guérisons ont été obtenues par cette heureuse diversion dans la direction des facultés affectives. C'est là le plus sûr et le plus efficace des moyens.

Vous avez encore une ressource puissante pour apaiser la flamme qui consume l'être : divisez pour régner, *divide et impera*, et, pour cela, éparpillez les forces de l'intelligence, de la volonté, du cœur sur plusieurs objets qui peuvent plaire ; vous parviendrez à faire régner l'harmonie dans les penchants.

Puisse surtout le malade chercher du secours

dans la religion ! Ses pratiques si douces, ses conseils si tendres auront bientôt fait en lui le calme et la paix. Combien qui, désespérés par de douloureuses déceptions, ont retrouvé la vie dans ce sein protecteur !

> « C'est de tous les humains la mère la plus tendre,
> « Et son cœur en tout temps est prêt à nous entendre (1) ! »

Nous recommandons l'indulgence pour les personnes égarées par l'amour, quand même elles seraient tombées dans des fautes graves. Une sévérité froide et inflexible éloigne pour toujours de la bonne voie, tandis qu'une tendre bienveillance peut y ramener. Et puis, n'est-il pas doux au cœur de pardonner?

Dans la thérapeutique de l'amour, l'*hygiène* a un rôle important, soit pour prévenir la passion, soit pour aider à la guérison.

Le régime alimentaire peut modifier de beaucoup les penchants érotiques. A l'époque de la puberté, les jeunes filles sont souvent atteintes d'une surexcitation nerveuse qui a son principe dans l'atonie des fonctions digestives : l'appétit se perd, la nutrition languit, le sang s'appauvrit. La diète et les débilitants ne font qu'aggraver les désordres nerveux et prédisposer à la passion. On doit se hâter de faire supporter une nourriture corroborante, tonique,

(1) A. Chénier.

pour ramener l'harmonie dans le jeu de l'organisme. Chez les jeunes gens, c'est le contraire ; il faut souvent calmer les forces luxuriantes de la vitalité : un régime simple, grossier, de digestion difficile même, sera convenable. Qu'on évite pour les deux sexes les mets épicés, de haut goût, trop succulents. Les meilleurs aiguillons de l'appétit consistent dans les exercices du corps. Si les vins excitants, le café, les boissons fermentées ne sont pas entièrement proscrits, on ne les accordera qu'exceptionnellement.

Ne laissons jamais languir la jeunesse dans une mollesse énervante, source des maladies de nerfs, d'étisie et d'amour. En occupant les jeunes gens par des exercices du corps fatigants, non-seulement on fortifie l'organisme, mais on oppose encore une heureuse diversion à leurs penchants déréglés.

Les promenades, les courses, les jeux, les danses, quelques exercices gymnastiques sont recommandés pour les jeunes filles. Pour les jeunes gens, on ajoutera l'escrime, la natation, l'équitation, la gymnastique complète.

On a souvent remarqué que la chasse avait la puissance de prévenir ou de combattre l'amour. « On a fait Diane ennemie de Vénus, dit l'auteur d'*Émile*, et l'allégorie est très-juste : les langueurs de l'amour ne naissent que dans le doux repos, et un exercice violent étouffe les tendres sentiments. »

La musique fait partie de l'éducation. Elle a une immense influence sur les mœurs. Qu'on évite les modes de musique capables de susciter les émotions trop vives du cœur (1).

On ne permettra dans aucun cas la lecture des romans, la fréquentation des bals, des théâtres.

Aux exercices du corps et aux distractions doivent succéder les travaux de l'esprit. On choisira ceux qui exigent une attention soutenue. Un point essentiel, c'est de ne jamais laisser dans l'oisiveté. « Il est des esprits, dit Montaigne, si on ne les occupe à certain sujet qui les bride et les contraigne, qui se jettent déréglés par-ci par-là dans le vague des imaginations. Il n'est ni folie ni rêverie qu'elles ne produisent en cette agitation. »

« Supprime les loisirs, tu domptes les amours. »

Pas de veilles ni de sommeil prolongés : ils énervent corps et âme. Sept ou huit heures de repos au lit, c'est toujours suffisant. On ne permettra jamais de rester au lit le matin sans dormir : le temps ainsi perdu est souvent funeste pour l'âme, qui s'abandonne à la rêverie.

Il sera souvent utile de conseiller aux personnes malades d'amour le séjour prolongé à la campagne, au milieu d'une compagnie attrayante. Les grands

(1) Voyez Feuchtersleben *Hygiène de l'âme,* 3e édition. Paris, 1870.

spectacles de la nature calmeront les agitations du cœur et apaiseront les ardeurs désordonnées de la passion.

D'autres se trouveront mieux des voyages. En courant de ville en ville pour admirer les merveilles de l'art, en gravissant les montagnes couvertes de neiges éternelles, en s'avançant sur les bords mugissants d'un gouffre béant, en contemplant les plaines majestueuses de la mer, l'âme se détache des vaines agitations de la terre et pénètre les profondeurs de l'éternité. Elle se dépouille des misérables petitesses de la passion pour se faire meilleure.

Il nous reste à faire connaître les médicaments qui peuvent être prescrits, avec le plus de succès, dans le traitement des affections engendrées par un amour déréglé.

Contre les *suites des émotions violentes* on devra employer : — l'*aconit napel*, s'il y a mal à la tête, face rouge, mouvement fébrile, saignement de nez ou battements de cœur, surtout chez les sujets sanguins; — la *belladone*. après l'aconit, lorsque les symptômes ne sont pas entièrement dissipés, et qu'il s'y joint une certaine excitation de cerveau ; — la *camomille*, chez les femmes très-impressionnables, pour combattre les symptômes d'agitation nerveuse, avec tremblements, défaillances, exaltation de l'imagination, perte d'appétit, diarrhée ; — la *pulsatille*, chez les femmes blondes, mélancoliques, peu réglées,

qui éprouvent des palpitations de cœur; — la *noix vomique*, chez les hommes colériques, atteints de gastralgie, habituellement constipés et hémorrhoïdaires.

Ces médicaments seront donnés à la dose de 10 à 20 gouttes de teinture alcoolique dans 200 grammes d'eau; quatre cuillerées à soupe par jour.

Contre l'exaltation de l'*appétit vénerien*, on trouvera souvent indiqués : —l'acide *phosphorique*, chez les personnes affaiblies, tombées dans l'épuisement, ayant néanmoins de violents désirs érotiques, avec pollutions nocturnes fréquentes; — le quinquina, chez les sujets qui ont fait des excès vénériens et qui sont encore tourmentés par l'orgasme génital; — le *fer*, comme agent réparateur des globules rouges du sang, dans l'état chlorotique et l'anémie par déperdition d'humeurs. Dans quelques cas, le *camphre* ou le *bromure de potassium* pourront rendre d'utiles services.

Contre les *suites d'un amour malheureux* on prescrira : la *fève Saint-Ignace*, s'il y a chagrin rongeant et insurmontable, amour de la solitude, soupirs, plaintes, sommeil agité, visage pâle, maux de tête, perte d'appétit, digestion laborieuse, constriction à l'épigastre, chlorose, accès d'hystérie; — l'*acide phosphorique*, après la fève Saint-Ignace, contre la faiblesse physique et nerveuse, l'amaigrissement, la morosité et la taciturnité; — la *jusquiame noire* dans la jalousie avec angoisse, mélancolie, surexci-

tation nerveuse, affections spasmodiques ; — l'*ellébore*, dans quelques cas de mélancolie taciturne avec plaintes continuelles, paresse, défiance, morosité, insomnie.

On observera, avec grande attention, s'il y a vice diathésique ou maladie constitutionnelle, ou cachectique comme scrofules, dartres, etc., anémie, chlorose, nevrosisme, etc., qui entretienne la passion. Dans ces cas c'est en modifiant les symptômes morbides que l'on ramènera l'ordre dans le moral troublé. Le *soufre*, les alcalins, les *mercuriaux*, l'*iode*, le *fer*, le *quinquina*, la *silice*, l'*arsenic* sont, selon les cas, les meilleurs médicaments pour corriger les vices morbifiques originels ou acquis. Les eaux minérales appropriées, prises à leur source, peuvent remplacer les préparations pharmaceutiques.

Voici quelques exemples de guérison.

Mademoiselle P..., âgée de 21 ans, vient me consulter le 10 mars 1858. Elle était pâle, amaigrie, minée par une fièvre lente. Elle avait cruellement souffert du mal d'amour. Un jeune homme l'avait longtemps recherchée, et elle lui avait donné son cœur. Mais, par une odieuse trahison, sa sœur, plus âgée, attire et captive l'inconstant jeune homme, et leur mariage s'accomplit bientôt. Quel brisement d'âme pour la pauvre délaissée ! Elle est obligée d'assister aux fêtes nuptiales, de s'asseoir au même foyer, de voir le bonheur des époux. D'abord, elle essaya

de lutter, d'étouffer ses angoisses. La religion la consola. Mais bientôt les forces déclinent, l'appétit se perd, la nutrition languit, le système nerveux s'ébranle, les règles se suppriment. Et la consomption était là menaçante, quand je vis l'infortunée. Je donnai la *fève Saint-Ignace* pendant quinze jours. Mieux. Puis, l'*acide phosphorique* la sauva enfin de la ruine organique.

Une jeune ouvrière avait un amant qui déplaisait aux parents. A la suite d'une scène très-violente où le père avait renvoyé le jeune homme, Julie B... tombe dans une attaque de nerfs, la première de sa vie. — Appelé aussitôt, je prescris la *belladone.* — Le lendemain, elle avait une *danse de Saint-Guy* bien caractérisée. — Encore *belladone* pendant plusieurs jours. Puis, la *fève Saint-Ignace* guérit complétement au bout de trois semaines.

Qu'auprès de leurs malades, les médecins recherchent donc, mais avec discrétion, les peines cachées du cœur : ils guériront plus facilement. Elle est belle et noble, cette mission de l'homme qui, à toutes les catastrophes de la vie, à toutes les douleurs de l'âme et du corps, se trouve là, avec le baume salutaire qui adoucit toute souffrance, avec la parole qui calme et console, avec le conseil qui relève et ranime.

II

LE LIBERTINAGE

LE LIBERTINAGE

« Fuis la débauche : elle est la mère
« de la souffrance (1). »

I

Définition. — Considérations générales.

Par libertinage, il faut entendre l'abus des organes de la génération dans leur fonction naturelle, ou la perversion de la fonction par un usage contre nature.

Il y a abus, 1° quand les rapports sexuels deviennent nuisibles à la santé ; 2° quand ils ont lieu en dehors du mariage; 3° quand, dans l'union conjugale, ils tendent à éviter la propagation de l'espèce.

Il y a perversion, lorsque l'homme trompe les vœux de la nature par des jouissances solitaires, comme dans la *masturbation* ou *onanisme ;* ou par des actes dégradants, et contre nature, comme dans la *pédérastie* ou *sodomie* et dans la *bestialité.*

(1) Thalès.

Eu égard aux désordres et aux dangers du libertinage, les gouvernements ont été obligés d'autoriser des maisons de tolérance, pour y rassembler les femmes qui font métier de *prostitution* (1). Une surveillance spéciale et des règlements sévères donnent des garanties à la salubrité et à la morale publiques.

A un étage moins bas que la prostituée, on rencontre la *femme entretenue*, qui se met aux enchères, et se vend au plus offrant ; la *femme galante*, qui recherche les hommages, et se donne à qui lui plaît ; la *grisette*, qui tour à tour se passionne, se donne et se vend.

Le libertin fréquente ces malheureuses, s'amuse de leurs charmes vulgaires, assouvit ses appétits grossiers, et se retire, selon ses caprices.

La débauche ne s'étale pas toujours. Elle a souvent des allures plus discrètes. Là, c'est un mari, estimé, honoré de tous, qui court sournoisement au rendez-vous secret d'une maîtresse inconnue de tous. Ici, dans ce boudoir mystérieux, une jeune femme, pour se venger de l'époux qui la délaisse, attend, le cœur ému, l'amant discret qu'une intrigante soubrette sait introduire sans bruit. Ailleurs, enveloppé des ombres de la nuit, un jeune homme

(1) On trouvera sur ce sujet les plus précieux renseignements dans : *De la prostitution dans la ville de Paris*, par A. J. B. Parent-Duchâtelet, 3e édition par MM. A. Trébuchet et Poirat-Duval. Paris, 1857. Jeannet, *De la prostitution dans les grandes villes au XIXe siècle.* Paris, 1868.

se glisse furtivement dans l'allée d'un jardin, y rencontre une amante complaisante, à laquelle il communique les ardeurs d'un amour brûlant.

Combien d'œuvres de ténèbres! Combien de drames émouvants qui n'ont que deux acteurs, un homme, une femme! Combien de crimes affreux qui restent à jamais ensevelis!...

Qu'elle travaille au grand jour ou qu'elle se cache dans le mystère, la débauche n'en est pas moins cause de nombreux désordres. Elle n'en élabore pas moins ses poisons délétères, dont l'action dissolvante s'insinue dans tous les organes du corps social, et y produit des symptômes étranges, des convulsions horribles, des plaies hideuses qui passent souvent à l'état de gangrène.

Certes, il faut que l'homme connaisse bien tous les maux dont il est menacé par l'abus des plaisirs sensuels. Il faut qu'il sache ce que doivent coûter pour son âme, pour son corps, pour sa santé, pour la durée de sa vie, pour sa progéniture, ces égarements d'une passion désordonnée, ces enivrements de la volupté immodérée.

Si tant d'hommes n'atteignent pas toutes leurs destinées physiques et morales, s'ils ne s'élèvent pas à de plus hautes conceptions intellectuelles, s'ils sont accablés de maladies, s'ils voient la mort décimer leur race, s'ils ne vont pas au terme de longévité marqué par la nature, ils peuvent souvent s'en pren-

dre à eux-mêmes, car eux-mêmes ont été les artisans de leur ruine prématurée.

Ils se sont hâtés de cueillir dans leur fleur tous les plaisirs de la vie. Ils ont souillé et gaspillé à l'avance des jouissances réservées à un âge mûr. Ils se sont épuisés, avec une fureur insensée, dans les voluptés énervantes qui usent les ressorts de l'organisation et les forces de la vitalité.

Puis, repus avant le temps, ils sont aussi, avant le temps, affaiblis, décrépits, impuissants. Et ils n'ont plus, alors qu'ils pensent à procréer une famille, que les restes d'une vie languissante qui ne peut produire qu'une race avortée.

Vous les voyez, dans les grandes villes, ces êtres que la débauche a flétris. Ils sont desséchés, pâles, rabougris, au physique; au moral, ils végètent dans la mollesse, égoïstes, insensibles, incapables de résister aux maux, capables de tous les vices.

Vous les voyez se succéder ces générations produites par le libertinage. Elles sont abâtardies, stigmatisées par la scrofule, la phthisie, les dartres, et vouées à une mort prématurée.

La religion et la philosophie ont toujours élevé la voix contre les turpitudes du libertinage. Mais bien peu écoutent. C'est la voix qui crie dans le désert, *vox clamantis in deserto.* Il ne reste plus assez d'âme au libertin pour comprendre un langage noble.

Il faut lui exposer devant les yeux des tableaux vi-

vants, faits de chair et d'os, le conduire au lit de douleurs où gémit le vice, lui montrer du doigt le squelette ambulant qui tombe en ruines, lui faire palper le cadavre glacé de la victime.

Qui prendra ce rôle, si ce n'est le médecin? Qui pourra parler plus haut et plus ferme, avec une voix plus autorisée?

Le sujet soulève bien des dégoûts, provoque bien des répugnances. Qu'importe? Le médecin ne recule jamais quand le devoir commande. Est-ce qu'il ne va pas à l'amphithéâtre, trancher, disséquer sur des cadavres infects, pour apprendre à soulager les maux de l'homme? Est-ce qu'il ne vole pas au secours du lépreux, du varioleux, du cholérique, malgré toute la répugnance qu'ils peuvent inspirer? Est-ce qu'il ne plonge pas, lorsqu'il le faut, le fer et le feu dans les chairs palpitantes de son semblable, pour enlever et détruire l'organe qui menace de faire mourir?

Il fait tout cela. Et on le loue, et on l'aime, et on le respecte.

Pourquoi donc hésiterait-il, lorsqu'il s'agit de toucher aux infirmités morales de l'humanité, de mettre à nu des vices hideux qui la dégradent? Là, aussi, il veut le bien. Il indique les remèdes qui doivent guérir ou prévenir de déplorables maux.

Loin d'attirer le blâme sur sa tête, il ne peut que mériter l'estime de chacun.

II

Coup d'œil historique sur le libertinage dans les temps anciens et modernes. — Le libertinage est le dissolvant le plus actif des sociétés.

De tout temps, le libertinage s'est attaché aux flancs des sociétés comme une lèpre hideuse, et toujours il a fini par les corrompre et les faire succomber.

Dès les siècles les plus reculés, nous voyons les peuples infectés du vice le plus dégoûtant. Chez les Hébreux, Sodome et Gomorrhe sont détruites à cause de leurs iniquités. Les incestes et la bestialité sont si fréquents qu'il faut des lois pour les réprimer. On connaît les fornications des Israélites avec les filles madianites et moabites, les débauches de David avec Bethsabée, d'Absalon jouissant des concubines de son père, de Salomon formant, dans son palais, un sérail nombreux de sept cents femmes et de trois cents concubines.

L'Égypte passa constamment pour une terre d'impudicités que les poëtes ont flétrie :

« Nequitias tellus scit dare nulla magis. »

De même que rien n'égala le luxe des Ptolémées qui régnèrent dans Alexandrie, rien ne surpassa leurs débauches. Hérodote nous raconte que la pyramide de Chéops fut bâtie par tous les amants de la fille de ce roi, laquelle n'éleva si haut ce monument qu'à force de multiplier ses prostitutions. Citons aussi la fameuse Cléopâtre, qui vit à ses genoux deux maîtres du monde, et tenta Auguste qui la repoussa. L'esprit et la beauté si remarquables de cette reine courtisane n'égalaient pas son excessive dissolution.

Tout l'Orient, la Syrie, la Médie, la Phénicie, Tyr et Sidon furent en proie à une luxure effrénée. On rendit un culte à la volupté sous les emblèmes les plus révoltants, et le *phallus* ou représentation de l'organe reproducteur, était porté en triomphe par des femmes dans les processions et les fêtes. Les filles de ces pays, au dire d'Hérodote, étaient obligées, une fois en leur vie, de se livrer aux désirs des étrangers dans le temple de Vénus, sans qu'il leur fût permis de repousser aucun d'entre eux. Ces prostitutions dévotes s'exerçaient encore en Phénicie du temps de saint Augustin qui en parle. Elles ne furent abolies que sous Constantin, qui renversa les temples, repaires de ces profanations.

Malgré la sévérité des premiers législateurs de la Grèce et de Rome, il était impossible que ces illustres nations demeurassent à l'abri de la corruption qui énervait les autres contrées.

Chez les Grecs, les mystères de Bacchus et les cérémonies sacrées du phallus furent introduits bien avant la guerre de Troie. On voyait, dans les processions, des jeunes filles demi-nues, en bacchantes échevelées, exécuter des danses lascives avec des hommes déguisés en satyres, et donner en public les scènes les plus immondes.

Les jeunes vierges tenaient à honneur de s'initier aux mystères du culte de Vénus. Malheur à celles qui en faisaient mépris! Elles étaient cruellement punies par cette déesse, en sentant bientôt circuler dans leurs veines les flammes de l'impudicité. Car il faut savoir que, chez les anciens, la nymphomanie ou fureur génitale était regardée comme une punition de l'oubli de Vénus.

On connaît les lieux qu'avait choisis la mère des amours pour ses divers séjours : Paphos, Cythère, Chypre, Milet, Corinthe, le mont Ida, et cent autres temples, lui furent consacrés.

Aussi la prostitution fut-elle en honneur dans la Grèce. On permettait des amies, ἑταῖραι, à tous les jeunes gens, avant leur mariage. Le sage Socrate lui-même eut des rapports avec plusieurs courtisanes. Les courtisanes étaient les véritables reines de l'époque.

Dans l'ancienne Rome, la dissolution des mœurs fut encore plus extraordinaire, surtout aux temps des empereurs. Il était réservé à cette ville d'étonner

l'univers par la hardiesse de ses turpitudes, après l'avoir étonné par l'éclat de ses triomphes.

« Sævior armis,
« Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem. »

César, le premier des Romains, fut débauché à ce point qu'il mérita d'être surnommé le mari de toutes les femmes. Il n'évita point cependant le sort de la plupart des époux de ce temps; et il se crut obligé de répudier sa femme, auprès de laquelle s'était introduit Clodius, pendant la célébration des mystères nocturnes en l'honneur de Vénus.

A quels excès de lubricité ne se portèrent pas Antoine et Auguste avec les principales matrones de Rome! « Livie, écrit Suétone, cherchait elle-même de tous côtés les jeunes filles pour Auguste, par seul motif d'ambition, et pour conserver son crédit. »

Ce n'était pas seulement la cour qui présentait le spectacle de la débauche. Les jeunes Romaines s'instruisaient dans les arts de la volupté. Leurs maîtres étaient Ovide, Catulle, Tibulle, Properce, et autres poëtes érotiques de ces temps. Ni Sybaris ni Capoue n'avaient poussé plus loin la recherche des délices, qui semblaient être venues accabler les Romains, pour les fondre dans la mollesse.

Dans cette dépravation générale, on chercha les moyens d'exciter et de prolonger les feux de la concupiscence. Les philtres et les potions aphrodisiaques

furent d'un usage fréquent. Les églogues de Théocrite et de Virgile nous montrent quelles sorcelleries magiques les bergères elles-mêmes mettaient en œuvre, pour retenir leurs amants dans leurs chaînes. On sait que Lucrèce et Caligula perdirent leur raison par l'usage d'une de ces liqueurs dangereuses.

Les infamies dans la débauche furent portées à leur comble par les Tibère, les Caligula, les Néron, les Héliogabale, ces monstres d'impudicité et de cruauté.

Tibère, en son île de Caprée, comme un tigre dans son antre, semble y avoir réuni tous les raffinements de la luxure. Il fallut inventer des mots inouïs et nouveaux pour exprimer les dégoûtantes turpitudes, les tableaux, les postures, les jeux que la lascivité la plus dévergondée parvint à imaginer dans ses extravagants délires.

Caligula débute par l'inceste avec toutes ses sœurs, même en présence de sa femme, et au milieu des repas. Il abusait des femmes devant leurs époux, forcés d'être complaisants. Il se vantait d'être l'empereur de tous les vices, et son palais était un vrai lieu de prostitution dont l'intrigante Césonie était la grande prêtresse.

Messaline surpassa toutes les femmes de son temps par ses furieuses salacités. C'était peu pour cette impératrice de se marier publiquement à Rome, et presque sous les yeux de son mari, avec l'histrion

Silius, elle alla jusqu'à se déguiser en fille publique, et obtint le singulier triomphe d'être déclarée invincible, pour avoir supporté en une nuit plus d'assauts que les courtisanes les plus débordées :

« Et lassata viris, necdùm satiata recessit. »

Néron et Agrippine, sa mère, s'enfoncèrent encore plus avant dans la fange de la débauche par leurs rapports incestueux. Ce tyran odieux fit plus tard assassiner cette mère odieuse, pour contempler le sein où il avait pris naissance. Meurtrier de sa femme, il se fit épouser par le jeune Doryphore, dans un festin crapuleux, au milieu des filles nues et des danses lubriques.

Héliogabale permettait tous les crimes à ceux qui exerçaient les plus cyniques obscénités en sa présence. Et lui-même blessait ouvertement la pudeur publique, en se faisant traîner nu dans un char par des femmes nues, au milieu des rues de Rome. La bestialité revêtait la pourpre des Césars !

Les Bacchanales de l'automne, — desquelles nous est resté notre carnaval, — avaient été accompagnées de tant de licence, que le sénat les avait abolies en 564 de Rome. Elles reparurent plus effrénées sous les empereurs. Il en fut de même des Lupercales, des Saturnales, des mystères sacrés de la bonne déesse de Syrie.

Ce vieux monde, pourri de corruption jusque dans

ses entrailles, râlait son agonie, quand apparut le Christianisme.

Le Christianisme vint prêcher la morale, et une morale sévère, qu'on n'avait jamais enseignée. Il mit en honneur les vertus de continence et de chasteté, jusqu'alors inconnues ; le célibat fut glorifié, et la monogamie sanctionnée comme une loi sacrée. On entendit les docteurs de l'Église, les Jérôme, les Augustin, les Tertullien, les Lactance, les Origène, tonner avec véhémence contre les désordres des Gentils.

Le Christianisme fut écouté : il eut la gloire de réformer les mœurs.

Les barbares du Nord, qui envahirent les provinces de l'empire d'Occident, avaient des habitudes simples, et regardaient avec horreur les dissolutions des anciens maîtres du monde. En se pliant sous les lois de la Religion chrétienne, ils furent préservés des souillures du temps, et donnèrent le spectacle des plus hautes vertus.

C'est dans l'Europe moderne, enrichie de tous les tributs du luxe et du commerce, qu'on a vu renaître la débauche, l'éternelle compagne de l'opulence et des plaisirs.

Dès le treizième siècle, les républiques de Venise et de Florence, Rome elle-même, nageant dans les délices, étalèrent les vices de la sensualité. On connaît les scandales et la dissolution des Borgia et des Mé-

dicis. La protection que ces familles célèbres accordèrent aux lettres et aux arts fit naître, comme reflet de la corruption du temps, les poëmes licencieux de l'Arioste, les peintures lascives de l'Albane et du Corrége qui décorèrent les principaux palais de l'Italie, même ceux du Vatican.

Des maisons de prostitution furent alors établies dans les principales villes d'Italie. Jeanne Ire, reine de Naples, célèbre par ses aventures galantes, les organisa la première en France, à Avignon. Nos rois Charles VI et Charles VII permirent des rues *chaudes* à Paris, et délivrèrent aux lupanars des chartes de protection, citées par Astruc.

La plupart des seigneurs jouissaient du droit de prémisses sur les jeunes filles de leurs domaines. Du douzième au quinzième siècle, les chants des troubadours, des docteurs de la gaie science, nous racontent une foule d'histoires fort dissolues sur les débordements des grands et des nobles de ces temps.

Sous le règne du galant et chevaleresque François Ier, les femmes, appelées à la cour, y apportèrent le luxe, les intrigues et leurs faveurs, non toujours sans dangers. Brantôme nous a conté les scabreuses aventures des *honnêtes dames* de son époque.

Bientôt apparut Catherine de Médicis, accompagnée de tous les vices de l'Italie. Elle vint en infecter la France, au milieu des troubles naissants du

Calvinisme et des horreurs de la Saint-Barthélemi. C'est du temps de cette reine que datent les monstrueuses corruptions et les dégoûtantes pratiques qui énervèrent la jeunesse de Charles IX et de Henri III, au milieu de leurs mignons.

La maladie vénérienne, apportée du siége de Naples par l'armée de Charles VIII, s'étant promptement propagée, mit un frein aux désordres publics, et comprima, par la crainte, la dépravation générale. C'est à cette cause surtout qu'il faut attribuer la réforme des mœurs vers la fin du seizième siècle.

Quelles que furent, en effet, les amours de Henri IV et de sa cour, on y cherchait plutôt la volupté que la débauche. L'amour sembla même exilé sous l'hypochondriaque Louis XIII, et bientôt on vit naître les précieuses, les *jansénistes en amour*, comme les appela Ninon de Lenclos.

Ce n'est que sous la régence d'Anne d'Autriche, au milieu des désordres de la Fronde, que reparurent les plaisirs sensuels. Ils captivèrent la jeunesse de Louis XIV. Mais le règne de ce roi fut plutôt celui de la galanterie contenue sous les apparences de la décence.

Le libertinage rompit toutes les barrières sous Philippe d'Orléans, qui donna, avec son indigne ministre le cardinal Dubois, l'exemple des désordres les plus dégradants. Sous la Régence, l'amour lascif

régna en despote dévergondé, il s'empara de tous les cœurs, il fut tout, il fut partout. Ce fut une véritable monomanie érotique universelle. Alors, l'or de la France épuisée par le système de Law fut accumulé dans les mains de quelques agioteurs, qui se plongèrent dans un luxe et des dissolutions dignes des cours des empereurs romains.

Louis XV ramena le règne des femmes et des voluptés à la cour. Les dernières années de sa vie seront à jamais flétries de l'opprobre d'avoir souillé le trône de la France par la plus ignoble prostitution.

Que cette histoire de la corruption humaine dans tous les temps contient de grands enseignements! Philosophes, politiques, vous cherchez souvent bien loin les causes des bouleversements sociaux et de la chute des nations. Faites toujours une grande part au libertinage, car il est le dissolvant le plus actif des sociétés. Étudiez, examinez les mœurs aux époques mémorables des révolutions. Vous trouverez toujours les peuples énervés, fondus dans la mollesse, abrutis dans la débauche. N'ayant plus de séve vitale, ils ne peuvent résister à de vigoureux ennemis. Il faut qu'ils succombent. Ainsi sont tombées les nations de l'Orient, la Grèce, Rome, Constantinople; ainsi sont tombées, en Europe, les familles historiques, les castes nobles et privilégiées.

III

Des causes physiologiques et sociales du libertinage, de la prostitution, de la masturbation, de la pédérastie.

L'homme trouve en lui-même la cause première de ses désordres.

Roi de la création, il est de tous les êtres celui qui peut se procurer le plus de plaisirs. Doué d'une sensibilité exquise au physique comme au moral, il ressent vivement les jouissances, et les augmente au gré de ses désirs. Possédant une imagination puissante, il savoure à l'avance les voluptés, et en prolonge encore les sensations, bien au delà du moment où elles se produisent. Usant d'un privilége à lui seul accordé, il est, en tout temps, apte à goûter les plaisirs de l'amour. Si la liberté lui permet d'en abuser, son génie lui donne les moyens de les corrompre par d'indignes artifices.

La passion sexuelle est peut-être celle qui offre le plus d'exemples de transmission par hérédité. Les poëtes eux-mêmes le reconnaissent :

> Scilicet exspectas ut tradat mater honestos
> Aut mores alios quam quos habet.

Ouvrez l'histoire, et voyez. Léonie, célèbre courtisane, amie d'Épicure, est mère de Danaé, courtisane elle-même et maîtresse de Sophron; Julie, fille d'Auguste, est mère d'une fille du même nom qu'elle et de la même impudicité; la lascive Poppée, qui ne mettait, dit Tacite, aucune différence entre ses mariages et ses adultères, est fille de cette Poppée dont les galanteries avaient fait tant de bruit; Lépida, prostituée, accusée d'inceste avec son frère, est mère de Messaline.

Les climats chauds, la saison du printemps, portent davantage à la volupté. Les tempéraments sanguin et nerveux prédisposent particulièrement à l'exaltation des appétits sensuels.

Si la puberté entraîne avec violence dans le tourbillon des plaisirs illicites, c'est surtout dans l'âge mûr que surviennent ces goûts érotiques, qui recherchent les raffinements de la débauche et provoquent les plus honteux écarts.

On connaît l'influence stimulante sur les fonctions génitales d'une alimentation habituellement trop copieuse, succulente, assaisonnée d'épices fortes, relevée de truffes, de champignons, arrosée de vins généreux et de liqueurs spiritueuses. Tous les libertins sont de grands mangeurs ou des gastronomes fameux.

Certains états morbides poussent à la salacité. Gall (1) et ses disciples considèrent le cervelet

(1) Gall, *Sur les fonctions du cerveau.* Paris, 1825.

comme le foyer de l'instinct génital, comme le siége de l'amour physique; et ils assurent que les différences dans le volume de cette partie de l'encéphale répondent aux différences d'intensité des désirs vénériens. On remarque que les maladies du cervelet, et même celles de tout l'appareil cérébro-spinal, déterminent souvent l'érotisme, le priapisme, le satyriasis, la fureur génitale ou utérine. Les affections dartreuses, les prurits des parties sexuelles, les vers oxyures dans le rectum, les hémorrhoïdes, certaines névroses de la matrice ou des ovaires, les flueurs blanches, des médicaments, etc., amènent une excitation morbide des organes génitaux qui peut entraîner aux désordres du libertinage.

Outre ces causes physiques, l'homme trouve dans la société une source toujours renaissante de sollicitations à la volupté : c'est dans le commerce journalier, la fréquentation, le rapprochement continuel des personnes de différent sexe, c'est dans les communications intimes des sentiments, c'est dans les soins incessants de se plaire l'un à l'autre. Bien plus, la société, avec les raffinements de la civilisation, — c'est chose pénible à dire, — ne tend que trop souvent à pervertir la nature humaine.

La religion, cette sauvegarde de l'âme, qui ordonne de mortifier les sens, pourrait aider à maintenir les mœurs pures et faire fleurir la chasteté; mais est-elle assez écoutée ? est-elle assez respectée ?

On voit ceux qui la méprisent ou la regardent avec indifférence se laisser plus facilement entraîner vers le libertinage. L'éducation pourrait donner à la jeunesse cette énergie robuste qui sait résister, ces vertus fortes qui triomphent des tentations; mais n'est-elle pas trop souvent molle et efféminée, vaine et insouciante? N'exalte-t-elle pas trop les facultés de l'esprit au détriment des forces du corps? N'énerve-t-elle pas trop les sentiments du cœur et les habitudes de la vie? Puis, voici les loisirs allanguissants de l'oisiveté, qui font naître des besoins factices, de vagues et incessantes aspirations, de frivoles et dangereuses recherches; voici les spectacles, les bals, les fréquentations intimes, qui font aspirer la volupté par tous les sens; voici les romans, œuvres d'une littérature avilie et grossière, flatteuse, courtisane, qui fait la cour aux mauvais penchants. Au milieu de tant de sollicitations, de tant d'écueils, la vertu fragile, ballottée de cà et de là, doit faire le plus déplorable naufrage.

A l'heure du mariage, l'homme se rive à la femme par une chaîne indissoluble, avec une légèreté et une insouciance incompréhensibles. La dot d'un côté, la position de l'autre, conviennent, c'en est assez. Peu importe qu'il y ait ou non sympathie de caractères, de goûts, de tendances. Les époux ne sont pas préparés, initiés aux difficultés de la vie en commun, et ils n'ont guère ce tact, cette délicatesse, ces pré-

venances qui leur sont nécessaires. De sorte que la flamme d'amour s'éteint vite dans ces ménages; et vite surviennent la froideur, l'indifférence, la répulsion. La femme se trouve exposée aux périls des flatteries et des galanteries des hommes; l'homme n'a pas appris la science difficile de maîtriser ses sens.

Qu'advient-il souvent? L'adultère! Et il est suivi de son sinistre cortége : l'hypocrisie, la douleur, la jalousie, la haine, le désespoir, la vengeance, le suicide.

Mentionnons encore, comme cause de démoralisation, le luxe effréné, qui dilapide les revenus et entraîne aux désordres pour se créer des ressources, ou sollicite la concupiscence par les coquetteries provoquantes de la toilette.

La corruption des mœurs naît aussi du despotisme des gouvernements, de la trop grande disproportion des rangs et de l'inégalité extrême des fortunes. Privés des droits politiques par la souveraineté d'un seul, les sujets se dédommagent de leur inaction sociale en se précipitant au milieu des plaisirs; et les despotes favorisent la sensualité pour régner plus facilement sur un peuple amolli. On remarquera toujours une grande démoralisation dans les pays où des hommes puissants possèdent tout, tandis que le peuple, attaché à la glèbe du travail, n'a rien à lui. L'esclave se pervertit, le maître devient dissolu.

L'esclave se fait une honteuse gloire de séduire son maître, et celui-ci a en main le pouvoir pour satisfaire ses caprices libidineux, et la fortune pour acheter ses plaisirs.

Le commerce ne devient une source de corruption morale dans les sociétés qu'à cause des richesses qu'il y accumule. L'opulence, engendrant la mollesse et l'oisiveté, surexcite les convoitises, et prodigue les trésors pour augmenter les jouissances, même les plus extravagantes. Ce sont les richesses immenses du peuple romain qui ont permis à Antoine et à Cléopâtre de boire des perles coûtant des millions, broyées et dissoutes dans du vinaigre ; à Néron, à Caligula, à Vitellius, d'engloutir les trésors de plusieurs provinces dans une seule de leurs orgies. L'industrie, avec ses usines où sont mêlées les personnes de sexe différent, avec ses ateliers et ses fabriques où sont réunis des groupes de jeunes filles mal élevées, favorise la dégradation des mœurs et provoque le libertinage.

La *prostitution* est le plus souvent le refuge de malheureuses filles, d'ouvrières et de domestiques déshonorées par une première faute. Des parents imprudents les ont rebutées, des amants infidèles les ont abandonnées, des maîtres débauchés les ont chassées. L'amour de la parure, du luxe, la paresse, poussent un certain nombre de femmes à la dé-

bauche. D'autres y sont portées par l'excès de la misère, le dénûment absolu, l'abandon complet, la perte des parents.

Trop souvent, d'odieuses mégères, par d'infâmes artifices, font chanceler et succomber l'innocence fragile et sans expérience ; d'autres fois, elles favorisent la débauche, en facilitant les rencontres, en tendant des piéges, en livrant les victimes, achetant, vendant, trafiquant de la luxure comme d'une marchandise.

Voici une histoire lamentable que m'a racontée un honorable magistrat.

Un jour, une dame B... vint me trouver toute éplorée. Réduite à un état voisin de l'indigence par la mort prématurée de son mari, elle a dû se livrer, avec sa jeune fille, à un travail assidu pour vivre. Une personne qui leur donnait de l'ouvrage, la dame A... paraissait s'intéresser beaucoup à sa jeune fille ; elle payait généreusement ses commandes. Peu à peu ses visites devinrent fréquentes ; des conversations mystérieuses s'engagèrent entre elles. Enfin, la jeune fille devint rêveuse, abattue, les yeux baignés de larmes. Un secret existait que l'enfant ne voulait dévoiler à la mère. « Enfin, dit madame B..., ma fille a disparu ce matin, et je tremble qu'elle ne se soit rendue chez la dame A... ; ma pauvre enfant lutte contre son déshonneur. Au nom de tout ce que vous avez de plus sacré au monde, courez chez cette in-

fâme, et préservez ma fille de la souillure, s'il est encore temps. »

La dame A... m'était parfaitement connue. Elle tenait une maison de tolérance. Je ne doutai pas de la sincérité du récit de cette mère infortunée.

Je me rendis donc chez la dame A... escorté de deux inspecteurs sous mes ordres. La mégère était sortie. Je procédai à la visite de toutes les pièces de l'appartement. Dans une des chambres, je me trouvai face à face devant une jeune fille qui cherchait à se cacher et dont la toilette de présentation n'était pas achevée. Je l'interrogeai sur-le-champ, et j'appris que la malheureuse mère n'avait que trop bien deviné. C'était sa fille qui, cédant aux poursuites acharnées et aux perfides fascinations de la dame A... avait échappé à la surveillance maternelle, pour se prostituer à un riche personnage que la mégère était elle-même allée chercher.

Parent-Duchâtelet (1) a aussi noté, comme cause déterminante, pour quelques cas exceptionnels, des motifs bien tristes à avouer : quelques femmes cherchaient, dans ce vil métier, des ressources pour soutenir des parents pauvres ou infirmes, des frères et sœurs orphelins, pour nourrir leurs enfants que la mort du père avait laissés dans l'indigence.

C'est surtout la classe des couturières, lingères,

(1) Parent-Duchâtelet, *De la prostitution dans la ville de Paris*, 3e édition. Paris, 1857, page 105.

modistes, des filles de fabrique, qui fournit le plus de victimes à cette affreuse Circé de la débauche. Les ateliers sont des foyers de corruption dont on doit déplorer les funestes effets, tout en admirant les produits qu'ils créent.

On rencontre certaines constitutions libidineuses, en proie à l'hystérie ou aux névroses utérines, qui se jettent dans la prostitution comme par une vocation irrésistible, et pour satisfaire un penchant d'une violence maniaque. En voici un exemple :

Une fille bien née, rapporte Esquirol (1), âgée de dix-neuf ans, grande, forte, est prise d'accès hystériques avec des convulsions violentes et presque continuelles. Après un traitement fort long et infructueux, cette jeune personne disparaît un jour de la maison paternelle, et toutes les recherches que l'on fait pour la retrouver étant inutiles, on n'en entend plus parler. Au bout de quelques mois, je passai le soir dans un quartier de Paris assez reculé ; je suis arrêté par une femme, que je reconnais pour celle que j'avais traitée sans succès. — « Que faites-vous là ? » lui dis-je. — « Je me guéris, » répond-elle. Cette malheureuse victime d'une constitution trop ardente a continué, pendant dix mois, le métier de courtisane de la dernière classe. Elle a eu deux fausses couches. Enfin, elle est rentrée dans la maison paternelle, parfaitement guérie. Puis elle s'est mariée,

(1) Esquirol, *Des maladies mentales*. Paris, 1838.

est devenue mère de famille, menant une vie régulière.

La *masturbation* (1) est quelquefois due à une maladie. Ainsi, elle peut être occasionnée par une dartre aux parties génitales, par des vices de conformation (phimosis, paraphimosis), par l'accumulation de la matière sébacée, l'existence de vers dans le rectum, les flueurs blanches, le priapisme, la nymphomanie, les maladies du cervelet, l'idiotie, la phthisie pulmonaire.

On a remarqué que certaines positions pendant la veille et le sommeil, les états qui exigent que l'on reste souvent assis (tailleurs, cordonniers, couturières, lingères), l'administration des purgatifs, de l'aloès surtout, l'usage des substances aphrodisiaques, les poissons, les épices, les liqueurs alcooliques la bière principalement, favorisaient le développement de ce vice.

Toutefois, la masturbation est le plus souvent déterminée par l'éveil prématuré des organes génitaux, par des désirs précoces que provoque une imagination déréglée, qu'amène une éducation énervante et sensuelle.

C'est surtout dans les maisons d'éducation que la contagion du mauvais exemple exerce de funestes ravages. Quelquefois, c'est à la première enfance

(1) Deslandes, *De l'onanisme et autres abus vénériens considérés dans leurs rapports avec la santé.* Paris, 1835.

qu'il faut remonter pour trouver la cause première des habitudes honteuses. Des domestiques, aussi stupides que corrompus, des maîtres qui devraient être gardiens de l'innocence, ne reculent pas devant l'infamie de faire servir des êtres sans raison à leur odieuse lubricité.

La *pédérastie* (de παιδὸς ἐραστής, *pueri amator*) est le dernier degré de la dépravation humaine (1). Aussi, doit-on admettre que, chez certains individus, cette honteuse débauche est due à une perversion maladive de la sensibilité, à une véritable aberration des facultés morales. Chez d'autres, assurément, c'est la luxure effrénée, c'est une sensualité dépravée, blasée, qui pousse à cette recherche cynique de nouvelles jouissances. Dans les grandes villes, cette passion est exploitée par des gens sans aveu qui en retirent d'énormes profits. Ils ont sous leurs ordres de jeunes garçons corrompus, oisifs, ramassés dans la boue des carrefours ou dans les maisons de débauche. Ils les habillent, les parent, les fardent, les affublent même de vêtements de femme, et chaque soir les lancent à la poursuite des malheureux libidineux. Après avoir attiré les victimes dans le piége, il est facile de rançonner leur faiblesse.

(1) Voyez A. Tardieu, *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, 5e édition. Paris, 1866.

IV

L'homme peut-il rester continent pendant un certain temps, même toute sa vie ? — La continence absolue n'est-elle pas ordinairement cause de maladies ?

Nous venons de voir combien l'homme est porté, par sa nature et par les relations sociales, aux plaisirs de la sensualité.

Cependant la morale ne permet les rapports sexuels que dans le mariage, et la Religion catholique impose le célibat aux ministres du culte et aux personnes qui vivent dans les ordres religieux.

Est-il donc possible que l'homme garde la continence, à l'âge où les organes génitaux ont accompli leur entière évolution? La continence absolue constitue-t-elle ordinairement une cause de maladies ?

Ces graves questions ont souvent été débattues.

Beaucoup de gens du monde, et même des physiologistes et des médecins distingués, ont sur ce sujet des opinions erronées que nous ne pouvons admettre.

S'appuyant, d'une part, sur ce que l'instinct gé-

nérateur a d'impérieux, ils soutiennent que l'homme ne peut se contraindre par la seule force de sa volonté. D'autre part, admettant que Dieu a fait de l'accomplissement régulier des fonctions organiques une condition de santé et de vie, ils disent que l'homme continent se nuit à lui-même.

De là, ils concluent, au nom de la liberté humaine et des droits inviolables qu'elle réclame, au nom de la nature et des devoirs sacrés qu'elle prescrit, que vouloir imposer la continence à la jeunesse et le célibat religieux à certains individus est la plus odieuse et la plus immorale des tyrannies.

Ce sont là des raisonnements spécieux qu'il faut avoir le courage de combattre, et de combattre hautement et avec vigueur. Car, s'ils étaient vrais, nous n'aurions plus qu'à nous taire : il ne nous serait plus permis d'élever la voix pour flétrir la débauche, pour condamner les rapports sexuels en dehors du mariage. Est-ce que tous les désordres ne devraient pas être tolérés? Est-ce qu'il ne faudrait pas aussi protester contre le célibat religieux, cette sublime vocation qui rehausse tant l'humanité aux yeux de l'homme non prévenu ?

Les lois de la nature sont toujours d'accord avec les préceptes de la morale. Quand les recherches scientifiques arrivent à poser une loi contraire à la morale et à la Religion, on doit se défier ; il y a là une erreur cachée.

Dans ce débat, que dit la science, interprète de la nature ?

Elle démontre, par l'expérience et la physiologie, qu'il est possible à l'homme d'être continent pendant un certain temps, même pendant toute sa vie ; que la continence ne nuit pas en général à la santé.

L'homme et la femme sont fortement enclins au rapprochement sexuel, cela est vrai ; et le Créateur l'a voulu ainsi pour assurer la conservation de notre espèce. Mais quand vous me dites que l'instinct générateur est irrésistible, assurément vous ne vous inspirez que de ce qui se passe autour de vous, de ce que vous voyez dans un horizon rétréci, de ce que produisent des éducations vicieuses, des mœurs relâchées, des volontés énervées, des sollicitations mondaines incessantes.

Faites donc mieux. Étendez le champ de vos recherches. Allez et observez dans un milieu plus calme et plus pur, là où la morale est rigide, où l'esprit sait maîtriser la chair, où les agitations du siècle n'entrent pas. Observez dans les communautés, dans les séminaires, dans les familles modèles. Vous verrez qu'en général les besoins vénériens naissent tardivement, qu'ils sont modérés, et qu'ils s'éteignent bientôt, quand ils ne sont ni satisfaits ni irrités.

Dans le monde, vous touverez bien des différences dans les impulsions et les besoins de la volupté. Voici

des individus d'un esprit léger et volage qui ne sont sensuels que par coquetterie ou par parade; il y a vice, mais pas de besoins violents. Voici des âmes sentimentales, romanesques, mélancoliques, pleines de rêves et d'affections idéales, qui peuvent passer leur vie à soupirer langoureusement après un amour qui ne se réalisera jamais pour elles; la continence est encore possible. Là, c'est la passion du devouement et de l'abnégation poussée si loin qu'elle détourne de la sensualité; se sacrifiant pour de vieux parents, pour des frères ou des sœurs, des natures généreuses, anges du foyer, oublient tout, s'oublient elles-mêmes pour être la protection et la consolation de ceux qui leur sont chers. Chez d'autres, des passions étrangères endorment l'instinct sexuel : ainsi en est-il des ambitieux qui n'ont qu'une pensée, celle de s'élever; ainsi, des avares qui ne songent qu'à amasser; ainsi, des savants qui sont absorbés dans les profondeurs de leurs spéculations. Enfin, l'amour divin peut transporter, ravir dans les régions supérieures, captiver toutes les facultés; passion céleste, elle peut rendre la chair sans désirs, sans besoins; ou, si les sens réclament leurs droits, la force de la volonté et l'amour de la vertu sont là pour apaiser, dompter, dominer.

Assurément, vous rencontrerez des tempéraments ardents, qui, dès la jeunesse et toujours, brûlent de tous les feux de la concupiscence; chez eux, pas de

retenue, l'amour est tout dans la jouissance physique, et ils la recherchent, et ils la veulent souvent, et ils la veulent sans cesse.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !

A ces natures érotiques il faut le mariage et le mariage précoce. La continence prolongée serait pour elles une lutte continue, violente, terrible, pleine de douleurs, de périls et de tortures.

Voilà ce qu'apprend l'expérience.

Interrogeons la physiologie. Elle nous dit qu'on peut rester en santé sans exercer certaines fonctions. Est-ce que le paysan exerce beaucoup son intelligence, et le prisonnier ses organes de locomotion?

Elle nous dit encore que l'inaction des organes anéantit peu à peu le désir instinctif d'exercer la fonction. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour les organes génitaux? Quant aux matériaux de la génération, nous savons que la nature s'en débarrasse aisément, s'ils ne sont pas utilisés. Chez l'homme, des pollutions spontanées évacuent la liqueur séminale, lorsqu'il y a accumulation. Chez la femme, les menstrues ou règles, par leurs déplétions périodiques de sang, éliminent les ovules qui ne sont pas fécondés. Ces phénomènes, purement physiologiques, préviennent donc les accidents pléthoriques dont la privation des plaisirs de l'amour pourrait être la cause.

Cependant on a attribué certaines maladies à la continence. Hippocrate, Galien, Fernel, Rivière, Hoffman, et bien d'autres rapportent quelques observations où l'abstinence sexuelle paraît avoir produit une exaltation morbide des organes génitaux, et même des désordres intellectuels remarquables. Selon ces auteurs, la continence absolue exposerait l'homme au satyriasis, à l'impuissance; la femme à la fureur utérine ou nymphomanie, à l'hystérie, à la stérilité; enfin les deux sexes à des névroses variées, à l'aliénation mentale, à une mort prématurée.

L'observation médicale moderne a réduit à ses justes dimensions le cadre beaucoup trop large des affections morbides qui peuvent éclater dans ces circonstances, et a disculpé la continence des griefs chimériques dont on la chargeait. Il est facile de démontrer que les faits rapportés sont de rares exceptions; que les individus atteints avaient des prédispositions particulières à la maladie qui les a tourmentés.

C'est bien plutôt à l'abus des voluptés sensuelles qu'à leur abstention vertueuse, qu'il faut attribuer les maladies que nous avons nommées; telle est l'opinion sérieusement mûrie d'hommes sérieux, tels que les docteurs Max Simon (1), Duffieux (2), Di-

(1) Max Simon, *Déontologie médicale*. Paris, 1855.
(2) Duffieux, *Nature et virginité*.

day (1), A. Mayer (2), Briquet (3), Frédault (4), qui ont fourni des preuves péremptoires. On trouve plus d'hystériques et de folles dans les maisons de prostitution que dans les couvents.

Quant à la durée de la vie, si l'on veut tenir compte des recherches statistiques récentes, on doit conclure aux avantages de la chasteté religieuse pour la prolongation de l'existence. Mais avouons que cette manière d'élucider la question donne lieu à contestation, car bien des causes, tant physiques que sociales, font varier les chances de longévité d'un côté comme de l'autre.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons conclure que la nature ne s'oppose pas à la continence, soit temporaire, soit continuelle. C'est un état exceptionnel, cela est vrai; mais il ne nuit ni à la santé ni à la longévité de ceux qui s'y complaisent.

Il faut reconnaître cette sagesse divine du Créateur, qui ne pouvait nous punir, par une souffrance immédiate, de ne pas remplir la fonction de reproduction. Une sensation impérieuse nous avertit de satisfaire la faim, la soif, car ces fonctions sont nécessaires à la conservation de l'individu. Mais celle

(1) Diday, *Examen de l'ouvrage du docteur Duffieux.*

(2) Mayer, *Des rapports conjugaux*, 5e édit. Paris, 1868.

(3) Briquet, *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie.* Paris, 1859.

(4) Frédault, *Traité d'anthropologie philosophique et physiologique.* Paris, 1863.

de la reproduction, qui demande et engage deux individus, qui impose des devoirs sérieux, ne devait pas être irrésistible, et l'homme devait être libre, maître de lui-même, dans ces relations qui ne l'intéressent pas seul.

Que l'on ne cherche donc pas à excuser le relâchement des mœurs, sous le prétexte que la continence est impossible, qu'elle est nuisible. Non, ce n'est pas le besoin physiologique, c'est le besoin déréglé, c'est l'abus qui entraîne aux habitudes mauvaises et qui compromet la santé.

Le cerveau a une influence puissante sur l'activité fonctionnelle des organes génitaux. La salacité vient plus souvent des excitations d'une imagination dépravée que des sollicitations des sens.

Celui qui, plongé dans la mollesse et l'indolence, caresse ses sens, s'occupe d'idées lubriques, recherche les sociétés et les conversations licencieuses, celui-là sera incessamment poussé à la débauche, par une sécrétion plus abondante de fluide séminal.

Au contraire, un homme dont l'intelligence est absorbée par de graves pensées, dont le cœur est occupé de nobles sentiments, dont le corps est fatigué par de rudes travaux, n'élaborera qu'une petite quantité de sperme, et sera peu tourmenté par les suggestions de l'appétit vénérien. Avec une volonté quelque peu énergique, il pourra dompter le sens génésiaque. Pour combattre la pléthore spermatique,

la nature lui suscitera des pollutions nocturnes, qui, à de rares intervalles, débarrasseront l'économie de la surabondance de vitalité.

Quant à la femme, la chasteté est pour elle plus facile à garder, car il n'y a pas, comme chez l'homme, de sécrétion particulière qui vienne stimuler les organes. Mais si, à l'époque de la puberté, elle s'abandonne à des rêveries voluptueuses, si elle exalte son imagination par des lectures de romans, si elle se jette dans le tourbillon des plaisirs, des intrigues, assurément elle surexcitera l'appareil génital, ressentira vivement le besoin sexuel, sera forcée d'y sacrifier, contractera des habitudes funestes; ou bien, des désirs violents non satisfaits amèneront ces perturbations nerveuses, qui presque toujours sont évitées par une vie calme et de bonnes habitudes morales.

V

Marche et allures du libertinage. — Portrait du débauché, de la courtisane, du masturbateur.

Nous avons indiqué les causes principales du libertinage. Voyons de quelle manière ces causes agissent, se rapprochent, se combinent, pour engendrer le déréglement des mœurs. Examinons la marche et les allures de la débauche chez le jeune homme, chez la jeune fille, chez les gens mariés.

On ne se jette pas du premier bond dans les scandales et les orgies du libertinage. Mais on glisse sur la pente rapide du vice ; d'une faute on va à une faute, et ainsi de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'on arrive au fond de l'abîme.

Bon nombre de jeunes gens commencent par les honteuses manœuvres de la masturbation. Longtemps d'avance, ils aspirent à la liberté pour s'élancer dans les champs de l'inconnu. L'heure est venue ; vite, profitant de l'insouciance du père, de la faiblesse maternelle, ils secouent le joug de l'autorité, s'éloignent du sanctuaire de la famille. Et les voilà

au milieu du tourbillon des plaisirs, donnant le plus pur de leur âme à la première courtisane venue, ou savourant le premier fruit d'amour avec une pauvre fille qu'ils abusent. Puis, de plus en plus avides, ils courent de l'une à l'autre, ils trompent et sont trompés, ils déshonorent et sont déshonorés. Dans ces commerces impurs, bientôt sont flétries toutes les fleurs de l'âme, bientôt sont égrenés, un à un, et jetés aux vents, tous les sentiments du cœur. Il ne faut pas longtemps pour que ces jeunes hommes soient repus des jouissances communes. Ils recherchent alors des voluptés plus rares, et affrontent les plus grands scandales. Enfin, les habitudes invétérées de la débauche ne peuvent plus être rompues, et vous en voyez beaucoup qui restent dans le célibat pour continuer plus à leur aise leur vie dissolue.

Les mœurs des jeunes filles diffèrent, selon qu'elles vivent dans une humble condition ou qu'elles se meuvent dans une sphère plus élevée.

L'ouvrière est de bonne heure abandonnée, sans guide, dans les fabriques, dans les ateliers, dans les magasins, foyers de corruption. Là, tous les genres de séduction l'attendent, séduction du cœur et des sens, séduction d'argent, séduction de vanité, d'ambition, séduction à chaque pas, à chaque instant. Que voulez-vous qu'elle fasse ? Qu'elle résiste ? Oh ! pour cela il lui faudrait des vertus bien solides ; il lui faudrait un travail plus lucratif qui pût la nourrir,

l'entretenir; une position moins précaire qui lui assurât un avenir; il lui faudrait des lois protectrices de son honneur, pour la mettre à l'abri des indignes tromperies. Ici ou là, tôt ou tard, elle succombe : c'est presque inévitable pour un certain nombre de ces malheureuses. Une faute conduit à une autre. Bientôt mises au ban de la société, elles s'enfoncent de plus en plus dans la fange du vice. Et vous avez, de la sorte, la grisette, la femme du demi-monde, la prostituée, selon leurs qualités ou leurs attraits physiques, selon leurs talents d'intrigue ou leurs aspirations ambitieuses, selon les circonstances qui les favorisent.

La jeune fille d'un rang plus élevé reçoit une instruction assez brillante. Mais son éducation est incomplète et ne la prépare pas assez à une vie active et sérieuse. Dans notre société française, une demoiselle, sous l'égide maternelle, est tenue en charte privée; elle ne voit le monde qu'à travers un prisme qui toujours la trompe. Elle se berce donc d'illusions, se crée mille idées chimériques, et reste dans l'ignorance de la décevante réalité de nos mœurs. Aussi n'aspire-t-elle qu'à une chose, à l'émancipation, à la liberté; ne rêve-t-elle qu'à une chose, au mariage qui les donne. Pour la jeune fille, le mariage n'est pas cette vie sévère, soucieuse, avec ses devoirs austères, ses lourdes charges ; c'est la liberté dans les actions et les plaisirs, dans la toilette et le luxe, dans les lec-

tures et les sociétés. Combien de périls amoncelés sur cette tête imprévoyante !

On sait comment se nouent la plupart des mariages. On fait une affaire, affaire d'intérêt, de convenances, d'ambition. Quelquefois un attrait réciproque momentané y pousse, très-rarement une sympathie profonde. On s'inquiète peu de la conformité des âges, des goûts, des caractères, des conditions de tempérament, de santé. Souvent une âme fraîche se trouve en contact avec une âme desséchée, un cœur avide d'émotions exquises avec un cœur glacé par l'abus des plaisirs, une inexpérience pleine de naïve candeur avec une expérience de vieillard rassasié et ennuyé. Des époux, ainsi en désaccord, ne sont guère préparés, par leurs habitudes, aux mœurs de la vie de ménage. Ils ne sont pas non plus familiarisés avec ce tact, cette délicatesse de manières si nécessaire pour harmoniser les volontés, atténuer les faiblesses, supporter les infirmités morales l'un de l'autre.

Au milieu de tant d'écueils, à l'un ou à l'autre on se heurte et l'on échoue. L'amitié s'en va, la tiédeur la remplace; puis survient l'indifférence, puis la répulsion. On mène vie à part, chacun de son côté.

Le mari s'agite tout le jour dans le tumulte des affaires; aux heures du repos, le soir, ne trouvant pas assez d'attraits au foyer domestique, il va au cercle, au café, au théâtre. Là, il trouve gaie société

qui raconte des histoires égrillardes, complote des parties fines, exalte les hommes à bonnes fortunes, répète tous les bruits graveleux des coulisses. N'étant plus retenu par l'attachement conjugal, il veut être héros d'aventures, et le voilà qui court aux conquêtes, et partant, au libertinage.

Et la jeune femme, que devient-elle au milieu de cet abandon? Elle avait rêvé l'amour avec des félicités incessantes, et elle se trouve face à face devant la froide réalité des déceptions. Alors, elle se jette dans la coquetterie, s'occupe de toilettes, court de visite en visite, écoute les médisances, lit les romans qui lui déroulent des existences fantastiques qu'elle compare avec la sienne. Puis elle languit, elle soupire, elle désire, et finit par prêter l'oreille aux hommages et aux adulations des hommes. Énervée dans une atmosphère alanguissante, au milieu des piéges, elle sent son cœur se troubler, ses sens se réveiller, et elle succombe.

Car ils sont nombreux et dangereux ces lovelaces oisifs, minotaures terribles, qui rôdent autour de ces belles délaissées pour les dévorer. Ils sont là, l'œil au guet, le nez au vent, pour arriver au moment de défaillance, et fasciner plus facilement leur proie.

Sourds aux gémissements de leurs victimes, insensibles aux malheurs qu'ils sèment sous leurs pas, les libertins ne respectent rien, ni l'âge, ni la position, ni les engagements solennels, ni les liens du sang.

Dans les hautes régions, comme dans la boue, ils recherchent leurs plaisirs. On peut leur appliquer ce qu'Alfred de Musset dit à son *Don Juan :*

« De la fille du roi jusqu'à la paysanne
Tu ne méprisais rien, même la courtisane,
A qui tu disputais son misérable amant !
Mineur qui, dans un puits, cherchais un diamant ! »

On reconnaît facilement ceux que la débauche tient sous son empire, car elle leur imprime un cachet de flétrissure.

Vous avez remarqué cet homme sec et maigre, à la démarche hardie et provocante, au regard lubrique, au teint livide, plombé ou couperosé, aux rides prématurées, à la bouche sardonique, à l'haleine infecte, aux manières libres et aux discours indécents : c'est le libertin.

Le jeune homme qui se livre aux habitudes solitaires de l'onanisme a la tête penchée vers la terre, le visage sans expression, le teint pâle, les lèvres décolorées, le regard terne, les paupières gonflées, rouges. Il est maigre, sans maladie apparente ; son appétit est vorace. Il éprouve une faiblesse extrême, a une démarche mal assurée. Sa voix est rauque et sourde. Il aime l'isolement, l'oisiveté, fuit les jeux et les plaisirs. Ses facultés intellectuelles sont impuissantes, son imagination glacée, son cœur fermé aux nobles sentiments (1).

(1) Voyez Deslandes, *De l'onanisme et des autres abus vénériens.* Paris, 1835, in-8.

Vous trouverez en général la prostituée capricieuse, turbulente, bavarde par nature, menteuse par intérêt, bienfaisante sans discernement, se vendant froidement à tous, mais conservant son cœur à un misérable amant qu'elle s'est choisi et dont elle est jalouse. Elle s'adonne à la gourmandise, à l'ivrognerie, pour se distraire des longs ennuis, pour étouffer ses remords, pour s'exciter à ses ignobles complaisances. Convaincue de son abjection, elle se plonge de vice en vice, devient envieuse, voleuse, colère et vindicative. Malgré toutes ses apparences d'insouciance ou de gaieté, cette *fille de joie* n'en porte pas moins péniblement le poids de son ignominie, et souvent la mélancolie ronge son cœur.

VI

La syphilis, produit du libertinage. — Ses lésions et ses symptômes variés, ses modes de contagion. De la cachexie vénérienne. — Métamorphoses de la syphilis. — Son influence fâcheuse sur la race.

Ceux qui s'abandonnent aux désordres de la concupiscence s'exposent aux dangers les plus graves; et grand est le nombre des maladies qui peuvent les atteindre.

Une des premières à contracter dans le commerce des femmes débauchées, c'est la *syphilis*.

Sous le nom de *syphilis* ou *maladie vénérienne*, on comprend une foule d'affections morbides, d'une nature spécifique, produites par un virus contagieux (1). Ce virus, étant appliqué sur une partie du corps, peut se reproduire, se multiplier et exercer, après avoir été absorbé, son action malfaisante sur toute l'économie.

Les médecins ont beaucoup discuté sur l'origine

(1) Voyez Diday, *Exposition des nouvelles doctrines sur la syphilis*. Paris, 1858, 1 vol. in-18 j. — Hunter, *Traité de la maladie vénérienne*, trad. par G. Richelot, 3e édition. Paris, 1859. — Lancereaux, *Traité historique et pratique de la syphilis*. Paris, 1866.

et l'ancienneté de la maladie vénérienne. Un grand nombre en font une maladie d'origine moderne, et ils fixent sa première apparition en Europe en 1494 ou 1495. Selon les uns, elle prit naissance au siége de Naples; d'après d'autres, elle nous fut importée du nouveau monde par les compagnons de Christophe Colomb.

Cependant B. Bell, Cazenave, Raynaud, Littré, ont prétendu que la maladie vénérienne existait chez les anciens. Ils ont rassemblé de nombreux documents, depuis le *Lévitique* de Moïse jusqu'aux auteurs du quinzième siècle, où il est donné une description assez exacte des symptômes communs de la syphilis.

Ce ne fut que vers le quinzième siècle que cette maladie devint générale en Europe.

La syphilis est encore aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. Si la maladie a paru plus grave dans les siècles passés, il faut moins en accuser la plus grande activité du virus que la manière de traiter le mal.

On peut regarder la maladie vénérienne comme un des fléaux de nos sociétés. Il serait à souhaiter que les jeunes gens pussent connaître tous les dangers qui les menacent, quand ils se profanent dans d'impurs commerces.

Sait-elle bien ce qu'elle fait, cette jeunesse si ardente, si pleine de séve, qui se jette, tête baissée et en aveugle, dans ces réceptacles ignobles de

vices, pour y savourer à la hâte de grossières sensations de la chair?

Sait-elle qu'elle étouffe en leur germe les généreux instincts de son âme, qu'elle abrutit les nobles aspirations de son intelligence, qu'elle use ses forces, empoisonne son sang, ébranle sa santé?

Sait-elle que, plus tard, lorsqu'elle cherchera, dans le mariage, le calme et le repos, elle sera dévorée de remords, en voyant sa progéniture flétrie et tachée d'indélébiles stigmates, résultats inévitables des désordres passés?

Jeune homme, apprends d'abord ce que coûtent les plaisirs équivoques de la débauche. Puis, risque-toi, si tu l'oses.

Entre avec moi dans cet hôpital qui ne reçoit que les malheureux amants du vice impur. C'est là que tu trouveras des enseignements salutaires, car là sont étalés tous les maux que traîne à sa suite, — cortége lugubre! — la syphilis, ce fléau destructeur, né de la polyandrie des prostituées.

L'un est affecté d'un *écoulement* continu de pus verdâtre par l'urètre, écoulement qui cause de vives souffrances, peut durer plusieurs mois et amener des *rétrécissements* incurables du canal. L'autre se plaint de *chancres* qui rongent les organes génitaux et gagnent, en serpentant, les parties voisines. Chez celui-ci des *abcès* profonds se creusent au pli de l'aine, s'ouvrent, déversent chaque jour et pen-

dant longtemps un pus sanieux, fétide, puis décollent la peau, et ne se cicatrisent qu'en laissant des traces indélébiles, accusatrices inopportunes. Chez celui-là le mal s'est emparé de la gorge, et des *ulcères* rebelles sont une cause incessante de douleurs et d'inquiétudes.

Et puis, sur d'autres sujets, ce sont ces *plaques muqueuses*, ces *excroissances* de chair, ces *fics*, ces *condylomes* qui affectent les parties génito-anales, ces *teignes* hideuses, ces *dartres* suintantes, ces *ophthalmies* interminables, ces *ulcères rongeants* de l'aile du nez et des lèvres, ces *verrues* énormes, ces *calvities* prématurées, et toute cette série d'*éruptions cutanées* si variées : taches rosées, pustules, croûtes cuivrées, papules, productions cornées.

Chez les plus malheureux, le poison travaillant la moelle des os, on voit survenir le gonflement et l'inflammation du tissu osseux, — *ostéite*, *exostose*, — qui provoquent des douleurs atroces, ces douleurs ostéocopes, se réveillant chaque nuit, et privant les victimes d'un sommeil réparateur. Par la suite, une intarissable suppuration des os malades épuise et dessèche le corps, — *nécrose, carie,* — et le fait pourrir vivant.

Voilà les tristes choses que tu contempleras avec un horrible dégoût, en faisant la visite de ces hôtes nombreux.

Mais ce que tu ne comprendras pas encore, ce sont

ces tourments de chaque instant, ces tortures du corps et de l'âme, ces angoisses poignantes, ces remords violents, ces désespoirs cachés. Ce que tu ne verras pas encore, ce sont ces opérations sanglantes, ces mutilations par le fer et le feu, au milieu des lamentations, des rugissements, des imprécations.

Combien la jeunesse redouterait davantage ce mal affreux, si elle comprenait ce que signifie ce mot *syphilis,* c'est-à-dire, infection du sang, et partant de toute l'économie, par un virus malfaisant, qui travaille sans cesse à la destruction du corps, et qui, — véritable Protée, — revêt toutes les formes, s'échappe lorsqu'on veut le saisir et l'anéantir, s'échappe pour revenir sous une autre figure.

Et qu'on ne croie pas que tout soit fini, lorsque la médecine est parvenue à purifier le sang, et à chasser de l'économie le subtil poison.

Non, le malheureux n'est pas encore en repos. Il lui semble que son ennemi impitoyable ne l'ait pas quitté sans lui laisser quelque germe d'affections nouvelles. Devenu hypochondriaque, rempli d'inquiétudes cuisantes, il se soumet à de nouveaux et inutiles traitements, quelquefois même se rend tout à fait malade, par les soins inopportuns qu'il prend de lui-même et les perturbations répétées qu'il provoque dans ses fonctions.

Contractée le plus communément dans le commerce sexuel, la maladie vénérienne est cependant

susceptible de quelques autres modes de transmission. Tantôt c'est par l'hérédité, le principe du mal se propageant des parents infectés à l'enfant contenu dans le sein de la mère. Tantôt c'est par l'allaitement, soit immédiatement par les ulcérations du sein, soit par l'intermédiaire du lait provenant d'une nourrice atteinte de syphilis constitutionnelle. Enfin, le mal se gagne dans toutes les circonstances quelconques — baisers, attouchements — qui permettent que le virus soit déposé sur la peau dépouillée de son épiderme ou sur les orifices des cavités muqueuses.

Longtemps on avait cru que les écoulements, les chancres, les végétations, étaient les seules sources où se puisait le virus vénérien. Mais des expériences nouvelles ont démontré la possibilité de la contagion par certaines éruptions de la peau que l'on désigne sous le nom de *symptômes secondaires*.

Le traitement spécial de la syphilis arrive souvent, — chose consolante à dire, — à enrayer les progrès de la maladie, et à prévenir les accidents fâcheux.

Mais aussi bien des circonstances le font échouer. Quelquefois la médication n'est pas suivie assez longtemps. Dans d'autres cas, le malade tombe dans les mains du charlatanisme, qui coupe les symptômes sans les enlever à la racine. Souvent l'inexpérience, l'indifférence, les excès, le chagrin, la misère, ne font qu'accroître et aggraver la maladie.

Alors, la constitution est minée, et survient la *cachexie vénérienne*, le plus déplorable des états. Gibert nous en donne la description (1) :

« Les principaux traits de la cachexie vénérienne sont, outre les phénomènes ordinaires et caractéristiques (syphilides, ulcères consécutifs de la peau), l'amaigrissement général, la pâleur, la décoloration du teint, des taches scorbutiques aux membres inférieurs, une grande disposition à l'œdème et aux hydropisies.

« Le moral et le physique sont également abattus et languissants ; les malades sont mélancoliques, pleurent pour le moindre sujet, ou bien sont dans un état d'insouciance et d'apathie, quelquefois même réduits réellement à l'état d'idiotisme.

« Si l'on ajoute à ces tristes indices de la cachexie les ravages hideux du virus vénérien, qui ont amené la déformation du nez, l'altération des traits, défigurés par les cicatrices, la présence d'ulcères fétides sur le visage et sur d'autres parties du corps... on concevra facilement tout ce qu'un pareil tableau peut inspirer d'horreur. »

Ces malheureuses victimes sont alors atteintes de maladies graves qui s'ajoutent à la diathèse : ainsi les névroses, l'épilepsie, la chorée, l'aliénation men-

(1) Gibert, *Traité des maladies de la peau et de la syphilis*. 3e édition. Paris, 1860, t. II, p. 458.

tale, la paralysie, la phthisie, la diarrhée, etc., peuvent survenir et amener la mort.

Toutefois nous devons à la vérité de dire que ces cas sont assez rares. Mais on les rencontre, et tous les médecins spécialistes les signalent.

Ce que l'on voit plus souvent, ce sont des individus précédemment atteints et guéris de syphilis constitutionnelle, qui jouissent des apparences de la santé, mais qui sont sans cesse tourmentés par d'autres affections ayant succédé aux symptômes ordinaires de la maladie vénérienne. Ces affections se glissent subrepticement dans l'économie, et leurs allures larvées ne permettent pas toujours à un observateur inattentif d'en reconnaître la cause première. Un médecin distingué, P. Yvaren, a pu écrire un ouvrage volumineux sur les *métamorphoses de la syphilis* (1). Les manifestations morbides les plus vulgaires sont des *migraines*, des *céphalées*, des *névralgies*, des *rhumatismes*, etc., affections qui occasionnent des souffrances violentes, d'une opiniâtreté désespérante.

Non-seulement les débauchés s'infectent eux-mêmes, mais ils transmettent la contagion à leur progéniture.

Le père aussi bien que la mère communique le virus syphilitique aux enfants, et alors

(1) Yvaren, *Des métamorphoses de la syphilis*. Paris, 1860.

« Dans le germe de vie, jeté par l'imprudence,
Fermente ce levain, le poison de l'enfance. »

Ces pauvres petits êtres sont atteints quelquefois à leur naissance. Le plus souvent, c'est au bout d'un mois ou deux qu'apparaissent les symptômes morbides.

Je me rappelle la douleur navrante d'une mère que j'assistai à son cinquième accouchement. Elle me racontait son infortune : « J'ai déjà mis au monde quatre enfants. Hélas ! tous sont morts dans les premiers mois de leur existence : une affreuse éruption de boutons les dessèche et les tue. Sauvez-moi celui qui va naître ! » s'écriait-elle en pleurant. L'enfant que je reçus était malingre, chétif. Peu de jours après sa naissance, il eut une ophthalmie purulente ; puis, des pustules croûteuses et ulcéreuses, rares d'abord, nombreuses ensuite, couvrirent toute la surface de la peau. Bientôt ce petit être souffreteux maigrit et devint comme un squelette, hideux à voir. Il mourut. Ayant interrogé le mari, il m'avoua qu'il avait eu une syphilis mal soignée, que sa femme l'avait gagnée. De là était venu tout le mal. Je leur donnai à tous les deux des soins particuliers. Et l'année suivante la femme mit au monde un enfant qui s'éleva très-bien.

L'état syphilitique, dit Lugol (1), est une des cau-

(1) Lugol, *Recherches et observations sur les causes des maladies*

ses les plus communes de la scrofule héréditaire.

Combien de fois le médecin, instruit par des aveux secrets ou par les soins qu'il a donnés aux parents, voit se confirmer cette vérité, et suit la triste filiation de la syphilis et de la scrofule ! Astruc, remarquant les rapports si communs de la syphilis et de la scrofule, a avancé — assurément dans ce cas il allait trop loin — que l'on devait regarder la scrofule comme née de la syphilis dégénérée. Il put faire partager cette opinion erronée par un grand nombre de praticiens.

Portal rapporte l'histoire d'une espèce d'épidémie scrofuleuse qui régna à Montmorency parmi les enfants qui étaient en nourrice dans ce pays. Le mal y devint si grand que le gouvernement y envoya deux membres de l'Académie des sciences pour en trouver la cause. Les commissaires de cette compagnie savante reconnurent que les nourrices de ce pays étaient pour la plupart syphilitiques.

scrofuleuses. Paris, 1844, in-8. — Voyez H. Lebert, *Traité pratique des maladies scrofuleuses et tuberculeuses*. Paris, 1849.

VII

Pourquoi le libertinage est si nuisible à la santé. — Des diverses maladies engendrées par les excès vénériens. Quelques observations. — Opinions des plus célèbres médecins. — Des pertes séminales involontaires. — Éloquence de quelques chiffres.

Avant d'exposer les maux nombreux produits par le libertinage, il convient d'examiner quelles causes peuvent rendre si nuisible l'abus des plaisirs sensuels.

Nous devons reconnaître deux causes principales : la déperdition exagérée de la sécrétion séminale et la dépense nerveuse excessive occasionnée par les actes génésiaques.

Le sperme est sans contredit la sécrétion la plus importante et la plus précieuse de l'économie. C'est l'extrait le plus pur du sang, et, selon l'expression énergique de Fernel, *totus homo semen est.* Non-seulement le fluide prolifique est destiné à communiquer l'étincelle de la vie, il doit encore entretenir la vie de l'individu. Il faut qu'il soit résorbé en partie, qu'il rentre dans le torrent de la circulation pour porter une vigueur toujours nouvelle aux

fonctions vitales, et contribuer par là à la prolongation de l'existence.

L'abus de la puissance génitale empêche cette résorption si salutaire, si nécessaire même à la santé ; de plus, il provoque une sécrétion de semence si abondante, qu'elle se fait au détriment des autres, et épuise le corps.

Toutes les évacuations d'humeurs se font dans l'état de santé parfaite avec facilité, sans réaction sur l'organisme. Il n'en est pas de même de celle du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlements généraux, une convulsion de toutes les parties, une accélération du mouvement vital, pour lui donner issue. « C'est une action très-violente, dit Haller, analogue à la convulsion, qui par cela affaiblit considérablement, et nuit à tout le système nerveux. »

Nous ne devons donc pas être surpris que l'acte physiologique, exigeant une si grande dépense de vitalité, devienne nuisible au plus haut degré, lorsqu'on le réitère abusivement.

Engendrer, c'est donner une parcelle de sa vie. Celui qui se prodigue ne précipite-t-il pas sa ruine ?

Un caractère propre aux maladies nées des excès vénériens et de la masturbation, c'est la chronicité. Les affections ont généralement une marche lente, progressive. Elles portent presque toutes le cachet d'une profonde altération des liquides et des solides organiques.

Ce sont les fonctions digestives et nutritives qui sont d'abord atteintes. Puis, selon les prédispositions, viennent des troubles dans les fonctions du système circulatoire, de l'appareil génito-urinaire, ou celui de l'innervation.

Au début des excès génitaux, le corps ayant besoin de réparation, l'appétit augmente, est insatiable, les digestions sont faciles, rapides. Mais cet état ne dure pas longtemps. L'estomac devient le siége de sensations pénibles, de pesanteurs, de tiraillements, de défaillances, de souffrances angoissantes. Il éprouve du dégoût pour les aliments, les digère difficilement, finit même par les rejeter par des vomissements répétés ou des diarrhées rebelles.

Lorsque la fonction digestive est troublée, d'autres fonctions de l'organisme s'altèrent bien vite : la nutrition languit, les humeurs s'appauvrissent, la constitution est menacée des plus graves maladies.

L'*amaigrissement* est un des effets les plus constants des pollutions excessives. Ce symptôme se montre rapidement, et amène quelquefois le malheureux au marasme le plus complet. J'en ai vu dont le corps, réduit à une charpente osseuse, offrait une image anticipée de l'état de cadavre où la mort devait bientôt les réduire.

Des prédispositions individuelles, acquises ou héréditaires, engendrent pour chacun une série de maux particuliers.

Chez les uns, l'affaiblissement porte sur les organes pulmonaires. Il en résulte de la *toux* sèche, de l'*enrouement* prolongé, des *points de côté*, des *crachements de sang* et enfin la *phthisie*. Combien d'exemples de jeunes gens débauchés qui ont été dévorés par ce mal cruel !.. C'est, de toutes les maladies graves, celle que les abus vénériens provoquent le plus fréquemment. Portal (1), Bayle (2), Louis (3) le disent clairement.

Chez d'autres, les symptômes de *chlorose*, d'*anémie* prédominent, et, sans compromettre directement l'existence, attristent les jours par leurs incessantes souffrances. La peau d'un blanc mat, le teint d'un jaune sale, les lèvres décolorées, les yeux entourés d'un cercle bleuâtre, annoncent l'appauvrissement du sang. Il y a affaissement, prostration des forces, essouflement, palpitations de cœur, névroses douloureuses.

En 1860, j'ai donné des soins à un jeune libidineux qui était arrivé à un degré de faiblesse effrayante. Son tronc, entraîné par le poids de la tête et de la poitrine, était courbé comme dans la vieillesse. Il ne pouvait rester debout. Au moindre mouvement, il

(1) Portal, *Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*. Paris, 1809.

(2) Bayle, *Recherches sur la phthisie pulmonaire*. Paris, 1809.

(3) Louis, *Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur la phthisie*. Paris, 1843.

éprouvait des vertiges, des vapeurs, des spasmes, des défaillances prolongées.

Dans les cas moins graves, la sensibilité du système nerveux qui n'est plus modéré par la richesse du sang — *sanguis moderator nervorum* — s'exalte, et détermine des névralgies violentes, variées, interminables, qui ne cessent à un point que pour reprendre à un autre, avec une intensité toujours plus grande.

Les fonctions de la circulation du sang étant activées par les émotions fréquentes et les ébranlements souvent renouvelés des actes génésiaques, il survient des battements de cœur plus énergiques et plus précipités, qui déterminent, chez les sujets forts et sanguins, des lésions organiques de ce viscère : l'*hypertrophie*, la *dilatation des cavités*, l'*anévrisme*. D'un autre côté, les congestions sanguines du cerveau prédisposent à l'*apoplexie*, au *ramollissement cérébral*, à la *paralysie générale progressive*.

Tissot, Pinel, Cruveilhier, Londe, Andral, Serres, ont placé les excès de débauche parmi les causes de ces affections, et la plupart des morts subites pendant l'acte vénérien sont dues à des épanchements de sang dans le cerveau, dans les poumons, ou à la rupture d'un anévrisme. Il n'est pas rare que l'on ait à constater des faits de ce genre dans les maisons de prostitution.

On vient me chercher, raconte le docteur Ber-

geret (1), au milieu de la nuit pour une fille qui était en proie à une crise de nerfs épouvantable. Elle n'en avait jamais eu, et ses parents étaient d'autant plus surpris qu'ils ne connaissaient aucun motif qui eût pu la déterminer. Je savais que cette fille, qui était pauvre, passait pour être la maîtresse d'un vieux monsieur connu pour ses goûts de débauche. J'éloignai les parents sous divers prétextes, et, seul avec la malade, je la sommai de me dire ce qui lui était arrivé. Alors elle me raconta que, tandis qu'elle avait son amant dans ses bras, tout à coup les mouvements de cet homme avaient cessé, ses yeux s'étaient renversés, une phrase commencée avait expiré sur ses lèvres. Elle l'appelle, elle crie : pas un mot; elle voit que, dans ses bras, elle n'a plus qu'un cadavre qu'elle repousse précipitamment ; elle se sauve à toutes jambes. C'est à son arrivée dans sa famille qu'elle avait été prise de l'attaque de nerfs.

Des *maladies chroniques du cerveau*, et surtout du *cervelet*, ont souvent été reconnues chez les libidineux. On sait que c'est dans le cervelet que les phrénologistes placent l'instinct de la reproduction. Serrurier (2) rapporte l'observation remarquable d'un jeune militaire, qui, épuisé par les excès véné-

(1) Bergeret, *Des fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices*. 3e édition. Paris, 1870, page 107.

(1) Serrurier, *Dictionnaire des sciences médicales*, art. *Pollution*, p. 114.

riens et la masturbation, fut atteint d'une maladie cérébrale avec accès épileptiformes, paralysie des membres, perte totale de la vue et imbécillité. « Je me rappellerai toujours avec un sentiment pénible, dit cet auteur, le tableau affreux que m'offrit ce malheureux, qui, au milieu même de ses accès convulsifs, tiraillait encore ses organes flétris. Il était dans le marasme complet, sa vue était éteinte, son intelligence abrutie. Il satisfaisait partout où il se trouvait aux besoins de la nature. Son corps exhalait une odeur nauséabonde, il avait la peau terreuse, la langue vacillante, les yeux caves, toutes les dents déchaussées et les gencives ulcérées. Cet état durait depuis six mois quand le malheureux succomba. »

Les *maladies de la moelle épinière* sont si fréquentes chez les personnes débauchées, qu'on leur a donné un nom spécial, celui de *consomption*, de *phthisie dorsale*, de *tabes dorsalis*, quand elles proviennent d'excès vénériens.

On voit la *paralysie générale progressive* survenir quelquefois assez rapidement, mais le plus souvent avec lenteur et degré par degré.

Le fait suivant, tiré de ma pratique, montre bien la physionomie de la maladie :

M. D..., âgé de 35 ans, qui avait fait beaucoup d'excès en femmes et en vin, commence à ressentir dans les jambes une faiblesse qui le fait vaciller

comme un homme ivre. Il tombait quelquefois en se promenant dans la plaine. Peu à peu la paralysie augmente, il est obligé de garder l'appartement, et de passer ses journées sur son fauteuil. Ses mains tremblantes ne lui permettent pas d'écrire ; sa parole balbutiante ne peut se faire comprendre qu'à grand'peine; sa mémoire affaiblie ne lui sert même plus à jouer aux cartes. Il avait l'appétit bon, dormait assez bien, mais ne pouvait plus se tourner dans son lit. Malgré les soins les plus assidus, la maladie fit des progrès, mais peu rapides, car M. D. vécut encore plusieurs années.

Quelques mois avant sa mort, il lui arrivait plusieurs fois par semaine des crises nerveuses effrayantes : ses jambes et ses bras s'agitaient convulsivement, pendant quelques heures, comme s'ils étaient sous l'influence d'une forte pile électrique ; ils s'allongeaient, se rétractaient comme un ressort. Depuis longtemps il ne pouvait plus exécuter un seul mouvement; il avait perdu la faculté de se faire entendre, et ses bras paralysés ne lui permettaient plus de faire aucun signe. Le malade passait tout le jour et toute la nuit sur son fauteuil, le corps penché en arrière, les jambes étendues sur une chaise, ayant auprès de lui une personne sans cesse occupée à lui relever la tête qui tombait, à le changer d'attitude, à lui donner des aliments, à le moucher, etc.

Au commencement de sa maladie, ce malheureux

m'avait avoué qu'outre ses excès vénériens, c'était à la masturbation qu'il attribuait tous ses maux. Il s'y était adonné avec fureur depuis quelques années.

Nombreuses sont les maladies de l'appareil génito-urinaire qui peuvent affecter les débauchés. On observe :

Chez l'homme, les *écoulements* et les *rétrécissements de l'urètre*, le *priapisme* ou exaltation morbide de l'appétit vénérien, l'*impuissance*, les *pertes séminales* involontaires ;

Chez la femme, la *leucorrhée*, les *hémorrhagies*, les *ulcères* du col de la matrice, les *polypes*, le *cancer utérin*, la *fureur utérine* ou *nymphomanie*, la *stérilité* ou les *avortements ;*

Dans les deux sexes, l'inflammation du rein ou *néphrite*, celle de la vessie ou *cystite*, l'*incontinence d'urine*, la *névralgie du col vésical* et toutes les formes de la *syphilis ;*

Enfin, chez les plus dégradés, les *fissures* anales, les *chutes* et *cancers* du rectum, les *abcès* et les *fistules* à la marge de l'anus.

Les auteurs ont rapporté des faits nombreux, qui démontrent l'influence de l'abus des plaisirs sur la production de ces diverses affections. Il n'y a qu'à faire une visite à Saint-Lazare pour juger des maladies qui atteignent les prostituées. Toutefois il faut remarquer que ces malheureuses n'exercent le coït que par métier et sans plaisir. Bien plus exposées

encore sont les femmes d'un tempérament ardent, d'une lasciveté insatiable, ou qui ont des rapports conjugaux accompagnés d'artifices pour éviter la conception; les maladies de matrice sont plus fréquentes chez elles.

Certains hommes, qui ont abusé des jouissances, voient leurs organes génitaux se refroidir prématurément, et tomber dans une sorte d'inertie et de paralysie, qu'on ne peut vaincre; ou bien, si quelque reste de force survit, la semence a perdu sa puissance prolifique, et ne permet plus d'engendrer.

Les excitations permanentes de la sensibilité, les déperditions incessantes des forces vitales, la dépravation des fonctions nutritives, tout concourt, chez les luxurieux, à ébranler profondément le système nerveux. Aussi le libertinage produit-il les névroses de tous genres : *malaises* sans cesse renaissants, *spasmes*, *tremblements*, *convulsions*, *chorée*, *épilepsie*, *hystérie*, *aberrations de l'ouïe*, *de la vue*, *amaurose*, *paralysies* partielles ou générales, *contractures des membres.* Nous pouvons ici invoquer le témoignage de tous les auteurs qui se sont spécialement occupés des maladies nerveuses, de Tissot, Fodéré, Georget, Sandras, MM. Foville, Briquet (1), Bouchut (2).

(1) Briquet, *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie.* Paris, 1859, in-8.

(2) Bouchut, *De l'état nerveux aigu et chronique ou nervosisme.* Paris, 1860, in-8.

M. le docteur Oppenheim (1), médecin du grand-vizir, attribue la fréquence de l'hypochondrie et de l'hystérie chez les Orientaux à l'abus qu'ils font des plaisirs. Plusieurs fois j'ai été appelé pour donner des soins à de jeunes femmes prises, pour la première fois, d'attaques convulsives dans la première nuit des noces.

Quand on considère les effets physiologiques de l'acte vénérien, on voit qu'ils offrent avec l'épilepsie une analogie frappante, à tel point que les anciens appelaient le coït *epilepsia brevis*. Il est des individus qui ont une susceptibilité nerveuse si grande, qu'ils éprouvent un véritable accès convulsif chaque fois qu'ils se livrent à la volupté. L'épilepsie survient quelquefois immédiatement après les excès qui la causent. Esquirol a rapporté l'observation d'une jeune femme qui, trois jours après son mariage, devint épileptique. Mais le plus souvent l'abus des jouissances agit avec plus de lenteur.

J'ai vu, raconte Zimmermann, un homme de 23 ans qui devint épileptique après s'être affaibli par de fréquentes masturbations. Toutes les fois qu'il avait des pollutions, soit involontaires, soit provoquées, il tombait dans un accès complet. Cependant, ayant pris des habitudes plus sages, les convulsions disparurent, et j'espérai même le guérir de l'épi-

(1) Oppenheim, *Essai sur l'état de la médecine en Turquie*. Hambourg, 1833.

lepsie. Il avait repris des forces, de l'appétit, le sommeil et une belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses honteuses manœuvres qui étaient toujours suivies d'une attaque, il eut enfin des accès même dans les rues ; et on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit et baigné dans son sang.

L'affaiblissement ou la perte des sens, particulièrement de l'ouïe et de la vue, ont été signalés de tout temps comme suites des excès vénériens. Presque toujours les libertins ont les yeux rouges, larmoyants, chassieux, fatigués, douloureux. Ils ne peuvent se livrer, surtout le soir, à un travail qui exige de fixer attentivement un objet. Cet état prédispose à des accidents plus sérieux. Sanson, Rognetta, Sichel (1), signalent l'abus des voluptés comme cause puissante de *cécité par amaurose.* Ils ajoutent que la rétine et le nerf optique perdent graduellement leur faculté sensitive, qui finit par s'éteindre d'affaiblissement asthénique, de même que chez les vieillards.

Où le libertinage paraît produire les ravages les plus déplorables, c'est dans l'intelligence et le cœur de l'homme. Les débauchés perdent la vivacité de leur imagination, la solidité de leur jugement, l'activité de leur esprit, la puissance de leur mémoire. Ayant abusé de toutes les jouissances dans leurs orgies,

(1) Sichel, *Iconographie ophthalmologique.* Paris, 1852-1859. — Galezowski, *Traité des maladies des yeux.* Paris, 1871.

ayant profané tous les sentiments humains dans leurs entreprises érotiques, ils deviennent froids, égoïstes, sombres, hypochondriaques, tombent dans l'ennui et le dégoût de la vie.

Vous en voyez un certain nombre finir par le *suicide*.

D'autres perdent complétement la raison, sont atteints d'*aliénation mentale*. La *manie*, la *mélancolie*, l'*imbécillité*, la *démence*, sont les formes que l'on observe le plus ordinairement. Les relevés statistiques démontrent que, sur cent hommes aliénés, dix ont été conduits à la perte de la raison par le libertinage. Le vingtième des folles de la Salpêtrière se compose de filles publiques, pour la plupart tombées dans la démence et la paralysie.

Combien de fois, en visitant les asiles de la folie, Charenton, Bicêtre, la Salpêtrière, Saint-Lazare, combien de fois ai-je médité sur les déplorables conséquences de la débauche, sur les terribles mais justes châtiments infligés par l'hygiène et la morale outragées! O jeunesse dorée! me disais-je, à cette heure si brillante de santé, si insouciante, qui vous enivrez de voluptés, qui savourez une à une les mille jouissances des sens, qui gaspillez votre or et les forces luxuriantes de votre vie, que ne pouvez-vous, comme moi, assister à ces spectacles émouvants de la déchéance intellectuelle et de la dégradation morale!

« De l'homme, être pensant, affreuse parodie! »

Que n'entendez-vous les histoires lamentables de ces êtres abrutis, de ces héroïnes flétries, qui, naguère comme vous, couraient de fête en fête, comme vous sacrifiaient aux idoles de chair et d'os!... Maintenant les voilà, ces tristes victimes, telles que la débauche les a faites... les voilà avec un corps usé, une face hébétée, un œil sans flamme, un front sans pensées. Ils sont là, sales, déguenillés, infects, les cheveux en désordre, la bouche qui bave, les bras qui pendent, les jambes qui tremblent. L'un passe ses journées accroupi dans un coin, immobile et muet, souillé par ses ordures excrémentitielles qu'il évacue sans le sentir. L'autre, obsédé par une salacité de satyre, a la rage insatiable de rechercher dans ses organes fanés des jouissances qu'ils ne peuvent plus donner. Cette femme, liée par la chemise de force, au visage rouge, à l'œil hagard, qui vocifère l'injure, est tourmentée par la fureur utérine; au moyen de mouvements automatiques du tronc, sans cesse renouvelés, elle excite sans cesse ses sens toujours avides de voluptés grossières.

Si l'on ne voyait ces spectacles hideux, on ne pourrait croire que la nature humaine puisse jamais descendre à une telle dégradation du corps et de l'âme...

Depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, les médecins se sont occupés des maux produits par les excès vénériens et la masturbation.

Écoutez le sage vieillard de Cos, Hippocrate (1). Il décrit les désordres qu'engendre l'abus du coït sous lenom de *consomption dorsale.*

« Elle attaque principalement les nouveaux mariés et les gens adonnés aux plaisirs vénériens; ils sont sans fièvre, ont bon appétit et maigrissent. Si vous les interrogez, ils répondent que des espèces de fourmis leur semblent descendre de la tête le long du rachis ; après la miction ou la défécation, ils rendent du sperme en abondance et aqueux ; ils n'engendrent pas; ils ont des pollutions nocturnes, soit qu'ils couchent ou non avec une femme. En marchant, en courant, et surtout en montant une côte, ils sont pris de gêne dans la respiration et de faiblesse. La tête est pesante ; les oreilles tintent. Au bout d'un certain temps, des fièvres fortes survenant, le malade succombe par la fièvre lipyrie. »

Un peu plus tard, Celse écrit :

« Les plaisirs de l'amour nuisent toujours aux personnes faibles ; leur fréquent usage affaiblit les forces, et produit une foule de maux : les apoplexies, les épilepsies, les convulsions, les cécités, les tremblements, les paralysies et toutes les espèces de gouttes les plus douloureuses. »

Et Arétée :

(1) Hippocrate, *œuvres*, trad. E. Littré, *Des maladies*, livre II, 51. Paris, 1851, tome VII, p. 79.

« Les jeunes gens prennent l'air et les infirmités de la vieillesse ; ils deviennent pâles, efféminés, imbéciles ; leur corps se courbe, leurs jambes fléchissent, leurs cheveux tombent, leurs yeux s'excavent. Ils sèchent dans le marasme ; quelques-uns sont pris de paralysie. »

Hoffmann dit :

« Après de nombreuses pollutions, non-seulement les forces se perdent, le corps maigrit, le visage pâlit, mais de plus la mémoire s'affaiblit, une sensation continuelle de froid saisit les membres, la vue s'obscurcit, la voix devient rauque, tout le corps tombe en ruines. »

Boerhaave parle de ces maladies avec la force et la précision qui caractérisent ses descriptions.

Tissot (1) peint des tableaux qui font frémir.

Lallemand a fait sur les *pertes séminales involontaires* une œuvre de grande portée, qui fourmille d'observations, de faits pratiques, de pensées généreuses et éminemment philosophiques (2).

Les pertes séminales involontaires s'observent très-souvent chez les libidineux. C'est cette maladie que les célèbres médecins cités plus haut ont eue surtout en vue dans leurs descriptions.

Nous savons qu'il est des pollutions utiles : ce sont

(1) Tissot, *Dissertation sur l'onanisme*. Paris, 1840.

(2) Lallemand, *Des pertes séminales involontaires*. Paris, 1836-1842.

celles qui se manifestent de temps à autre, pendant la nuit, dans des rêves lascifs, chez les adolescents ou les adultes qui vivent dans la continence. Elles remédient alors à une pléthore spermatique et sont suivies de soulagement et de bien-être.

Mais si ces pollutions sont fréquentes, répétées presque chaque nuit, sans être accompagnées d'excitation; si la liqueur prolifique s'écoule en bavant, sans occasionner le moindre plaisir, alors c'est l'état de maladie, et la maladie est des plus graves.

On voit les malheureux patients pâlir, maigrir rapidement. Ils perdent leurs forces, ont des frissons fréquents, tremblent sur les membres, se plaignent de pesanteurs de tête, de vertiges, d'éblouissements, de bourdonnements d'oreilles. Ils sont sujets à des congestions cérébrales.

Leurs digestions sont pénibles, lentes, accompagnées d'aigreurs, de flatuosités. Leur vue est obscurcie, leur voix faible, rauque. Ils sont essoufflés, asthmatiques, tourmentés de violentes palpitations.

Une noire mélancolie s'empare de leur âme. Ils prennent en aversion tous les plaisirs, sont incapables de s'occuper de choses sérieuses. Sentant leur dégradation, ils ont l'amer regret d'avoir été les artisans de leur malheur.

Quelques-uns éprouvent des convulsions, de fréquents accès d'épilepsie. D'autres ont leurs membres roides, contracturés, paralysés.

La maladie a une marche irrégulière, offre des intermittences. Mais, loin d'avoir de la tendance à se guérir spontanément, elle s'aggrave toujours, passe à l'état chronique et les tabescents peuvent languir pendant de longues années.

A mesure que le mal fait des progrès, les évacuations séminales ont lieu sans que le malade en ait conscience, par les moindres efforts musculaires, pendant la défécation ou l'évacuation des urines.

Peu à peu les malades tombent dans un état de consomption. Se soutenant à peine, épuisés au physique comme au moral, ils ressemblent à des cadavres ambulants. Leurs cheveux tombent, leurs pieds s'infiltrent, leurs sens, et surtout la vue, s'émoussent. Ils ont du dévoiement alternant avec de la constipation.

Enfin ils succombent sans fièvre dans le dernier degré du marasme. Quelquefois une maladie intercurrente les enlève plus promptement.

Les excès vénériens produisent non-seulement des maux de langueur, mais aussi quelquefois des affections à marche rapide et aiguë.

Hippocrate (1) nous a laissé l'observation d'un jeune homme qui, après une nuit de débauche, fut attaqué d'une fièvre violente, accompagnée de symptômes

(1) Hippocrate, in *Maladies épidémiques. Œuvres complètes.* Paris, 1851.

malins, qui se termina en quelques jours par la mort.

D'autres auteurs ont rapporté des faits semblables, et Sauvages a même décrit cette maladie sous le nom de *fièvre ardente des épuisés*.

On a encore observé la *fièvre cérébrale*, l'*apoplexie*, les maladies inflammatoires — *fluxion de poitrine*, *pleurésie* — et enfin des *morts subites*.

Les maladies accidentelles qui surviennent chez les débauchés sont très-dangereuses. Leur marche est irrégulière, leurs symptômes bizarres, leurs périodes dérangées. On ne trouve guère de ressources dans la constitution débilitée, l'art doit tout faire. Quand la mort ne survient pas, il reste un état de langueur qui n'est pas la convalescence, et qui demande des soins prolongés, pour ne pas passer à l'état chronique. Ce fait important, signalé surtout par Tissot et Georget, est un de ceux dont les praticiens doivent garder le souvenir.

Finissons en demandant à quelques chiffres, empruntés en partie à Parent-Duchatelet (1) des renseignements pleins d'éloquence sur les ravages de la débauche dans la société.

(1) Parent-Duchatelet, *De la prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*. Paris, 1857, t. I, p. 107.

Causes déterminantes de la prostitution sur 5,183 *filles.*

Excès de misère, dénûment absolu par suite de paresse ou d'autres motifs	1,441
Concubines délaissées	1,425
Perte de parents, expulsion de la maison paternelle, abandon complet	1,255
Amenées à Paris, et abandonnées par leurs amants, militaires, commis ou étudiants	404
Domestiques séduites, et chassées par leurs maîtres	289
Venues de province à Paris pour s'y cacher et y trouver des ressources	280
Pour soutenir des parents pauvres ou infirmes	37
Aînées de familles, pour soutenir leurs frères et sœurs, neveux et nièces	29
Femmes veuves, pour soutenir leurs familles	23
TOTAL	5,183

Professions que les prostituées exerçaient avant leur inscription.

Sur 3,120 filles inscrites à Paris, Parent a trouvé :

Couturières, lingères, modistes, et autres états analogues.	1,559
Marchandes de légumes, de fleurs, de fruits	859
Tisseuses et états analogues	285
Chapelières et états analogues	283
Bijoutières et états analogues	98
Artistes	23
Sages-femmes	7
Établies en boutique	3
Rentières	3
TOTAL	3,120

Accroissement des prostituées inscrites à Paris.

Avant 1830, 2,800.
En 1831, 3,517.
En 1840, 3,906.
En 1850, 4,750.
En 1860, 7,280.

Malades vénériens admis dans les hôpitaux de Paris.

De 1804 à 1814, c'est-à-dire dans l'espace de dix ans, 27,576 malades sont entrés à l'hôpital des Vénériens, dont, pour les adultes

13,638 hommes, 12,163 femmes ; et, pour les enfants, 794 garçons et 981 filles.

Le nombre des morts dans ces dix années a été de 1,170, c'est-à-dire 1 sur 24 vénériens.

De 1814 à 1842, il a été reçu 112,233 malades.

De 1842 à 1852, — 38,435 —

De 1812 à 1832, il y a eu à Paris, d'après Parent-Duchatelet, 20,626 prostituées atteintes de syphilis.

De 1814 à 1834, c'est à-dire dans l'espace de vingt ans, l'administration des hôpitaux a dépensé 4,940,226 francs pour les soins donnés aux vénériens.

Rapports du libertinage avec la criminalité.

Voici la statistique de la moyenne, par année, de 1850 à 1860 des suites du libertinage en France, le pays le plus civilisé du globe :

Enfants naturels	75,245
Outrages publics à la pudeur	842
Viols et attentats contre les enfants	439
Attentats aux mœurs	286
Expositions d'enfants	148
Viols sur les adultes	225
Infanticides et tentatives d'infanticides	192
Meurtres, incendies	68
Avortements et tentatives d'avortements	42

D'année en année, les crimes provenant du libertinage augmentent de plus en plus.

Moralité des accusés.

On a compté que 25 sur 100 des femmes accusées de crimes ont eu des enfants naturels ; que près de 1/3 des femmes accusées ont eu des mœurs dépravées ; que le 1/12 des hommes accusés sont enfants naturels, ou vivent en concubinage, ou sont d'une immoralité notoire.

Plusieurs statistiques faites à Sainte-Pélagie ont montré que sur 100 individus enfermés dans cet établissement pour délits correctionnels, 80 vivaient en concubinage ; que sur 100 commis de magasin emprisonnés pour abus de confiance, vol ou escroqueries, 75 avaient des femmes entretenues qui leur occasionnaient des dépenses excessives.

VIII

Dangers plus grands de la débauche chez les jeunes gens, chez les vieillards, chez les personnes délicates, chez les malades.

Bien plus fâcheuses sont les suites de la débauche chez ceux dont l'âge et la santé ne permettent pas de prodiguer les forces vitales.

Dans ces temps où nous ne cherchons qu'à vivre vite, qu'à dévorer l'existence, il est déplorable de voir la perversité si précoce de la jeunesse. Assurément.

« Le *vice* n'attend pas le nombre des années. »

Si les anciens étaient plus forts, plus robustes que nous, c'est qu'ils ne s'initiaient pas si jeunes aux mystères du libertinage. Cette belle race des Germains ne devait sa supériorité, au dire de Tacite, qu'à la sage retenue de la jeunesse jusqu'à maturité parfaite. « Les anciens Gaulois, dit Montaigne, estimaient à extresme reprosche d'avoir eu accointance de femme avant l'âge de vingt-cinq ans. »

Jeunes gens, retenez bien ceci : il faut que l'homme

possède la plénitude de la vie pour pouvoir, sans se nuire, communiquer la vie. Il faut donc que le travail d'organisation du corps soit achevé. Or, Flourens a démontré (1) « que l'accroissement de l'homme n'est terminé qu'à vingt ans; que ce n'est qu'à vingt-cinq ans que l'économie est parvenue à l'état de maturité parfaite, et que le corps a acquis la plus forte partie de son poids. »

Mais que voyons-nous ?

D'abord la masturbation s'empare à différents âges de presque tous les individus. Avec ses habitudes tyranniques, ses excitations convulsives, ses pollutions prématurées, elle vient, au milieu du travail d'accroissement, troubler, arrêter quelquefois les efforts puissants de la nature. Plus tard, à l'époque de la puberté, l'imagination déréglée aiguise des désirs précoces, et voilà des jeunes gens qui se jettent inconsidérément au milieu des plaisirs vénériens, prodiguent leurs forces naissantes, à l'âge où ces forces sont si utiles pour former la virilité, affermir les organes, perfectionner les fonctions, développer les facultés morales et intellectuelles.

Ils ne savent pas, les imprudents, qu'ils compromettent le présent et l'avenir ! S'ils échappent à la maladie dans l'adolescence, leur constitution est grevée d'un tribut de maux qu'ils devront payer plus tard. Qu'ils se rappellent cette parole de Bacon :

(1) Flourens, *De la longévité humaine*. Paris, 1855.

« Les débauches de la jeunesse sont des conjurations contre la vieillesse, et l'on paye cher le soir les folies du matin. »

Vous voyez ces jeunes lovelaces, à vingt-cinq ans, pâles, étiolés, flétris, sans puissance morale, sans activité intellectuelle; ce sont des avortons d'hommes. Énervés par la mollesse, épuisés par la prodigalité de leur séve vitale, ils ne peuvent atteindre à leurs destinées, et sont condamnés à végéter honteusement, à traîner avec eux le triste cortége des maux de la décrépitude. C'est là l'histoire de tant de jeunes gens qui ne savent que faire et où aller, au milieu de l'activité sociale.

De même que les plaisirs, pris avant la maturité virile, empêchent le développement de l'organisme; de même, continués avec excès à l'âge où les forces déclinent, ils hâtent la ruine et précipitent vers la tombe.

Et d'abord, voyons quelles modifications la vieillesse imprime à l'un et à l'autre sexe, relativement aux fonctions génitales et aux passions qui s'y rapportent.

La faculté de procréer s'éteint chez la femme avec la menstruation. C'est vers l'époque de quarante-cinq à cinquante ans que le flux mensuel se supprime, que les seins se flétrissent et que la matrice perd son activité fonctionnelle (1). Chez l'homme,

(1) Voyez Raciborski, *Traité de la menstruation*. Paris, 1867.

on observe la diminution de la faculté procréatrice vers la cinquantième année, et cet abaissement va croissant jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, période ultime de l'exercice des sens génésiaques. Comme on a encore trouvé des spermatozoïdes dans la liqueur séminale chez les vieillards, ainsi que l'a démontré M. le docteur Duplay (1), on ne doit attribuer l'infécondité de l'âge avancé qu'à une diminution notable des forces fonctionnelles.

Néanmoins l'amour survit chez l'homme à l'affaiblissement du sens génital. Mais c'est l'amour calme, réfléchi, tenace ; l'amour qui se laisse immoler sans se plaindre, qui n'est plus capable de grandes folies, mais de grandes faiblesses. De même aussi le sens génital peut survivre à la faculté d'engendrer.

Combien de vieillards qui ne savent pas plus résister que les jeunes gens aux périlleuses jouissances de la volupté sexuelle ! Ils devraient réfléchir aux fatales conséquences de leur inconduite, ces hommes cyniques qui ne cessent de s'abandonner à leur salacité érotique. Don Juan caducs, ils sont toujours à la recherche de nouveaux objets plus attrayants afin de solliciter leurs impudiques désirs. Pour mieux exciter leurs sens émoussés, ils ont besoin d'aiguillons puissants, et ils les demandent à la jeunesse, à la fraîcheur, à la beauté, aux grâces, à la variété. Pour

(1) Duplay, *Archives générales de médecine*, décembre 1852, p. 403.

attiser un feu presque éteint, il n'est pas de manœuvres qu'ils n'emploient, quelque coupables fussent-elles. Le temps qui blanchit leur tête n'a pu désenchanter leur esprit. Le mal est enraciné dans les habitudes. Il est bien vrai de dire avec un penseur de notre époque : « Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours. »

Et cependant, combien est avilissant le rôle de ces fats surannés ! Combien sont ridicules leurs succès, méprisables leurs infortunes ! Outre des maladies redoutables et la marche hâtive et précipitée de la vieillesse, ils ont à craindre la *mort subite*, provoquée par *apoplexie cérébrale* ou *pulmcnaire*, par *rupture de vaisseaux*, résultats d'émotions désordonnées et d'efforts considérables.

A tout âge, il est des individus qui ressentent plus profondément les influences pernicieuses du libertinage.

Ce sont ceux qui sont prédisposés à des maladies héréditaires, — à la scrofule, à la phthisie, aux névroses, à l'asthme, à la goutte, aux calculs, aux dartres, à l'aliénation mentale, — ayant eu des parents atteints d'une de ces maladies. Qu'ils sachent bien que chaque acte de leurs débauches porte une rude atteinte à leur santé, et hâte le développement du mal qu'ils redoutent.

Les constitutions délicates, à parité d'excès, sont menacées de bien plus de maux que les santés vi-

goureuses. Et, chose digne de remarque ! les êtres faibles, chétifs, phthisiques, sont souvent les plus ardents à la débauche.

Les malades et les blessés qui doivent conserver avec soin leurs forces, pour résister à l'action débilitante du mal, sont obligés, en général, de s'interdire les plaisirs sexuels. A plus forte raison, ils ne peuvent se livrer à des excès sans compromettre leur santé et même leur vie.

Bien des observations consignées dans les annales de la science en ont signalé les funestes conséquences. Fabrice de Hilden parle d'un malade atteint de pleurésie qui, au dixième jour, étant en convalescence, eut commerce avec une femme, et fut de suite, après l'acte, atteint de tremblements, de fièvre ; il mourut deux jours après. « La scrofule, le rachitisme, la goutte, la pierre, dit Saint-Marc, sont autant de maladies qui, lorsqu'elles sont parvenues à un certain degré, s'exaspèrent par les actes vénériens. » Il en est de même de la folie ; J. P. Falret (1) en a cité des exemples remarquables. « Chaque fois qu'un goutteux voit une femme, écrit Castel (2), il ajoute, s'il est jeune, une racine nouvelle à sa maladie, et, s'il est vieux, il creuse un pied carré de sa tombe. »

L'empire de l'habitude a tant de force que l'on voit des débauchés malades continuer leurs excès,

(1) J. P. Falret, *Des maladies mentales*. Paris, 1864.
(2) Castel, *Traité de la goutte*. Paris, 1811.

malgré les avertissements de la science et de la nature.

J'ai soigné un malade libidineux qui ne se livrait jamais aux voluptés, sans avoir une fièvre violente pendant plusieurs jours. Un accès finit par l'emporter.

Un fait analogue est rapporté par Plater : Un homme, ayant fait abus des plaisirs jusqu'à cinquante ans, se maria à cet âge. En voulant célébrer ses noces, il est saisi d'une suffocation si violente qu'il est obligé de cesser. Le même accident le reprend toutes les fois qu'il tente le même essai. Longtemps il s'abstient ; divers traitements lui sont ordonnés. Enfin il veut hasarder une nouvelle tentative. La suffocation revient encore. Il veut aller jusqu'au bout ; il meurt alors dans les bras de sa femme.

IX

De l'onanisme conjugal ou des rapports artificiels entre conjoints pour éviter la conception. — Immoralité, dangers pour la santé.

Nous devons nous élever contre les dangereux abus qui souillent le lit conjugal, contre l'onanisme des époux.

Nous n'abordons ce sujet qu'à regret. Mais ce vice est tellement répandu que la science doit s'en occuper. Elle doit faire connaître les dangers réels de ces rapports artificiels, inventés par une malice coupable, pour s'opposer à la fécondation, et annihiler les conséquences naturelles des relations conjugales.

Il est pénible d'avouer combien, dans notre époque, ce vice est propagé, et combien il se propage encore, de jour en jour, dans toutes les classes de la société. Il semble qu'à cet égard on ait perdu le sens moral, ce qui fait qu'on se laisse aller au désordre sans scrupule aucun.

C'est là, assurément, une honteuse plaie sociale. Comment donc nous est-elle venue?

Des maximes funestes se sont répandues dans le monde. Au nom d'une science fausse, on a soutenu que les populations ne pouvaient pas continuer à s'accroître, parce que les substances alimentaires ne croissaient pas dans les mêmes proportions ; qu'il fallait, par conséquent, restreindre la génération, limiter la famille, empêcher surtout ou retarder les mariages des pauvres, afin de ne pas arriver à la disette et de ne pas augmenter le paupérisme. D'un autre côté, le luxe grandissant de plus en plus et au delà des fortunes, des individus trop prévoyants ont voulu borner leur progéniture à leurs ressources, pour ne pas trop morceler leurs revenus et éparpiller leurs richesses.

Ajoutons à ces causes, l'affaiblissement des croyances et des pratiques religieuses. La Religion, dont les prescriptions morales sont en parfaite harmonie avec les lois de la nature, avec les enseignements de la physiologie, avec les règles de l'hygiène, prescrit sévèrement toute espèce de fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices. Or, ce précepte n'est pas écouté. La vacillante raison de l'homme cherche à se substituer aux vues de la Providence ; se défiant de l'immuable sagesse de Dieu, ne s'imagine-t-elle pas qu'elle doit refaire les grandes lois qui régissent l'univers?

Présomption ridicule qui n'enfante que l'erreur, qui ne sème que les ruines et la mort !

L'homme qui veut par son industrie déranger les admirables combinaisons du Créateur, qui veut troubler la loi qui préside à la conservation et à la propagation de l'espèce, ne le fait pas impunément, il doit en porter la peine.

L'observation le prouve.

Et d'abord, le but coupable n'est pas toujours atteint. Certains époux savent que la nature déjoue quelquefois les plus adroits calculs de leur industrie, et qu'elle reconquiert les droits dont on voulait la frustrer. On remarque que les enfants, produits inattendus de ces procréations imprévues, se ressentent profondément des perturbations étranges de leur conception. Ils sont, en général, faibles, cacochymes, scrofuleux et même monstrueux.

De plus, les médecins ont observé que l'acte vénérien, exercé autrement que sous les inspirations de l'instinct, est une cause fréquente de maladies pour les deux sexes.

Chez l'homme, le devoir conjugal, accompli physiologiquement, complétement, laisse après lui un état de bien-être qui résulte toujours de la satisfaction d'un besoin impérieux. Mais quand la fonction a été troublée par des préoccupations coupables, l'éréthisme nerveux s'exalte, persiste, s'accompagne d'abattement, de prostration, de fatigue, et surtout d'une teinte de tristesse, analogue à un remords de conscience.

Par la répétition de ces actes contre nature, il peut survenir des dérangements dans la santé, des maladies semblables à celles produites par l'onanisme solitaire : diverses *névroses*, l'*hypochondrie*, l'*amaigrissement*, l'*impuissance*, les *pertes séminales involontaires*, etc.

M. le docteur A. Mayer, qui s'est occupé de ce sujet délicat (1), a rapporté quelques observations. Voici l'une d'entre elles :

« Un homme vint me consulter, me disant qu'il se sentait *s'en aller* de jour en jour, — c'était son expression, — et que ses forces s'épuisaient, quoiqu'il eût son appétit ordinaire, qu'il digérât avec facilité et qu'il se nourrît assez confortablement. Il ajouta tout de suite qu'il ne souffrait nulle part et qu'il ne savait à quoi attribuer son état. Voici d'ailleurs l'histoire circonstanciée de ce malade.

« M. B... est âgé de 36 ans. Il exerce la profession de dessinateur. D'un tempérament nerveux et d'une constitution originairement robuste, mais actuellement détériorée, il est marié depuis sept ans et déjà père de cinq enfants tous en vie. Mon attention est immédiatement portée vers la cause probable d'un désordre nerveux dont cet homme porte l'enpreinte

(1) Mayer, *Des rapports conjugaux considérés sous le triple point de vue de la population, de la santé et de la morale publique*. 5 édit. Paris, 1868, p. 160 et suiv.

sur sa physionomie. A mes interrogations dirigées dans ce sens, il me répond que sa femme ayant vu sa santé fortement ébranlée par une suite de grossesses non interrompues, et ayant couru le risque de mourir pendant le travail de son dernier accouchement, il avait résolu avec elle d'entourer leurs rapprochements des précautions les plus minutieuses, pour prévenir une nouvelle conception. Cet homme mettait en jeu les raffinements les mieux calculés de l'onanisme conjugal. Il advenait de ces manœuvres un prolapsus, qui tenait le mari dans un état de demi-syncope, dont la durée s'étendait parfois jusqu'à une heure. La femme elle-même était en proie à des accidents nerveux et à un dépérissement manifeste. Ma prescription fut celle-ci : renoncer complétement aux rapports conjugaux, ou les pratiquer normalement, sous peine des conséquences les plus graves pour l'un et pour l'autre des époux. Cependant je me crus autorisé de conseiller, à titre de précaution, de n'approcher sa femme qu'après le douzième jour, à dater de la fin des époques menstruelles. La science prouve que du douzième jour après l'époque jusqu'à une nouvelle menstruation, il y a peu de probabilités de conception.

« J'ai revu ce malade six mois plus tard, et je l'ai trouvé littéralement transformé. Sa santé était redevenue complète sous l'influence d'une conduite plus régulière. »

La pratique m'a également permis de recueillir un certain nombre de faits importants.

M. L... a pratiqué normalement le devoir conjugal depuis son mariage jusqu'en 1858, c'est-à-dire pendant neuf ans. Alors, ayant quatre enfants, ne voulant plus accroître sa famille, il se livre aux manœuvres coupables de l'onanisme conjugal. Doué d'une excellente santé, d'un tempérament nerveux sanguin, il avait toujours possédé une grande vigueur physique et morale.

Il remarqua, au bout d'une année de cette pratique, une excitabilité plus prononcée pendant l'acte, suivie de prostration et d'épuisement, de plus en plus prolongés.

Il ne pouvait se rendre compte de la cause de ces phénomènes. Malgré une alimentation succulente et copieuse, il sentait peu à peu ses forces diminuer, son énergie vitale faiblir. Lorsqu'il se fatiguait beaucoup, de légers tremblements agitaient ses membres. Il avait souvent des éblouissements, des vertiges, qui passaient rapidement. Une tristesse mélancolique s'était emparée de lui.

Consulté par la femme de M. L... pour ce malade sans maladie bien définie, mais dont le système nerveux était fortement ébranlé, je passai en revue toutes les causes probables de son état, et je fus amené à reconnaître dans l'onanisme conjugal la cause de tout le mal. M. L... partagea mon avis, et

reprit dès lors ses bonnes habitudes conjugales. Il ne fallut pas moins de trois mois pour confirmer mon diagnostic par la guérison. M. L... reprit complétement ses forces et sa santé se rétablit.

Il se passa néanmoins deux ans avant que sa femme devînt enceinte. Était-ce à l'homme ou à la femme qu'il fallait attribuer le défaut de génération ? Était-ce aux deux ? Il y avait toujours eu pendant longtemps désordre dans l'acte, et partant perturbation dans la faculté procréatrice.

Dans l'observation suivante, on voit l'onanisme amener les pertes séminales involontaires.

M. P..., âgé de 26 ans, employé de commerce, d'une bonne santé, menant une vie régulière, fait la connaissance d'une jeune fille, sa voisine, et la passion conduit bientôt les jeunes gens à des relations intimes qui amènent un fruit illégitime. La naissance de cet enfant n'assouvit pas leur passion ; leurs rapports continuèrent. Mais, pour empêcher la conception, ils s'entourèrent de tous les artifices capables de tromper la nature. Au bout de huit mois de ces rapports anormaux, renouvelés assez souvent, le jeune homme se sentit faiblir ; il devint d'une impressionnabilité nerveuse exagérée ; il s'aperçut que les excès de travail de bureau, les marches prolongées amenaient du prurit à la verge, puis un écoulement de semence avec sensation voluptueuse. Ces pertes séminales se renouvelèrent de plus en plus

souvent, même tous les jours en allant à la garde-robe. Elles amenèrent un affaiblissement progressif, de la pâleur et de la maigreur du corps, des névralgies de la tête, de l'estomac.

M. V... me consulte. Je lui conseille d'abandonner de suite ses relations ou de se marier. Ayant pu vaincre les obstacles qui s'opposaient à leur union, ces jeunes gens s'engagèrent dans les liens du mariage. Dès lors les rapports conjugaux devinrent normaux et réguliers.

La santé de M. V... s'améliora aussitôt. Au bout de six semaines, les pertes avaient cessé complétement; les forces revinrent peu à peu. Ce ne fut qu'après dix-huit mois que la conception eut lieu de nouveau.

Les femmes souffrent habituellement plus que les hommes de ces manœuvres contre nature qui ne sont pas souvent de leur goût. Frustrées de jouissances auxquelles elles ont un droit incontestable, elles sentent douloureusement le tort qui est fait à leur honneur et à leur santé.

En provoquant des désirs non satisfaits et des sensations incomplètes, les artifices introduits dans l'acte conjugal amènent souvent une perturbation profonde dans l'appareil génital de la femme. La matrice entre dans un état d'excitation et de congestion qui n'est point apaisé par la crise naturelle, par le contact et la lubrification de la liqueur séminale;

la surexcitation persiste et se pervertit. Il se passe alors ce qui aurait lieu si, après avoir présenté des aliments à un homme affamé, on les retirait brusquement de sa bouche, après avoir excité son appétit. Ces surexcitations non calmées déterminent peu à peu des troubles graves dans l'innervation utérine, point de départ de *névroses* variées, multiples, de *crampes*, d'*affections hystériques* bizarres, qui tourmentent cruellement et sans relâche tant de femmes mariées.

Chez quatorze femmes j'ai pu attribuer à l'onanisme conjugal l'*état nerveux* qui les faisait souffrir.

Chez six d'entre elles, j'ai observé des crampes utérines violentes, des hystéralgies tenaces à la suite de chaque acte génésique. L'éréthisme vénérien était fortement exalté et venait troubler profondément la santé. Voici un exemple :

Madame X..., âgée de 32 ans, d'un tempérament nervoso-lymphatique, avait eu, étant jeune fille, des attaques d'hystérie. Mariée à 21 ans, elle avait eu trois enfants, à dix-huit mois d'intervalle, et elle les avait allaités. Sa santé s'était beaucoup fortifiée, la sensibilité nerveuse était moins grande, et il fallait de très-vives émotions pour amener, et encore rarement, une crise hystérique convulsive.

M. X..., ne voulant pas accroître sa famille, se mit, à la huitième année de son mariage, à pratiquer le devoir conjugal d'une manière anormale. Sa

femme dut se soumettre, bien malgré elle, à sa volonté. M. X..., d'une bonne constitution, n'éprouva aucune altération dans sa santé habituelle. Il n'en fut pas de même de la femme. Au bout de six mois, elle commença à ressentir, de temps à autre, et par accès, des douleurs violentes dans le bas-ventre qui ressemblaient à des crampes utérines. Ces souffrances l'obligeaient à se mettre de suite au lit, et elles duraient plusieurs heures. Il y avait de la sensibilité de l'abdomen au-dessus du pubis et à la région ovarique gauche. Ces crises se manifestèrent par trois fois le jour qui suivit les relations conjugales. En même temps, les attaques hystériques se répétèrent plus souvent ; il survint même de la gastralgie, avec aigreur, ballonnement de l'estomac, constipation. Pendant l'acte vénérien, madame X..., qui s'était toujours montrée assez ardente, éprouvait maintenant une surexcitation très-pénible, une sorte d'agacement nerveux qui la faisait souffrir.

Consulté par les époux, je reconnus que l'onanisme conjugal était la seule cause de cet état nerveux. En effet, madame X... n'avait éprouvé aucune émotion vive, aucune contrariété, aucune peine ; elle était restée dans les conditions de vie habituelles. Une seule fonction avait été troublée, la fonction génitale.

D'après mon avis, le mari se décida à revenir à des pratiques plus sages. Madame X... eut encore

dans le mois qui suivit ma consultation, trois crises utérines que je combattis. Puis tout rentra dans l'ordre ; la santé redevint bonne.

Chez certaines femmes, l'onanisme conjugal, en excitant inutilement la faculté procréatrice, sans satisfaire la fonction, sans l'achever physiologiquement, provoque des *congestions*, des *engorgements inflammatoires* ou *atoniques* de l'*utérus*, des *métrites*, des *leucorrhées*, puis des *granulations*, des *ulcérations sur l'organe ;* et enfin, pour peu qu'il y ait prédisposition, des *affections organiques :* graves maladies qui sont bien plus communes dans les villes que dans les campagnes où les mœurs sont encore mieux conservées. Les affections de l'organe de la gestation deviennent de nos jours si fréquentes qu'un écrivain, étranger aux choses de la médecine, a pu appeler ce siècle, le siècle des maladies de matrice.

Le docteur L. F. Bergeret a publié un ouvrage remarquable (1), sur cet intéressant chapitre du libertinage. Il a rapporté 128 observations exposées avec détails, et dont plusieurs sont concluantes, pour démontrer les maux nombreux qu'entraînent les fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices. Ces observations concordent parfaitement avec nos études personnelles.

(1) L. F. Bergeret, *Des fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices*. Paris, 1870.

Les rapports conjugaux artificiels ont encore d'autres conséquences graves que l'on doit signaler.

La copulation n'a pas seulement pour fin la génération des êtres, elle tend aussi à amener l'unification de la nature des époux, à faciliter l'assimilation des qualités physiques et morales l'un de l'autre. Le sperme, en effet, a une action fécondante qui s'exerce sur l'organisme entier de la femme. C'est là une opinion de la science, celle de notre vénéré maître J. P. Tessier, celle de notre honorable ami M. Frédault qui s'exprime ainsi : « Le sperme ne féconde pas seul l'ovule de la femme ; il féconde la femme elle-même, et porte son action sur toute la disposition formatrice ; c'est ainsi que l'épouse tient de son mari beaucoup de dispositions qu'elle ne possédait pas avant son mariage, que son tempérament change, que des habitudes nutritives nouvelles se montrent (1). »

Si donc l'homme néglige cette fécondation générale de la femme, il manquera d'un moyen puissant, fourni par la nature, pour produire l'unification plus intime des deux époux, pour faire naître ces sympathies physiques et morales, cette alliance indissoluble par attachement réciproque, ces concordances si heureuses et si désirables dans les goûts et les aspirations, dans les habitudes et les mœurs.

(1) Frédault, *Traité d'anthropologie physiologique et philosophique*. Paris, 1863, p. 560.

Au lieu des antiques vertus de famille, ne voyons-nous pas trop souvent, hélas ! que froideur, indifférence, désunion ? Allons au fond des choses, et nous découvrirons d'ordinaire cette plaie cachée dans l'onanisme. Quand les époux violent la sainteté de l'alliance conjugale, quand ils profanent la chasteté de leurs actes intimes, ils se manquent gravement de respect l'un à l'autre ; le mari perd son prestige d'honneur, la femme sa pureté de cœur. Dès lors, des changements fâcheux ne tardent pas à se montrer dans leurs rapports moraux ; surviennent peu à peu la désaffection, l'insouciance, le mépris, puis les aigreurs, les ressentiments, qui, grossissant l'un sur l'autre, amènent ces ruptures scandaleuses, ces drames d'adultère, si fréquents dans notre époque.

Oui, il y a là danger pour l'honneur de la famille, danger pour la morale publique. Cette jeune épouse, naguère si innocente et si chaste, qui a été souillée par l'immoralité de son mari, connaîtra les ingénieux stratagèmes inventés par la débauche. Donc si la séduction vient lui prendre son cœur, si sa vertu vient à défaillir, elle saura, elle pourra impunément violer la foi conjugale. Qu'aurez-vous à dire, mari imprudent ? Vous lui avez appris l'art de tromper la nature et de vous tromper vous-même.

Un mot sur les conséquences sociales du libertinage entre époux.

L'onanisme conjugal est une véritable plaie sociale. Chaque fraude est un infanticide indirect, un germe étouffé, rendu improductif. Faut-il s'étonner que la population en France subisse de nos jours un temps d'arrêt dans son accroissement progressif? A la fin du siècle dernier, la moyenne des enfants par mariage était de 4 à 5; de 1850 à 1860, elle n'est plus que de 3, et, à Paris, que de 2,65. Dans une discussion récente à l'Académie de médecine, M. Broca (1) faisait remarquer que les mariages étaient moins féconds et les femmes plus malades depuis un certain nombre d'années. N'est-ce pas parce que le libertinage se répand de plus en plus dans les relations sexuelles, non-seulement dans les villes, mais même dans les campagnes?

(1) Broca, *Discussion sur la mortalité des Enfants* (*Bullet. de l'Acad. de médecine*. Paris, 1866, tome XXXII, p. 351.

X

De l'onanisme solitaire. — Ses funestes conséquences pour l'âme et pour le corps. — Observations. — Quelques exemples de mort rapide occasionnée par ce vice.

La criminelle habitude de l'onanisme solitaire est la plus funeste des débauches par ses résultats effrayants.

« A mon avis, dit Réveillé-Parise (1), ni la peste, ni la guerre, ni la variole, ni une foule de maux semblables n'ont de résultats plus désastreux pour l'humanité. C'est l'élément destructeur des sociétés civilisées, et il est d'autant plus actif qu'il agit continuellement et ruine peu à peu les populations. »

Sur ce point il existe un accord unanime entre tous les médecins.

Et qu'on ne pense point que les médecins veuillent exagérer les dangers attribués aux jouissances solitaires. Je le sais, on rencontre des individus adonnés à la masturbation dès l'enfance et qui parviennent, pleins de santé et de vigueur, à un âge avancé,

(1) Réveillé-Parise, *Revue médicale*, 1823, p. 98.

sans sentir le fardeau des infirmités. Ces faits sont des exceptions. D'un autre côté, avant que d'observer les maladies graves résultant de l'onanisme, combien d'affections plus ou moins pénibles, sans caractère déterminé, que les praticiens laissent passer sans en reconnaître la première cause.

De tous les excès vénériens, c'est la masturbation qui offre le plus de dangers. Voyons pourquoi.

Un grand nombre de circonstances éloignent ou retiennent du commerce des femmes; mais cette impudicité ne trouve jamais d'obstacles. Aussi n'a-t-elle pas de bornes : dès qu'elle a subjugué le cœur, elle prend un odieux empire sur les sens; partout elle poursuit, sans cesse elle harcèle, provoquant des idées et des désirs lascifs, même au milieu des plus sérieuses occupations.

De là résulte la répétition si fréquente des actes.

L'esprit et le corps concourent à solliciter au mal. L'imagination obsédée par des pensées immondes excite des mouvements désordonnés. Les organes génitaux, aiguillonnés par l'activité morbide de la fonction, sécrètent plus abondamment la liqueur prolifique et demandent de plus en plus souvent à en être débarrassés.

L'habitude devient alors si puissante qu'elle enchaîne sa victime et règne despotiquement, la tenant sous le joug de l'esclavage. Et, comme la volonté s'énerve progressivement ainsi que le corps, il ar-

rive un temps où le malheureux, sentant les étreintes cruelles du mal, veut se corriger, mais il ne peut, il n'a ni la force ni le courage suffisants.

« J'ai en moi deux volontés, — me disait un jeune homme doué des plus belles qualités de l'esprit, mais qui s'usait par sa passion, — l'une qui résiste, et l'autre qui m'entraîne. Celle-ci, pour me séduire, use du subterfuge le plus adroit, et me dit toujours : Ce sera la dernière fois. » L'infortuné est mort poitrinaire.

Aux souffrances qui accablent le corps viennent s'ajouter des peines qui torturent l'âme.

Dans les plaisirs de l'amour, le cœur partage la volupté des sens ; et cette joie, en aidant la digestion, en animant la circulation, en favorisant toutes les fonctions, contribue, jusqu'à un certain point, à réparer les pertes de l'organisme.

Mais, dans l'onanisme, dans ce vol odieux fait à la nature, dans cette perturbation étrange du sens génital, on ne trouve rien que regrets, tristesse, honte et remords. Le crime est tellement infâme, même aux yeux de celui qui le commet, qu'il n'oserait jamais avouer son désordre, et qu'il s'enveloppe dans les ombres du mystère pour s'adonner à sa fornication. Combien même ont péri pour n'avoir jamais osé déclarer la cause de leurs maux !...

On pourrait excuser celui qui, séduit par un penchant que la nature a imprimé dans les cœurs, et dont

elle se sert pour la propagation de l'espèce, n'a que le tort d'en abuser et de se nuire. Mais lui, le malheureux ! il pèche contre toutes les lois, il corrompt tous les sentiments, il dérange les vues les plus admirables du Créateur.

Aussi lui semble-t-il que chacun lit sur son visage la cause de sa dégradation. Vous le voyez fuir la société, délaisser les plaisirs, s'enfoncer dans le plus profond isolement. En proie à une sombre mélancolie, bourrelé du remords d'avoir été lui-même artisan de sa propre ruine physique et morale, il ne peut quelquefois même plus aspirer à la douce consolation du mariage : il n'oserait et ne pourrait, car toutes les femmes lui sont en horreur.

Voilà les caractères propres qu'il faut assigner au vice de la masturbation.

Quant aux maladies, nous les avons indiquées en parlant du libertinage en général. Toutefois, il faut observer que les atteintes du mal sont plus rapides et plus violentes, car les excès de l'onanisme sont plus faciles et souvent les victimes plus jeunes.

Quelques observations compléteront ce tableau. Écoutons les plaintes d'un malade qui écrivait à son médecin.

« J'eus le malheur, comme bien d'autres jeunes gens, — c'est dans l'âge mûr qu'il m'écrit, — de me laisser aller à une habitude aussi pernicieuse pour le corps que pour l'âme. L'âge, aidé de la rai-

son, a corrigé depuis quelque temps ce misérable penchant.

« Mais le mal est fait. A l'extrême sensibilité du système nerveux et aux accidents qui en résultent se joignent une faiblesse, un malaise, un ennui, qui semblent m'assiéger à l'envi.

« Je suis ruiné par une perte de semence presque continuelle, mon visage devient comme cadavéreux, tant il est pâle et plombé. La faiblesse de mon corps rend tous les mouvements difficiles ; celle de mes jambes est telle que j'ai beaucoup de peine à me tenir debout et que je n'ose sortir de ma chambre.

« Les digestions se font si mal que la nourriture se présente aussi en nature, trois ou quatre heures après l'avoir prise, que si je venais de la mettre dans mon estomac.

« Ma poitrine se remplit de glaires, dont la présence me jette dans un état d'angoisse, et l'expectoration dans un état d'épuisement.

« Voilà, Monsieur, un tableau raccourci de mes misères, qui sont encore augmentées par la triste certitude que j'ai acquise que le jour qui suit sera plus fâcheux que le jour qui précède. En un mot, je ne crois pas qu'aucune créature humaine ait été affligée d'autant de souffrances que je le suis. Si la religion ne me retenait, j'aurais déjà terminé une vie d'autant plus à charge qu'elle l'est de ma faute. »

Tissot rapporte, dans sa dissertation, une observation dont le tableau est des plus affreux. « J'en fus effrayé moi-même, écrit-il, quand je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors plus que je ne l'avais fait la nécessité de montrer aux jeunes gens les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement. »

L. D. horloger, avait été sage et avait joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans. A cette époque, il se livra à la masturbation qu'il réitérait tous les jours jusqu'à trois fois. L'éjaculation était toujours précédée et accompagée d'une légère perte de connaissance et d'un mouvement convulsif dans les muscles de la tête, qui la retenaient fortement en arrière pendant que le cou se gonflait extraordinairement.

Il ne s'était pas écoulé un an qu'il commençait à sentir une grande faiblesse après chaque acte. Cet avertissement ne fut pas suffisant pour le retirer du bourbier. Son âme, déjà tout livrée à ses infamies, n'était plus capable d'autres idées, et les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouvât dans un état qui fît craindre la mort.

Sage trop tard, le mal avait fait tant de progrès qu'on ne pouvait plus le guérir. Les parties génitales étaient si irritables et si faibles, qu'il n'était pas besoin d'un nouvel acte de cet infortuné pour faire

épancher la semence. Le spasme qu'il n'éprouvait d'abord que pendant la consommation de l'acte, et qui cessait en même temps, était devenu habituel, lui durait plusieurs heures, et lui occasionnait des douleurs si violentes qu'il poussait ordinairement non pas des cris mais des hurlements, et qu'il lui était impossible d'avaler pendant tout ce temps-là rien de liquide, rien de solide. Sa voix était devenue enrouée. Il perdait ses forces.

Obligé de renoncer à son état, incapable de tout, accablé de misères, il languit presque sans secours, pendant quelques mois, d'autant plus à plaindre qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servait qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur, et à l'augmenter de toute l'horreur de ses remords.

J'appris son état, et je me rendis auprès de lui.

Je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdait souvent par le nez un sang pâle et aqueux, une bave lui sortait continuellement de la bouche. Attaqué par la diarrhée, il rendait ses excréments dans son lit, sans s'en apercevoir ; le flux de semence était continu ; ses yeux chassieux, troubles, éteints, n'avaient plus la faculté de se mouvoir ; le pouls était extrêmement petit et fréquent, la respiration gênée. Le désordre de l'esprit n'était pas

moindre. Sans mémoire, sans idées, incapable de lier deux phrases, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenait avec les accès au moins tous les trois jours.

Je lui donnai quelques remèdes toniques. Il mourut quelques semaines plus tard, le corps tout œdémateux.

Que l'on juge par les exemples suivants jusqu'où peut aller la tyrannie de l'habitude.

J'ai vu, raconte Pinel (1), un jeune homme attaqué d'une *fièvre ataxique* (typhoïde), entièrement épuisé, et dont la fureur de l'onanisme était portée si loin que, le sixième jour de sa maladie, il provoquait encore ses organes flétris, pendant que la mort était annoncée par les présages les plus sinistres.

Une demoiselle (2), âgée de dix-huit ans, d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin, ayant de l'embonpoint et de la fraîcheur, contracta l'habitude de la masturbation. Six semaines s'étaient à peine écoulées depuis le début de ses fâcheuses manœuvres, que les traits de son visage s'altérèrent ; elle maigrit sensiblement, sa peau se décolora. Elle éprouva des palpitations, avec un resserrement spasmodique de la poitrine et une toux sèche qui fut bientôt suivie d'un crachement de sang. Elle était triste, abattue, répandait des larmes involontaires. Quel-

(1) Pinel, *Dictionnaire des sciences médicales*, t. XLVI, p. 55.
(2) Martin, de Lyon, *Mém. de médecine pratique*. Lyon, 1835.

ques remèdes furent employés sans succès. Les règles se supprimèrent. La maladie s'aggravait. Je soupçonnai l'onanisme comme cause première de tous les accidents. La mère, à qui je m'ouvris, se récria vivement, en me protestant de l'innocence de sa fille, qui recevait alors la cour d'un jeune homme avec lequel elle devait se marier, à une époque encore éloignée. On lui fit passer quelques mois de l'été à la campagne, où elle eut à souffrir cruellement d'une *tumeur blanche* du genou, ce qui l'affaiblit beaucoup. Elle était encore en traitement pour cette maladie, quand tout à coup des douleurs de tête très-violentes se déclarèrent, accompagnées de vomissements, de fièvre, puis de délire et de mouvements convulsifs. Elle fut en danger. Pendant une nuit, on surprit la malade dans l'exercice de ses manœuvres onaniaques. On m'en prévint à ma visite, et je devins peu de temps après le témoin de cette affreuse habitude. J'interrogeai cette infortunée ; elle m'apprit qu'elle se livrait à la masturbation depuis dix mois et qu'elle n'avait jamais pu s'y soustraire pendant ses maladies.

Je lui adressai des remontrances et lui promis que j'engagerais ses parents à la marier aussitôt qu'elle serait rétablie. Mes remontrances et mes promesses furent inutiles. Elle se livra avec fureur à sa passion, devant ses parents, devant les assistants, qui s'occupaient sans cesse de retenir ses mains.

J'ordonnai qu'on les fixât avec des liens. Elle fit alors des mouvements du corps pour suppléer aux mains qui lui manquaient. On la retint. Elle entra en fureur, tint des propos obscènes et s'abandonna aux imprécations les plus grossières.

Dans la journée le ventre se gonfla. La nuit, le délire fut complet, les convulsions devinrent affreuses, et la malade expira bientôt dans le coma.

Oh! le cœur du médecin saigne bien souvent à l'aspect de tant de ravages produits par la masturbation ! Mais rien n'est plus douloureux que de voir atteints des sujets encore dans l'enfance. Il est pénible surtout de savoir que des domestiques corrompus, ou des compagnons de classe plus âgés, n'ont pas honte d'enseigner ces pratiques perverses à tant de jeunes enfants qui, une fois séduits, s'abandonnent à des excès qui les tuent quelquefois d'une manière effrayante.

Dans le jeune âge, la surexcitation nerveuse, déterminée par l'orgasme génital, réagit facilement sur le cerveau et produit des accidents mortels. Il faut un médecin attentif pour saisir la cause du mal, car les parents, ignorant toujours les habitudes vicieuses de l'enfant, ne mettent pas sur la voie. Deslandes (1) et Martin (de Lyon) ont appelé l'attention sur ce sujet. J'emprunte à ce dernier l'observation suivante.

(1) Deslandes, *De l'onanisme*. Paris, 1835.

Je fus appelé le 12 mai 1835 pour donner des soins à mademoiselle Joséphine L..., âgée de quatre ans. Cette enfant, dont l'intelligence était précoce et le corps assez bien développé, présentait une inflammation des parties génitales, accompagnée d'un écoulement puriforme abondant.

A ma visite, je trouvai l'enfant assoupie, le regard incertain, les pupilles contractées, la face pâle, plaquée de rouge par intervalles, le ventre ballonné, le pouls petit; enfin les symptômes évidents de fièvre cérébrale.

L'examen des parties génitales fit découvrir une dilatation du vagin si considérable qu'il fut impossible d'en méconnaître la cause directe, et la domestique m'apprit que l'enfant se livrait depuis peu à l'onanisme comme par un mouvement automatique.

On employa les moyens rationnels pour combattre l'affection du cerveau, et, comme moyen coercitif, on mit des gants de toile métallique aux mains de l'enfant. Le mal augmenta néanmoins, et la jeune malade succomba peu de jours après. Jusqu'au dernier moment, les intervalles de la liberté qu'on laissait à ses mains étaient employés à répéter l'acte qui la conduisait au tombeau.

C'était une dartre pruriante des parties génitales qui avait provoqué la masturbation chez cette petite fille.

XI

Traitement de l'onanisme par les moyens moraux, hygiéniques et coercitifs.

La famille et la société étant directement atteintes dans leurs éléments par les ravages de la masturbation, il est de la plus grande importance de prévenir ce redoutable fléau et de réprimer ses désordres.

On devra toujours avoir un respect sans bornes pour l'innocence de l'enfance. Pas de conversations libres, de manières légères en présence des enfants.

Les parents apporteront une grande attention au choix des domestiques. Ils veilleront sur leurs mœurs avec cette vigilance du père de famille dont parle Phèdre, qui découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison :

« Docuit enim fabula videre plurimum in rebus suis. »

Ils s'efforceront d'éloigner les causes physiques et morales de la corruption prématurée des mœurs.

Un état général de langueur, la décoloration de la face, la maigreur du corps avec un appétit vorace, la fétidité de l'haleine, la présence d'un cercle bleuâtre autour des yeux, font-ils présumer que l'enfant ou le jeune homme se livre à quelque pratique secrète, il faut chercher à le surprendre et à se convaincre de l'existence du vice.

Aussitôt le mal reconnu, les moyens les plus propres à le détruire doivent être mis en usage.

N'allez pas vous livrer à de vaines déclamations sur l'infamie de la conduite de votre enfant, sur l'énormité du crime dont il se rend coupable : ces exagérations ne peuvent rien.

Mais prévenez le médecin ; et, sous un prétexte quelconque, mettez-le en présence du malade. Il l'examinera, lui montrera que sa santé s'altère, lui fera connaître la cause de son affaiblissement, lui tracera le tableau des maux qui le menacent, et lui donnera des conseils convenables.

Il est indispensable de changer les habitudes du malheureux qui court à sa ruine. Rien de plus salutaire que les distractions, les voyages à pied, les excursions lointaines, les exercices gymnastiques soutenus, forcés, poussés jusqu'à la fatigue, surtout le soir, afin que le corps ait un besoin urgent du repos et que la sécrétion spermatique soit diminuée.

Le régime sera approprié à l'état des voies digestives, plutôt doux et grossier qu'échauffant et suc-

culent. On proscrira les mets excitants, épicés, le vin pur, le café, les liqueurs alcooliques. Le sommeil sera de courte durée, de sept à huit heures, pris sur un lit dur en crin ou en paille, le décubitus sur un des côtés, jamais sur le dos, car la concentration de la chaleur sur la région lombaire développe l'excitabilité des organes sexuels.

Si les pratiques honteuses sont dues à une affection morbide quelconque, il suffira de guérir la maladie qui est la cause première du vice : ainsi, chasser les vers du rectum, faire disparaître les hémorrhoïdes, guérir une dartre des parties génitales.

Qu'on y fasse bien attention, les personnes d'un tempérament faible, délicat, nerveux, celles qui sont atteintes d'une maladie constitutionnelle ou diathésique, sont très-portées à la masturbation. Il y a là une source d'indications précieuses pour la thérapeutique. En fortifiant la constitution, en détruisant le vice originel ou acquis, on déracinera les habitudes contre nature, on rétablira l'harmonie morale en même temps que l'harmonie physique.

Dans tous les cas, on doit éloigner le malade de la société des personnes d'autre sexe, des compagnies qui ont été funestes. On fera renoncer à la lecture des romans, à la poésie, à la musique sentimentale, écartant des sens, des pensées, tout ce qui pourrait éveiller des désirs érotiques. Les études

sédentaires devront être suspendues, ou de courte durée chaque jour, parce qu'en exaltant l'esprit et en laissant au corps toutes ses forces, elles favorisent les mauvaises habitudes. Il faut néanmoins que le corps et l'esprit soient continuellement occupés, n'importe d'ailleurs les exercices choisis en dehors de ceux que nous proscrivons.

On se trouvera toujours bien de faire recourir les enfants, et même les jeunes gens, s'il est possible, aux conseils d'un directeur éclairé et aux pratiques religieuses. La confession assidue a souvent guéri radicalement.

Il est bien entendu que la surveillance la plus assidue, la plus intelligente, sera dirigée de manière à avoir toujours l'œil sur toutes les actions des jeunes gens, et à les surprendre au moment où ils s'y attendent le moins. Dans les établissements d'éducation, il est indispensable que les dortoirs soient éclairés pendant toute la nuit, et qu'un veilleur se promène continuellement.

Enfin, lorsque les moyens moraux et hygiéniques employés en même temps que les médicaments spéciaux — que nous ferons connaître plus loin — font attendre leurs effets salutaires, il faut, chez les jeunes enfants, recourir à des appareils qui les mettent dans l'impossibilité d'abuser d'eux-mêmes. J'ai conseillé, et toujours avec succès, des gants faits en toile métallique ou en crin. Les appareils coercitifs

doivent être employés la nuit pendant plusieurs mois.

Que faire, en dernière ressource, lorsque régime, médicaments, conseils moraux et religieux, tout a échoué, que faire chez un adolescent qui, trompant la surveillance de tous les instants, se livre avec fureur à sa pratique honteuse, et que sa constitution menace ruine ?

Dans ce péril, certains médecins expérimentés conseillent d'adopter un parti qui sans doute est un mal, mais un mal moindre que celui qu'on veut combattre. C'est ce que J.-J. Rousseau a exprimé dans les lignes suivantes :

« Défiez-vous de l'instinct, il serait dangereux qu'il apprît à votre élève à donner le change à ses sens et à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connaît une fois ce déplorable supplément, il est perdu. Sans doute, il faudrait mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Émile, je te plains ; mais je ne balance pas un instant, je ne souffrirai pas que la fin de la nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je veux te délivrer : quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus facilement aux femmes qu'à toi. »

Tout en reconnaissant la nécessité de faire rentrer dans les voies de la nature le malheureux qui s'égare, nous n'admettons pas qu'un médecin doive

donner un conseil immoral. Donc nous nous contenterons d'engager au mariage, si la chose était possible. Les plaisirs de l'amour ont fait souvent disparaître les habitudes solitaires. Mais il arrive un moment où cette puissante ressource échappe elle-même, car la perversion de l'instinct génital est portée au point que toute femme est prise en aversion.

XII

Comment l'éducation de la famille doit favoriser les bonnes mœurs — Quelques conseils aux jeunes gens. — Des lois devraient protéger la femme.

C'est la famille qui perfectionne l'éducation pédagogique.

L'éducation de la famille est de la plus haute importance pour insinuer les bonnes habitudes, tempérer l'ardeur des passions et éloigner les périls qui menacent la jeunesse.

Le père et la mère doivent diriger les premiers pas de leurs enfants dans le monde.

A chacun son rôle.

Le père forme l'enfant par un emploi habilement ménagé et un mélange discret de l'autorité et de la raison : c'est l'autorité qui s'impose et se fait obéir, mais c'est aussi l'autorité qui démontre le devoir, le raisonne. Le père introduit dans l'âme de l'enfant, pour le conduire dans la vie, l'idée du devoir qui affranchit de la servitude de soi-même, de ses passions, et procure la vraie liberté. Il donne les vertus fortes, viriles.

C'est par la douceur et l'amour que la mère forme l'enfant; c'est en charmant, en persuadant par de molles caresses, de tendres conseils, qu'elle assouplit sa nature indocile, qu'elle favorise l'action paternelle, qu'elle tempère sa sévérité. La mère inspire les vertus douces, chastes, aimables.

« Le père, a dit un charmant philosophe, M. P. Janet (1), ébauche énergiquement la statue de l'homme; la femme y ajoute la perfection et la beauté. »

A peine dans le monde, le jeune homme est obligé de lutter contre les penchants qui l'entraînent hors du foyer domestique. Le besoin de l'indépendance, ce désir d'agir par soi-même, d'être soi, de goûter la liberté, la curiosité de la vie, cet amour du nouveau, de l'inconnu, ont pour lui des attraits irrésistibles.

Il faut que le père sache tempérer ces besoins si naturels, non pas en luttant contre eux avec une sévérité impitoyable, non pas en coupant les ailes, en martyrisant les penchants, mais en les dirigeant convenablement, en les dirigeant vers le beau, le bon, le vrai. Le jeune homme doit faire l'apprentissage de la vie, et l'on n'ignore pas combien la liberté a de périls. Qu'il les connaisse donc pour les éviter; qu'il sente, qu'il voie, qu'il éprouve par lui-même,

(1) P. Janet, *Leçons de philosophie, la Famille*. Paris, 1857.

car il a besoin d'expérience pour devenir lui-même chef de famille. Mais que l'œil du père veille, mais que sa main soit tendue pour le secourir.

Chercher à être guide bienveillant et non trop sévère, ami indulgent et non mentor rigide, et, par là, devenir confident choisi du fils, tel est le rôle vraiment salutaire du père. Les désordres de notre temps viennent de ce que la famille n'est plus. Qu'il s'efforce de retenir au foyer domestique. En agissant ainsi, il fera suivre les voies de l'honneur, il préservera des amitiés faciles, banales, dangereuses; il éloignera des passions flétrissantes. Le jeune homme qui aime sa famille se respecte, car il craint de la faire rougir ou pleurer. « Quel fils, dit Silvio Pellico, s'endormira dans l'ivresse de ses joies coupables, s'il pense à sa mère qui suit ses traces en tremblant, prie en secret pour lui, et s'afflige? »

La direction de la jeune fille n'est pas moins difficile ni moins importante que celle du fils.

On doit la préparer à une vie active et sérieuse, sans trop comprimer l'essor de son imagination; cultiver son esprit et l'initier aux belles choses, sans favoriser l'exaltation pédantesque; l'élever dans le foyer domestique et la famille, sans la rendre étrangère aux usages et à l'élégance du monde.

On lui inspirera la simplicité dans la parure. Le luxe est toujours déplacé chez elle : le bon goût et la vertu se révèlent dans l'art de se parer.

Il n'est pas défendu à la jeune fille de chercher à plaire, mais qu'elle évite cette coquetterie perfide qui compte ses exploits par le nombre de ses victimes. C'est par les charmes de l'esprit et les qualités du cœur qu'elle se concilie l'estime, qu'elle gagne l'amitié de ceux qui l'entourent.

Pour lui conserver l'innocence, cette grâce secrète et intime, apanage particulier de la femme, la mère peu à peu l'éclaire et l'instruit, évitant de la laisser dans la niaise ignorance de toutes choses. Elle lui donne des leçons prudentes, des avertissements sérieux, pour la former au rôle qu'elle remplira plus tard dans une nouvelle famille. Elle lui permet l'usage discret du monde, lui accorde une liberté sage, éclairée, qui affermit la vertu. Se confiant à sa candeur naturelle, elle la laisse agir soi-même, se gouverner soi-même; mais elle veille. Elle permet de marcher sans appui, mais elle prévoit sans cesse, mais elle se trouve là au moindre faux pas.

Cependant la confiance de la mère appelle la confiance de la fille. Si la mère se relâche de ses droits, la fille doit en retour n'avoir aucune réserve, aucune arrière-pensée; elle doit s'ouvrir à la tendresse maternelle, se laisser voir tout entière.

Bien souvent les jeunes gens ne se livrent à la débauche que par entraînement, par légèreté, sans réfléchir aux suites désastreuses de leurs actions. On doit parler à leur raison.

Sans m'ériger en austère censeur, je puis dire à ces âmes égarées, mais généreuses, qui comprennent si bien les nobles sentiments :

Vous avez de la probité, de l'honneur. Eh bien! voyez ce que vous faites. Vous donnez en pâture à vos amusements le corps et l'âme de pauvres jeunes filles; et, après leur avoir ravi l'innocence, après avoir brisé leur bonheur, vous les rejetez au loin, parce que vos caprices libidineux sont assouvis. Est-ce donc que la probité permet de voler ainsi de précieux trésors par d'infâmes tromperies? Est-ce donc que l'honneur tolère ces jeux cruels qui traînent à leur suite, pour vos victimes, la honte, le désespoir et le crime?

Quand vous profanez la femme d'une manière si odieuse, quand vous avilissez son noble caractère, songez-vous bien que vous êtes unis, par des liens sacrés, à la femme, à votre mère, à vos sœurs? Certes, vous avez à cœur que votre mère, que vos sœurs soient respectées.

Sachez aussi, jeunes gens, que, dans ces commerces iniques, vous flétrissez à jamais les plus tendres sentiments de votre âme. Non, il ne vous restera plus assez de candeur et de vertu pour sentir plus tard les douces émotions de l'amour pur, pour savourer les ineffables joies de la famille. Celui qui s'est repu dans les grossiers plaisirs de la séduction ne peut plus jouir de la suave poésie de l'âme : il ne

sait plus aimer. Il ne trouve plus au fond de sa nature épuisée que dégoût amer, froide indifférence. C'est assurément là une des causes puissantes de tant de célibats sans raisons d'être, de tant de mariages sans amitié qui récèlent l'adultère dans leurs flancs.

Craignez donc ces plaisirs trompeurs ; fuyez-les, car sous de séduisantes apparences se cachent d'inévitables dangers.

« Sur un mince cristal l'hiver conduit vos pas,
Telle de nos plaisirs la légère surface.
Le précipice est sous la glace.
Glissez, mortels, n'appuyez pas. »

Soyez mieux pénétrés du respect dû à la femme, par cela seul qu'elle est femme. Élevez vos pensées, épurez vos sentiments. Élancez-vous dans les régions plus pures : *sursùm corda.* Plus haut, vous dirai-je avec le poëte inspiré (1) :

« Plus haut, toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines
Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus.
Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu.
Plus haut dans vos amours, montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu. »

Nous avons vu comment les désordres et les adultères naissaient facilement dans les unions conju-

(1) V. de Laprade, *Idylles héroïques.*

gales mal assorties. Que les jeunes gens, avant de s'enchaîner l'un à l'autre, s'entourent des conseils de l'amitié, de l'expérience ; qu'ils se préoccupent surtout des qualités de l'esprit et du cœur, qu'ils s'efforcent d'apprécier le caractère, les mœurs, les penchants, les sympathies de la personne de leur choix.

Réclamons à grands cris une protection plus réelle de la femme. Il est honteux pour notre siècle de progrès de voir le sort de la femme si précaire, si triste. Est-ce que la société ne devrait pas s'occuper avec plus de sollicitude de la jeune fille, lui procurer un travail plus assuré, plus rémunérateur, lui créer des ressources pour l'avenir ? Et cette malheureuse femme, qui a été trompée, déshonorée, avilie, trahie par un séducteur adroit ou un lovelace débauché, ne devrait-elle pas pouvoir se faire rendre justice, et se faire indemniser des torts qui lui ont été causés ? Pourquoi ne pas admettre, en France, la recherche de la paternité, le recours en dommages-intérêts, comme en Angleterre, en Amérique ? Oh ! nous aurions bientôt fait de grands progrès en moralité ! Nous verrions nos coureurs d'aventures plus réservés, et la femme plus respectée.

XIII

Moyens de combattre le libertinage en agissant sur l'intelligence, sur le cœur, sur les sens. — Traitement médical.

Un docteur distingué qui, enseveli à la Trappe, fait un heureux usage de ses vastes connaissances en médecine dans ses travaux théologiques, le R. P. Debreyne, donne les conseils suivants pour combattre les pensées déshonnêtes (1) :

« Si ces sortes de pensées, devenues très-importunes, sont le produit d'une imagination légère et mobile, ou de certains souvenirs qui se retracent vivement à la mémoire, on s'appliquera à y faire diversion, en forçant l'esprit par quelque travail intellectuel, sérieux, appliquant, ou un calcul difficile et compliqué qui absorbe toute l'attention.

« Si les mauvaises pensées proviennent d'un tempérament érotique ou d'une pléthore spermatique, les meilleurs moyens seront ceux tirés de l'hygiène physique et morale : la pratique de la tempérance, d'une exacte sobriété, le travail manuel, l'exercice

(1) Debreyne, *Mœchialogie*, *Traité contre les sixième et neuvième commandements du Décalogue*, p. 160.

corporel, une occupation matérielle incessante, la fatigue, quelquefois la chasse, qui, dans certains cas, a produit les meilleurs et les plus étonnants effets. Diane, comme on sait, est l'ennemie née et naturelle de Vénus. Un exercice violent étouffe les sentiments érotiques, en faisant naître des sensations plus impérieuses encore, comme une faim excessive, avec une propension irrésistible au repos physique. »

Toi qui veux rester continent ou revenir à des mœurs pures, grave ces sages conseils dans ton esprit, et sache bien que le travail, la sobriété et la fuite des occasions sont les moyens les plus propres à détourner des habitudes du libertinage.

Le travail imprime une heureuse diversion aux penchants déréglés, il détourne l'activité au mal par l'activité au bien, il occupe l'esprit, il fortifie la volonté, il fatigue le corps. Mais il le faut sérieux, régulier, exercé pendant les heures les plus importantes de la journée ; l'âme doit s'y attacher tout entière.

Arrière donc ces longs loisirs, ces languissantes mollesses, ces indolentes insouciances de la vie qui amènent la déchéance morale de l'homme. Livre-toi au travail avec ardeur, avec amour, et la passion sera bientôt terrassée. Pour soutenir tes efforts, que de motifs puissants à invoquer ! L'amour-propre, l'émulation, la gloire, la richesse sont là pour te solliciter et t'entraîner.

L'intempérance est la mère de la débauche. C'est

au milieu des fumées des vins excitants et des mets succulents que s'exaltent et s'entretiennent les désirs érotiques ; c'est à la suite des enivrements de l'orgie que l'on se jette dans les bras de la volupté. Pour vaincre ton penchant à la concupiscence, il te faut les habitudes de la vie sobre : point de ces assauts gastronomiques, point de ces libations fameuses qui souillent la table des viveurs, mais un régime sévère, simple, une juste et régulière satisfaction des besoins nutritifs.

La sobriété dans le boire et le manger, l'activité dans le travail, n'apaiseront les appétits vénériens qu'à la condition expresse pour toi de fuir les occasions qui provoquent au mal. Éviter réunions, soirées, bals, spectacles, où les excitations sensuelles doivent ébranler une volonté chancelante ; abandonner la culture de la musique sentimentale, de la poésie, la lecture des romans immoraux qui éveillent des émotions dangereuses pour une âme sensible ; rompre brusquement, rompre franchement avec les compagnies mauvaises, surtout avec les personnes, objet d'attachement illicite, qui, par leurs attraits irrésistibles, sont des sollicitations incessantes à la volupté : — ce sont des obligations dont l'expérience a démontré la nécessité. Les distractions des voyages, les suaves monotonies de la campagne seront avantageuses pour détourner des mauvaises habitudes.

Tu choisiras des plaisirs purs, des amis tranquilles. Tu mettras ta confiance dans une personne grave pour qu'elle te soutienne dans tes luttes, qu'elle te conseille dans tes hésitations, qu'elle te relève dans tes défaillances.

Si tu as le bonheur de goûter les sublimes enseignements de la Religion, si tu as la foi chrétienne, fais un effort héroïque sur toi-même, reviens aux pratiques qu'elle prescrit, et tu seras plus assuré de te vaincre toi-même, de dompter tes sens, d'affermir ta vertu. Jamais morale et pratique n'ont produit plus de chasteté et de pureté dans les mœurs.

Il nous reste à exposer le traitement médical que l'expérience nous a démontré efficace, pour combattre la surexcitation morbide des organes génitaux et de l'appétit vénérien.

Lorsque les pratiques de la masturbation ou les excès vénériens sont dus à une irritation symptomatique des organes, il suffira de guérir la maladie qui est la cause première du vice : ainsi, chasser les vers du rectum par le *semen contra,* la *spigélie*, le *calomel;* faire disparaître les hémorrhoïdes par la *noix vomique,* le *poivre de Guyenne*, le *soufre;* enlever une dartre par les *arsénieux*, les *mercuriaux*, la *sépia*, les *sulfureux.*

Pour combattre le vice même de la *masturbation*, un des médicaments les plus puissants, c'est le *soufre*, suivi au bout de six semaines du *carbonate de*

chaux. — On pourrait remplacer ces agents thérapeutiques par une station à une eau minérale sulfureuse, puis à une eau minérale calcaire. Le docteur Gallavardin a rapporté plusieurs cas de guérison du vice obtenue par l'*origanum* chez les garçons, et par la *sépia* chez les filles.

Contre les suites fâcheuses de la masturbation on donnera : — le *quinquina*, lorsqu'il y aura épuisement par les excès, affaiblissement très-prononcé de l'organisme, amaigrissement, sueurs facilement provoquées ; — le *fer*, après le quinquina ; — l'*acide phosphorique*, quand on observera une grande faiblesse nerveuse chez les jeunes gens, dont la constitution auparavant forte a été rapidement minée par la perte de la liqueur séminale.

Contre l'*exaltation* de l'*appétit vénérien*, on prescrira : — le *phosphore* à dose infinitésimale, chez les personnes de constitution faible, tombées dans l'abattement et la débilité, ayant des désirs érotiques continuels et une grande salacité, avec pollutions fréquentes ; — la *cantharide* également à dose infinitésimale, contreles symptômes de priapisme, c'est-à-dire contre les désirs surexcités au plus haut degré, avec érections douloureuses, incessantes, de longue durée ; les pertes séminales involontaires ; — le *charbon végétal*, quand il y aura prostration des forces, digestions difficiles avec pituites de l'estomac et chaleur brûlante à l'épigastre, affluence de pen-

sées voluptueuses, pollutions fréquentes ; — le *quinquina*, lorsqu'on observera, malgré un grand affaiblissement de la constitution, des idées lascives, des désirs impérieux et des pollutions suivies de prostration extrême.

FIN.

